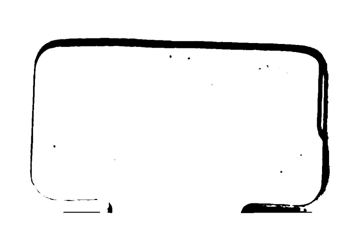



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



L'ULTRAMONTANISME

OU

L'ÉGLISE ROMAINE

ET

LA SOCIÉTÉ MODERNE

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

L'ULTRAMONTANISME

OU

L'ÉGLISE ROMAINE

ET

LA SOCIÉTÉ MODERNE

PAR

M. E. QUINET

Troisième édition.

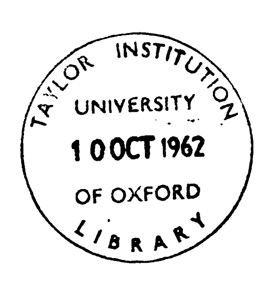
PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

15, QUAI MALAQUAIS.

HACHETTE, RUE PIERRE-SARRAZIN, 12. | PAULIN, RUE RICHELIEU, 60

1845



Plusieurs volumes ont été écrits pour réfuter cet ouvrage; je le réimprime aujourd'hui tel qu'il a paru d'abord; il contient un fonds d'idées avec lesquelles je vivrai et mourrai.

Ce qui a abusé mes adversaires a été de croire que ce livre est né d'un hasard de polémique. Le *Génie des religions*, les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme* et la *Révolution française* forment un ensemble de principes indépendants de toute circonstance. Dieu merci, ma vie ne flotte pas au gré de la controverse; et, pour chercher où est l'Église, je n'ai pas attendu que l'orage se soit levé.

E. QUINET.

Paris, 4 juin 1845.

**

A MES AUDITEURS

Je dédie ces pages aux amis connus et inconnus que je puis avoir parmi vous; et par là je désire témoigner que ce qu'elles renferment de vrai est sorti de votre conscience autant que de la mienne.

Vous avez senti mieux que personne l'importance des questions religieuses qui se raniment. Vous avez compris que tout l'avenir y est renfermé; dans ces luttes de l'intelligence, si les noms sont anciens, ils cachent des choses toutes nouvelles.

Loin de haïr nos adversaires, vous avez pensé qu'il faut plutôt se féliciter de leurs agressions. Ils font ce qu'ils croient leur

devoir; prenons de là occasion de faire ce qui est assurément le nôtre

Si tant de fois une émotion sincère est partie du milieu de vous et s'est communiquée à moi, ce n'est pas ma voix, ce sont les choses qui ont parlé et crié à ma place. Je n'ai eu besoin que de vous les montrer; le ferment d'avenir qu'elles renferment s'est remué; il a éclaté dans des consciences encores néuves; pur diamant, elles produisent, sitôt qu'on les touche, l'étincelle de vie.

Nous n'avons pas été chercher les questions loin de nous; je les ai évitées tant que j'ai pu le faire; mais elles m'ont assailli : j'eusse été indigne d'ouvrir la bouche si je n'eusse cherché à faire éclater la pensée qu'elles renferment.

Il m'eût été incontestablement plus commode d'éviter le conflit face à face. Ne sais-e pas qu'en de pareilles affaires on a contre soi et les émportés auxquels on tient tête,

et les indifférents qui ne veulent pas qu'on les réveille, et tous ceux qui, engagés dans un détail quelconque, ne permettent pas qu'on les ramène au centre des difficultés? Après cela, quelle est la fortune de ces ouvrages que l'on écrit avec le pur sang de son cœur? Beaucoup se persuadent que l'on n'a pu apporter au fond des choses l'impartialité et l'attention de l'homme de lettres retiré paisiblement dans son cabinet; ils ne savent pas que pour quelques esprits, le vrai calme, la lumière intérieure et l'équilibre éclatent, au contraire, dans la bataille. On nous oppose précisément ce qui, à nos yeux est la plus pure marque du vrai; et jamais le monde ne s'est tant défié qu'aujourd'hui de quiconque regarde l'âme comme une autorité. Honneur, fierté, liberté, on nous abandonne, en souriant, ce naïf apanage qu'il est de bon goût d'appeler de notre temps les erreurs de la jeunesse.

Je savais tout cela, et j'ai continué; car, dans ma conviction, jésuitisme, ultramontanisme, ne sont qu'un symptôme d'un mal incontestablement plus profond; ces plantes des maremmes marquent l'état de l'air ambiant. Si nous ne ranimons pas, en dépit des obstacles, le principe de la vie morale, je tiens pour certain que nous marchons à un bouleversement, ou à une démission irremédiable devant l'Europe. Dans cette conviction, il ne m'était pas permis d'hésiter à me jeter dans cette mêlée, où les adversaires sont, pour ainsi dire, de tous côtés.

Qu'est devenu le grand enseignement qui, sous la Restauration, partait de la tribune politique? Quand presque tout le monde n'aspire qu'à se rendre possible, il est de toute nécessité que les idées restent fort au-dessous du réel.

Dans une publication récente, nous nous

étions contentés de réfuter le passé; nous nous avançons aujourd'hui bien plus loin. Le scepticisme de l'enfer est celui qui se nie. Le jésuitisme a compromis le catholicisme; prenez garde que le catholicisme ainsi engagé ne compromette le christianisme. Tel a été notre point de départ. Mais sans rester au point de vue critique, nous avons marqué des fondements réels. En face de chacune des idées de l'ultramontanisme, nous avons élevé une autre idée plus vraie, plus féconde plus religieuse. Nous n'avons critiqué le passé qu'en montrant les indices de l'avenir.

Évidemment je ne puis ni ne dois attacher aucune importance littéraire à la forme de discours ébauchés, le plus souvent du jour au lendemain; mais j'en attache une immense aux choses qui sont comme le fond même de ma conscience et pour lesquelles je suis prêt à tout endurer. L'arrangement des paroles

ne déguisera l'intention pour personne.

Il est certain que nous avons porté la discussion sur les matières les plus graves. Le moyen âge n'en usait pas autrement dans ces écoles fameuses où retentissaient toujours les problèmes les plus vivants de chaque époque. Comment nous refuser aujourd'hui ce qui était le droit commun du treizième siècle !

Il ne peut plus y avoir pour personne d'enseignement secret. En des choses aussi vitales que celles qui s'agitent, notre pays a le droit de connaître au juste qui nous sommes. Si je vais dans son esprit, qu'il me fortifie! sinon, qu'il le sache et qu'il me brise. J'ai le sentiment de m'être attaché à ce qui a fait, dans les temps nouveaux, sa grandeur, sa force, son union, sa gloire devant Dieu et les hommes. Se peut-il qu'il ne veuille plus rien de tout cela ?

Au reste, s'il est vrai qu'il y a quelque part dans le monde une alliance entre des gens

persua dèsque la religion est bonne au moins pour amuser et détourner l'esprit des peuples, il est bon d'avertir que personne n'est dupe de cette double impiété envers le ciel et la terre.

Ce qu'il nous faut ramener ou préparer à tout prix, c'est le règne et la religion de la sincérité. Si une génération consent à la perdre, travaillons pour que la génération nouvelle puisse la lui rendre; les fils alors rachèteraient leurs pères.

E. QUINET.

Paris, 10 juillet 1844.

PREMIÈRE LEÇON.

DU ROYAUME CATHOLIQUE PAR EXCELLENCE.
DE L'ESPAGNE.

20 mars 1844.

Pour parler du midi de l'Europe, j'arrive de Grenade et de Cordoue. Au point où nous sommes parvenus, dans les circonstances qu'on nous a faites, j'ai senti que pour prononcer une parole sérieuse sur le génie du Midi et des peuples catholiques, il était indispensable pour moi de visiter celui qui, au milieu de tous les déchirements, n'a pas laissé de personnifier l'orthodoxie romaine dans sa plus inflexible rigueur. J'ai considéré cette tâche comme une partie de celle que j'ai à remplir ici. Je suis parti pour l'Espagne, sans l'appui de personne, contre le conseil et les vœux de tous mes amis, qui, dans leur sollicitude, ne me présa-

1

geaient que ruine et désastre sur cette terre de misère. Et, assurément, je n'ouvrirais pas la bouche sur cela, si je ne savais que pendant que je parcourais et fouillais, seul (je suis bien obligé de le dire), plus d'une fois au péril de ma vie, les sierras les plus inhospitalières, il arrivait que le mensonge et la calomnie se tenaient ici contre moi en embuscade.

En effet, que disaient-ils, qu'imprimaient-ils? Le voici (et le sourire sera ma seule réponse): ils disaient et imprimaient, non pas seulement en France, mais aussi à l'étranger, que j'avais reçu une mission officielle, diplomatique; que cette mission de muet avait pour but de laisser cette chaire vide; que par complaisance j'étais allé me jeter dans la fournaise de l'Espagne, probablement dans le blocus de quelque ville bombardée. Je ne ferai à aucun de mes auditeurs l'injure de penser qu'il ait pu accueillir un moment d'aussi grossières inventions; je n'admettrai pas, ce qui serait décourageant pour tout le monde, que le mensonge, en se glissant par derrière, ait si vite prévalu sur tant de paroles qui de ma conscience ont passé dans les vôtres.

Supposez qu'à cinq cents lieues d'ici on fût venu me dire: « Je vais vous donner une triste nouvelle: la jeu-
« nesse française a abandonné son drapeau; elle était

« bleue, désormais elle est blanche : tout a changé, elle « a passé à l'ennemi ; là où elle vous a approuvé, elle « vous renie ; en voici les preuves, elles sont frappan- « tes, évidentes. » Si quelqu'un fût venu me tenir ce langage, j'aurais répondu : Non, cela ne peut être, parce que je connais ceux dont vous parlez, parce que j'ai senti ma vie entière confondue avec la leur dans des moments décisifs qui ne reviennent pas et que l'on n'oublie pas. Or, cette estime que j'ai pour mes auditeurs, je sens que j'ai quelque droit de l'attendre d'eux ; de là vient que j'ai poussé le dédain du mensonge jusqu'à négliger de le démentir. Ce serait faire trop d'honneur à la méchanceté de reconnaître que toute invention court risque d'être admise pourvu qu'elle soit calomnieuse, et que la vie et les œuvres d'un homme ne peuvent pas le garantir un moment.

Deux raisons m'ont poussé en Espagne. La première est toute littéraire. Les livres d'un peuple moderne peuvent être pour moi l'objet d'une étude privée ; mais je me fais conscience d'en rien dire en public, aussi longtemps que je n'ai pas touché de mes mains et vu de mes yeux les lieux, les monuments, les choses, les hommes qui en sont le perpétuel commentaire. Pour parler à mon aise des expéditions des rois catholiques, j'ai besoin d'avoir suivi leurs traces à travers les défi-

lés : je ne connaîtrais pas Philippe II si je n'avais pas vu l'Escurial ; c'est dans les mosquées de Tolède[1] et d'Andalousie que j'ai compris tout ce qu'il y a de mahométan dans le christianisme de Calderon.

Ma seconde raison, peut-être la principale, était pour moi la nécessité d'étudier la situation de l'Eglise espagnole. Dans le combat que les hommes du passé nous livrent, j'ai voulu aller au-devant de ce fameux fanatisme espagnol et portugais, le voir de près, l'interroger, le chercher sous ses cendres. Menace-t-il de renaître ? Le bruit que font ici les querelles théologiques l'a-t-il réveillé ? Accepte-t-il l'alliance ? Se prépare-t-il de son côté à garrotter l'esprit du midi de l'Europe ? Voilà ce qu'il m'était indispensable de connaître.

Je dirai tout de suite que la conviction à laquelle je suis arrivé sur ce point, est que la masse du clergé espagnol ne comprend rien encore à la tactique compliquée des clergés du Nord. Tant de discussions subtiles, de brochures, de livres, de pamphlets ecclésiastiques effarouchent des hommes simples qui ne lisent pas, et sont près de considérer tout ouvrage nouveau comme une hérésie. Sous le costume demi-philosophique que revêt parmi nous l'Église militante, ils ne re-

[1] L'église de Maria la Blanca.

connaissent pas leur vieille Église; ils se méfient instinctivement de tant d'armes nouvelles qu'ils ne savent pas manier.

Le crucifix et le sabre, ce sont encore les armes naturelles de la foule de ces chrétiens issus de Mahomet; hors de là, tout leur semble piége et danger pour la foi.

Aussi, jusqu'à ce jour, sont-ils restés parfaitement sourds aux appels des théologiens et des prêtres étrangers. Soit instinct de la tradition, soit obstination nationale, le royaume *catholique* n'a aucune foi en ce mouvement de réaction, qui lui semble trop embarrassé d'abstractions et de raisonnements. Les couleurs nouvelles empruntées à l'art des laïques déconcertent ces habitués de l'inquisition ; pour tout dire, le clergé espagnol, loin d'acepter jusqu'ici l'alliance intime avec le clergé français, est très-près de le tenir pour suspect de nouveautés, de philosophie, d'éclectisme, de panthéisme, de doctrinarisme, si ces mots-là ont passé les Pyrénées.

Qu'est-ce que l'Espagne depuis deux siècles et demi? C'est un pays qui a été réservé pour servir de théâtre à l'expérience la plus décisive que l'on puisse imaginer sur l'efficacité des doctrines ultramontaines abandonnées à elles-mêmes. Tout projet particulier de

réaction disparaît devant cette réaction d'une race d'hommes.

En face de l'Europe nouvelle, du protestantisme, de la philosophie, le génie du passé se rassemble au seizième siècle et s'enracine en Espagne ; taureau acculé dans le cirque, il fait tête à la foule. Le peuple et le roi s'entendent. Pendant deux cents ans ce pays jure que pas une idée nouvelle, pas un sentiment nouveau ne franchira ses frontières, et ce serment est observé. Afin que les doctrines de l'ultramontanisme et du concile de Trente montrent ce qu'elles peuvent faire toutes seules pour le salut des peuples modernes, ce pays leur est livré, abandonné sans réserve; les anges mêmes de Mahomet veilleront sur le haut des tours arabes de Tolède et de l'Alhambra pour qu'aucun rayon du verbe nouveau ne puisse pénétrer dans l'enceinte. Des bûchers sont préparés ; tout homme qui appellera l'avenir y sera réduit en cendres. Séville se vante à elle seule d'y avoir brûlé seize mille hommes en vingt ans. Ce n'est pas encore assez ! il faut que ce pays ainsi fermé soit occupé par un grand roi, Philippe II, une âme imperturbable, en qui se personnifie le génie de la réaction. Les pinceaux de Titien et de Rubens n'ont pas même pu éclairer d'un seul rayon de soleil cette pâle, cette sinistre figure, ce spec-

tre royal, monarque inflexible d'une société morte.

Ce roi, pour mieux échapper au murmure de la vie nouvelle, fonde d'un mot sa capitale à Madrid, dans un désert ; il mène, il entraîne autant qu'il le peut son peuple dans une Thébaïde. Pour lui, il échappe encore à ce reste de bruit ; au pied des rochers de l'Escurial, il rassemble autour de lui quatre cents moines de l'ordre de Saint-Jérôme, occupés jour et nuit de le séparer de la terre des vivants. Il se fait bâtir sa cellule dans le chœur de l'église, au pied du maître-autel, dans un caveau où la lumière du jour arrive à peine, mêlée à la lumière des cierges. C'est dans ce sépulcre qu'il habite ! c'est de ce sépulcre humide et ténébreux que sort cet esprit de réaction, cette âme de glace qui, s'infiltrant jusqu'aux extrémités de l'Espagne, venin distillé par le serpent royal, empêche soudainement de battre ce grand cœur castillan jusque-là si passionné, où l'Arabie avait jeté sa flamme.

Imposé à l'âme de l'Espagne, ce sceau a été si puissant qu'il a traversé les deux derniers siècles sans danger. Comment donc cette machine de réaction a-t-elle été brisée ? par qui ? par quel homme ? par quel peuple ? C'est, selon moi, le trait le plus extraordinaire de l'histoire contemporaine.

L'esprit français finit par se rencontrer en Espagne

face à face avec l'esprit de réaction, dans ces terribles campagnes de Napoléon, de 1809 à 1813; le dix-neuvième siècle se heurte contre le quinzième ; Napoléon est aux prises avec le fantôme de Philippe II. La milice sainte sort des monastères, la croix dans une main, l'escopette dans l'autre; elle retrouve dans les mosquées l'âme guerrière de Mahomet. La Démocratie et l'Église scellent plus que jamais leur union mystique dans le sang de Saragosse. Occana, Vittoria, Talaveyra, nous avons tous quelques-uns des nôtres dans ces champs desséchés. Les moines sont les maîtres; ils ont tué les soldats de la France. La réaction inaugurée par Philippe II a reçu sa couronne; l'Eglise d'Espagne victorieuse n'a plus qu'à jouir de son empire incontesté. Cela vous semble la suite naturelle des choses; mais c'est le contraire qui arrive; l'Eglise d'Espagne, tout enivrée de joie après la chute de Napoléon, périt dans le triomphe de l'Espagne.

En effet, au milieu de l'exaltation universelle, le peuple s'adresse par cent mille voix à son Eglise, et lui dit : « Eglise espagnole, je t'ai défendue à Burgos, à Occana, à Somosierra; je t'ai donné la victoire à Baylen, à Vittoria; je t'ai sauvée, je t'ai vengée; j'ai rempli jusqu'aux bords ton calice du sang de la France; nous le faisons de ce sang une libation funèbre. Pen-

dant que tous les autres peuples ont choisi d'autres guides, je te suis resté fidèle; je n'ai voulu, je n'ai cherché que toi pour entrer dans la vie nouvelle. Maintenant que tes ennemis sont morts, prononce pour moi une parole, une seule parole de vie. Conduis-moi vers l'avenir dont les autres parlent et que toi seule possèdes. Je suis nu d'esprit aussi bien que de corps; revêts-moi de ta splendeur. Eglise des saint Dominique, des sainte Thérèse, des Pierre d'Alcantara, dis une de ces paroles de flamme qui enfantent des miracles, et que les saints savaient dire autrefois à nos pères. »

Mais, à ces paroles toutes nouvelles et qui sortaient du cœur du peuple, l'Eglise d'Espagne resta étonnée, interdite; elle ne sut que répondre; elle ne comprit pas même ce langage. Comment aurait-elle fait un seul effort pour satisfaire à un besoin spirituel et social dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence? Elle referma sur elle les portes d'airain; elle s'évanouit comme d'elle-même dans les monastères, d'où il ne sortit pas une prière, pas un soupir pour cette nation affamée d'espérance. En ce moment, le peuple espagnol comprit que l'Eglise et lui avaient une vie distincte; il mit son espérance hors d'elle; il se sépara d'elle; il chercha ailleurs le présent et l'avenir.

1.

Si l'on veut une raison plus précise de cette chute miraculeuse de l'Eglise d'Espagne, je la dirai dans toute sa nudité. Aussi longtemps qu'a duré la guerre, le clergé a répondu à l'esprit de son pays et de son temps. Dans la bataille, ces hommes ont su prononcer la parole de haine et d'extermination; ils ont senti ce qu'il y a de saint dans le combat, et voilà pourquoi je les honore. Ils ont été les hommes de l'Ancien-Testament, de l'ancienne alliance, les prêtres du dieu des batailles, d'Allah et de Jehovah réunis pour un moment sous la même bannière; ils ont, comme dans l'Ancien-Testament, écrasé la tête de leur ennemi contre la muraille; c'est leur grandeur d'avoir teint de notre sang leurs robes de pourpre. Mais quand la bataille a été finie, ces lèvres accoutumées à l'hymne de la haine n'ont pas su trouver la parole de paix, de réconciliation, d'alliance. Ils avaient fait du crucifix une arme de guérillas; dans ce Christ maudissant, ils n'ont pas pu retrouver le pasteur du monde.

Comment réconcilieraient-ils les vivants, eux qui n'ont pas su réconcilier les morts? ils plantent, il est vrai, une croix sur le chemin, dans la rue, à l'endroit où un homme a été assassiné; mais ils n'ont pas su en planter une seule sur ces vastes champs de bataille, sur ces immenses cimetières dont ils ne comprennent pas

le sens et où l'esprit d'extermination veille encore.

On croit communément que le clergé est tombé parce qu'il ne faisait rien de ses mains et qu'il laissait les terres en friche! Erreur! Ce que le noble peuple espagnol attendait de ces hommes, ce n'était pas le travail des mains; c'était le travail de l'âme, et c'est celui qui a manqué. Ouvrier de l'esprit, on ne demandait pas que le clergé creusât des canaux, qu'il construisît des manufactures; on demandait seulement qu'il répandît une nouvelle vie morale, qu'il sortît de la loi ancienne, qu'il fît jaillir du rocher la source de l'esprit.

Et maintenant, où êtes-vous, légions de moines guérillas, hommes formidables dans la guerre, impuissants dans la paix? Où êtes-vous, moines héroïques? qu'êtes-vous devenus? Je vous ai cherchés partout, dans vos monastères et dans vos cellules; autour du tombeau de Philippe II, à l'Escurial, je n'ai trouvé personne; j'ai heurté à la porte d'innombrables chartreuses, de couvents de tous les ordres, dans les villes, dans les solitudes. J'ai appelé, personne n'a répondu. J'ai ébranlé la porte, je suis entré; depuis la Biscaye jusqu'à l'Andalousie, et dans le Portugal, j'ai trouvé, grâce à vous, les cloîtres de l'Evangile plus déserts, plus ruinés que l'Alhambra du Coran. Je n'ai entendu

que le marteau de l'ouvrier qui démolissait sans colère et sans regret ces murailles; j'ai vu le crucifix battu de l'orage, en face des mosquées des rois maures, et suspendu dans le vide sur les ruines de son Eglise. Je voulais toucher les os du grand capitaine des rois catholiques, de Gonzalve de Cordoue; ces os ont été pillés dans la Chartreuse de Grenade. Près de la place des Bûchers, à Madrid, j'ai entendu l'éloge public de Voltaire; partout les palais de l'Inquisition sont changés en théâtres; même ces figures de solitaires, de Zurbaran, de Murillo, qui autrefois peuplaient les cloîtres, avaient disparu.

Je voulais, à tout prix, rencontrer un moine en Espagne; je n'ai pu y parvenir. Seulement, sur des chemins écartés, j'ai découvert, çà et là, quelques hommes à la voix brisée, et qui, privés même du costume ecclésiastique, mourant de faim, m'ont demandé l'aumône; c'était là le reste de la milice de Philippe II.

Comprendra-t-on enfin un enseignement aussi manifeste? Plût à Dieu que notre clergé l'entendît! car ici ce n'est pas moi, ce sont les choses qui parlent. L'Eglise espagnole a voulu être seule, sans contradicteurs; elle a réussi à faire le vide autour d'elle. Philosophie, protestantisme, esprits dissidents, science, elle a tout maudit; tout lui a été sacrifié. Mais il est arrivé

que, dans cet isolement absolu, ces hommes du passé se sont perdus eux-mêmes ; ils ont voulu stériliser le monde moderne; la stérilité a commencé par eux. En se délivrant de leurs adversaires, ils se sont délivrés de la vie ; en prétendant tuer l'homme nouveau, ils se sont eux-mêmes frappés par derrière.

Lorsque l'Eglise s'est ainsi retirée de la conduite des affaires, le peuple espagnol ne s'est pas pour cela abandonné. Il avait suivi aveuglément dans le désert la colonne de feu, tant qu'elle avait brillé ; ce flambeau s'éteignant avec la bataille, que lui restait-il à faire? Une seule chose, et vraiment héroïque. Ce fut d'embrasser sur-le-champ, sans délibérer, la pensée, le symbole, l'avenir du peuple ennemi, du peuple français, avec lequel il venait de mêler son sang. Spectacle, je crois, unique dans le monde! En 1812, au moment où la plaie de la France saigne dans tous les défilés de l'Espagne, la pensée de la France germe et s'enracine d'un bout à l'autre de l'Espagne. Ces illustres guérillas qui nous firent si bonne guerre, Riego, Empecinado, Porlier, ces martyrs nouveaux que l'Eglise ne connaît pas, mais dont les noms sont inscrits en lettres d'or sur les murailles des Cortès, recueillent l'âme, la croyance de nos pères et de nos frères blessés et mourants sous leurs coups.

On demande d'où vient le souffle surnaturel qui ébranle l'Espagne en tous sens; ce souffle sort de la cendre de chaque Français tombé sous le drapeau de l'esprit novateur ; partout où un des nôtres est tombé, s'exhale quelque chose de l'âme nouvelle au sein de la vieille Espagne. La pensée de nos morts, légion invisible, messagère de l'avenir, se promène dans les sierras et dans les plaines, sur toute la surface de ce pays. Ces morts ont réveillé les vivants; ils les agitent d'une tempête irrésistible. L'homme du peuple, le soldat, se sentent saisis, à l'improviste, de l'esprit de vie, sans savoir d'où il vient; c'est le sang de la France rajeunie qui parle et qui crie sur tout ce long chemin, depuis les Pyrénées jusqu'à l'île de Léon!

Si j'ai été clair jusqu'ici, il est évident que deux sociétés sont partout en présence en Espagne; vous rencontrez là, à chaque pas, sous toutes les formes, l'époque du Cid et celle de Napoléon, le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Comment passer de l'un à l'autre? c'est la question qui s'agite.

Les autres peuples qui ont été enfantés à la vie nouvelle, pour passer d'un rivage à l'autre ont traversé ce que l'on appelle une époque philosophique, par où l'on désigne le mouvement sacré de l'esprit et de l'âme dans le monde moderne. Bacon, Descartes, Leibnitz,

et il faut bien aussi prononcer ce grand nom de Luther, ces hommes exécrés en leur temps par les hommes de la routine, ont été les missionnaires de leurs peuples; ils ont converti le monde à la vie nouvelle; ils ont été ce qu'à d'autres époques ont été les saint Boniface et les saint Patrice; ils ont frayé la route au Verbe de l'avenir. Mais l'Espagne n'a pas eu un seul de ces missionnaires; personne, sorti de son sein, ne lui a enseigné le chemin de cette liberté spirituelle à laquelle elle aspirait sans le savoir, Vous ne trouveriez pas, dans sa littérature, une ligne philosophique; c'est l'idéal de ce que quelques personnes demandent aujourd'hui, du triomphe absolu de la théologie officielle, même dans la poésie. L'Espagne n'a voulu être sauvée que par ses deux patronnes, l'Eglise et la Royauté. Toutes les deux l'ont abandonnée. Et vous vous étonnez encore qu'un peuple délaissé ou trahi par ses guides naturels, se déchire les entrailles, sans trouver ni paix ni trêve! Ah ! quand la révolution française marchait d'un pas assuré, elle avait au moins devant les yeux le drapeau de ses philosophes.

Pourtant, il ne faut pas croire que l'Espagne n'ait rien à faire dans le monde, qu'elle ne puisse rien y apporter de nouveau. Cette société a une forme qui lui est propre; jeté mieux qu'aucun autre dans le

moule du dogme catholique, ce pays était une sorte de trinité sociale composée de l'Eglise, de la monarchie, de la démocratie. Les deux premiers éléments lui ont manqué à la fois; le troisième a dû se sauver seul : de là le désordre. Et peut-être n'est-ce pas sans dessein que l'Espagne a été peu à peu dépouillée de son or, si bien qu'elle est aujourd'hui la plus mendiante, la plus nue des nations. L'insolence des riches et la jalousie des pauvres n'ont rien à faire là où la pauvreté est l'état de tout le monde! La guerre sociale, du moins, reste inconnue. Pauvreté héroïque, noblement supportée, qui peut faire la gloire de ce pays, si ses législateurs savent le comprendre. Qu'est-ce, en effet, que l'Espagne en haillons, comparée à tous les autres peuples de l'Europe actuelle qui la prennent en pitié? Il faut lui donner son nom véritable. L'Espagne est un peuple de prolétaires, une monarchie de prolétaires, un empire de prolétaires! Qu'elle ose accepter ce nom; elle pourra encore une fois étonner le monde par une forme nouvelle.

Quoi qu'il en soit, avouez qu'il est bien temps d'en finir pour toujours avec ces déclamations contre les témérités de la raison et de l'âme, contre l'impuissance de la philosophie, que sais-je? l'ambition de nouveautés, c'est-à-dire contre tous les inconvénients de la vie

de l'esprit, créée par le christianisme lui-même. Voici une grande nation qui, sur vos conseils, a renoncé à toutes ces choses; elle a mis un bandeau sur ses yeux; elle vous a suivis, sans détourner la tête, aussi longtemps que vous avez voulu; et quand elle se réveille, la première chose qu'elle aperçoit dans l'abîme, c'est son Eglise châtiée et qui paraît s'écrouler sous les verges de l'ange vengeur! et ce peuple se tourne et se retourne dans son sang: la vie matérielle tarit pour lui avec la vie de l'esprit; la terre lui est fermée aussi bien que le ciel; tous les hommes désespèrent de lui, excepté lui peut-être.

Je viens de dire que dans cet abandon, cette nudité où l'a laissée l'ancienne autorité spirituelle, l'Espagne a embrassé l'esprit de la France. Encore une fois, les yeux fermés, ce peuple se tourne vers cette lumière qui l'échauffe; il la suit en tâtonnant, sans discuter. Il en résulte une chose qui, si j'en avais eu besoin, m'aurait singulièrement confirmé dans mes croyances: c'est que nous sommes, non pas seulement responsables de nous-mêmes, mais encore de ces peuples qui marchent après nous et cherchent partout nos traces. Admettez que la France s'arrête dans l'immobilité: le désordre commence aussitôt chez eux; que la France recule d'un seul pas, vous refoulez ces nations qui vous

suivent dans le chaos et dans l'abîme; c'est-à-dire que nous ne pouvons nous renier sans jeter le monde dans la confusion.

Si le levain passionné de réaction qui s'amasse chez nous passait d'ici en Espagne, comprenez-vous, imaginez-vous ce qui arriverait? Chez nous, les paroles sont enflammées, acérées comme des flèches; mais la douceur de nos mœurs empêche qu'elles ne se tachent de sang. Imaginez qu'un archevêque espagnol et quatre évêques espagnols, ses suffragants, dans un moment de fermentation, s'unissent pour dénoncer par leurs noms deux hommes à la haine d'un roi espagnol et aux passions d'une province espagnole, croyez-vous qu'une chose si peu conforme aux habitudes des prélats chrétiens pût être sans inconvénients?

Chez nous, la réaction mêlée de philosophie cherche à ressaisir l'esprit par des voies invisibles. Voyez-vous, en Espagne, à la suite d'une contre-révolution politique, ces moines dont je vous parlais tout à l'heure renaître de leurs cendres au cri de guerre, et tenter, avec l'ancienne fureur et comme des gens qui jouent leur dernier coup, l'auto-da-fé du dix-neuvième siècle? Ah! je ne demande pas leur perdition; j'ai sympathisé avec leur misère; je l'ai dit à ceux que j'ai rencontrés, et j'ai dit la vérité. Je ne demande pas que

l'abri de leur solitude leur soit refusé; mais il faut qu'ils y rapportent une âme nouvelle, instruite, agrandie, divinisée par la douleur, non pas une âme de colère et de vengeance. Si la porte se rouvre, que ce soit au souffle de l'avenir, non pas à la main froide de ces morts endurcis qui ne veulent pas ressusciter.

Pendant que le clergé espagnol, encore étonné de sa propre défaillance, ne trouve pas en lui-même la force de se mouvoir, partout ailleurs on s'agite pour lui. Le piége est tendu dans le reste de l'Europe. Voyez ce qui se passe dans le Nord; ces illustres universités d'Allemagne ne disent plus rien. A Berlin même, je ne sais qu'elle torpeur enveloppe les esprits et devient pour beaucoup d'entre eux une bienséance du monde; à Munich, il est de bon goût de ne plus penser, et la mort spirituelle est une convenance de cour. Où s'arrêtera ce sommeil? Les Allemands comprendront-ils enfin qu'il est temps d'oublier les rancunes de 1815, et que tout n'est pas mauvais dans la tradition de nos morts de Leipsick? Si l'alliance de l'esprit français et de l'esprit anglais a jeté de grandes lumières dans le dix-huitième siècle, oui, je l'avoue, j'ai cru longtemps que l'alliance de l'Allemagne et de la France pourrait également honorer le dix-neuvième; j'ai cru que le catholicisme de Napoléon et la réforme

de Luther, Descartes et Leibnitz, étaient dignes de se tendre la main des deux côtés du Rhin.

J'ai cru que cette ligue sainte était la plus forte muraille contre les prétentions du passé, de quelque part qu'elles vinssent; cette opinion, bonne ou mauvaise, m'a fait plus d'un ennemi; et pourtant il m'en coûte d'y renoncer.

Encore une fois, je fais ici appel aux écrivains, aux penseurs allemands; qu'ils rejettent loin d'eux des ferments de haine désormais sans grandeur. Les Espagnols, que l'on dit si implacables, ne nourrissent contre nous aucun ressentiment; leur terre, Dieu merci, est rassasiée de notre sang: et la terre d'Allemagne n'en a-t-elle pas assez bu? Ou les Allemands sont-ils devancés par les Espagnols? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la haine est du passé; l'alliance, c'est l'avenir.

Tout près de nous, il est un symptôme de cette association si désirée de l'esprit de plusieurs races dans le combat que le génie des ténèbres essaie de ranimer. Je dois constater, saluer comme un fait important, ce qui se passe à quelques pas d'ici, dans l'enceinte du Collége de France. Au nom des Slaves, le premier poëte des Slaves, notre cher, notre héroïque Mickiewitz, combat de sa sainte parole pour une cause qui

bien souvent se confond avec la nôtre. Qui jamais a entendu une parole plus sincère, plus religieuse, plus chrétienne, plus extraordinaire, que celle de cet exilé, au milieu d'un reste de son peuple, comme le prophète sous les saules? Ah! si l'âme des martyrs et des saints de la Pologne n'est pas avec lui, je ne sais pas où elle est. Qui jamais, surtout, a parlé de notre pays, de la France, avec des entrailles de fils, si ce n'est cet enfant de la Pologne? Grâces lui soient rendues! Ces hommes, ces frères d'armes, ont toujours été à l'avant-garde de nos armées; il est juste qu'ils veuillent être encore, dans le mouvement de la France, à l'avant-garde de l'avenir.

Tout le monde comprend, en effet, instinctivement, que, dans ce dernier jeu, la question doit se décider en France. Les fils de la réaction aboutissent ici, parce que l'on sait bien que, si ce pays s'abondonnait, l'esprit de mort s'abattrait sur l'Occident comme sur une proie assurée. Savez-vous ce que l'on nous propose? Le voici tout simplement: nos pères ont fait une retraite précipitée, de Moscou à Leipsick, de Leipsick à Waterloo, de Waterloo à Paris; et la plaie saigne encore. On propose à leurs fils de suivre, de reprendre le mouvement, de continuer la retraite, mais une retraite cent fois plus misérable, puisqu'il s'agit de

perdre en un jour tout le terrain moral, d'abandonner les frontières spirituelles après avoir perdu les frontières matérielles, d'envelopper toutes les concessions, toutes les déroutes dans une dernière concession, une dernière déroute, en un mot de s'enfuir en désordre par delà la Rome de Loyola.

Et moi je prétends au contraire que le moyen de relever ce grand drapeau, c'est de relever les âmes, de fouler aux pieds la peur des spectres, d'être braves dans les choses de l'esprit comme nos pères l'ont été dans les choses de la guerre !

Pour ne tromper personne, je dois marquer d'un mot ce que j'entends par ces paroles, c'est-à-dire la tendance de cet enseignement. Je vois autour de moi des cultes divers, qui tous se font une guerre acharnée et prétendent vivre dans une séquestration complète; ils s'excommunient, ils se répudient mutuellement. Si leurs instincts d'isolement étaient seuls écoutés, n'y ayant aucun lien entre les uns et les autres, cette société se dissoudrait. Chacun veut un enseignement séparé, et je ne les en blâme pas; chacun vit dans un monde distinct. Ce que je tente ici, c'est de parler à tous, c'est de remonter à la source de vie qui leur est commune; c'est d'apprendre, c'est d'épeler, c'est de parler la langue de cette cité d'alliance, qui, malgré la

colère de quelques hommes, s'élève et se fortifie chaque jour; car il n'est pas vrai qu'elle soit bâtie, comme on le dit, sur l'indifférence, mais bien sur la conscience de l'identité de la vie spirituelle dans le monde moderne! Et tout faible que je suis, d'où vient que je ne désespère pas de continuer cette tâche? Le voici, en un mot, et c'est tout mon secret :

Je sens que dans cette œuvre je suis profondément d'accord avec l'esprit des lois, du droit, des révolutions, des institutions de la France; et ce sentiment, que je peux bien aussi appeler religieux, me pousse et me fait marcher en avant. En donnant le même droit, le même nom, la même place dans la cité de vie aux membres partagés de la famille religieuse, la France a montré un sentiment plus chrétien que ceux qui continuaient de maudire; elle est entrée par là plus que personne dans l'idée de l'Eglise universelle; elle s'est trouvée à la fin, pour ainsi parler, plus catholique que Rome. Elle a livré un monde nouveau au travail de l'esprit; et en me rangeant à cette idée d'alliance qui, déposée pour toujours dans notre pays et nos institutions, en forme comme la profession de foi, je crois, moi aussi, obéir à la volonté de Dieu, manifestée, imprimée par tant de secousses dans la conscience d'un peuple.

La réaction, pleine de haine, tentée partout, ne peut nulle part réussir, parce que, mortelle à la France, elle est mortelle à l'Europe, mortelle au progrès de la vie véritablement religieuse.

DEUXIÈME LEÇON.

RÉSULTATS POLITIQUES DU CATHOLICISME EN ESPAGNE.

Double éducation de l'Espagne par le christianisme
et par l'ultramontanisme.

27 mars 1843.

J'étais armé contre d'injustes préventions ; je ne l'étais pas contre les marques inattendues de sympathie que j'ai reçues de vous, et dont la moitié s'adresse à M. Michelet, qui, en mon absence, a si bien développé et vivifié nos croyances communes. Je ne crois pas qu'aucun homme fût en état de supporter souvent de pareilles impressions ; pour moi, je l'avoue, j'en ai été brisé. Il est triste, pour répondre à de pareils élans, de n'avoir que des discours ; c'est par des œuvres que je voudrais vous répondre. En vous disant que je vous

appartiens, c'est ne rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà ; mais si quelques paroles, qui n'ont d'autre mérite que la sincérité, sont si vite entrées dans vos esprits, combien ne serait-il pas facile à d'autres, en quelque grande occasion, de rallumer le cœur de ce pays ! C'est à peine si j'ai pu rassembler, sans ordre, sans art aucun, les observations qui rempliront cette séance. A ne consulter que mes forces, il est de toute certitude que je devrais renoncer aujourd'hui à paraître dans cette chaire.

Pour peu que l'on réfléchisse à la situation religieuse des peuples de l'Occident et du Midi en particulier, il est impossible de ne pas remarquer l'attitude toute nouvelle du clergé catholique dans ces contrées. Au moyen âge, lorsque l'Eglise croyait avoir à se plaindre d'un royaume, l'idée ne lui venait pas de s'en séparer pour toujours ; elle le menaçait, elle le châtiait afin de le ressaisir. L'interdit pesait tout ensemble sur le royaume et sur chacun des individus qui le composaient; plus la menace était absolue, plus l'espérance de la réconciliation était visible. On frappait chaque partie pour reconquérir le tout. Aujourd'hui que cet espoir décline, on arrive à des pensées qui eussent brisé le cœur des saints du moyen âge. C'est à l'Etat lui-même que l'on paraît renoncer. Toute intimité avec

lui devient un joug insupportable ; chaque jour il faut essayer de rompre une de ces relations que l'on avait acceptées avec joie, quand on avait l'espoir de tout reprendre. En s'attachant aux individus, on pense amener le corps politique à n'être plus qu'une ombre ; et si nous ne voulons pas être les plus imprévoyants des hommes, nous devons supposer la possibilité d'un ordre de choses où l'Eglise et l'Etat seraient entièrement séparés, et accepter par avance le défi que l'on nous jette de vivre.

En quoi consiste la menace ? Le voici dans toute sa gravité. L'Eglise est tout près de nous dire ce qu'elle a déjà dit à l'Espagne : J'ai des liens avec les personnes, les individus, je n'ai plus de liens avec la France. Qu'elle suive ses destinées comme elle l'entendra, qu'elle vive ou qu'elle meure, je me suis retirée d'elle ; je ne tiens plus à l'Etat, à cette personne abstraite, à cette nationalité de forme nouvelle que je ne connais plus. Pendant des siècles, j'ai animé de mon souffle ce grand royaume ; je m'étais identifiée avec lui ; mais je n'y suis plus seule maîtresse ; de ce moment je m'en sépare, je me recueille dans mon éternité. Voyons comment se soutiendra, sans moi, ce corps qui pendant quinze siècles s'est appuyé sur moi.

Voilà, dans sa simple grandeur, la question qui pèse sur nous tous, et qui ne peut manpuer d'éclater un jour. Le catholicisme, attaché encore aux individus de ce royaume, mais se séparant de la fille aînée de l'Eglise, et l'abandonnant comme Agar dans le désert, c'est là une probabilité, une possibilité qu'il faut absolument prévoir. Et, de là, que s'ensuit-il?

Nous, qui ne nous détachons pas si aisément de cette personne morale, la France; nous qui la prenons pour patronne, qui ne pouvons déserter sans un crime irrémissible; nous qui croyons tous ensemble qu'il y a quelque chose de sacré dans une nationalité, et qu'aucun Etat ne peut vivre sans un fondement divin, dans quelle situation nous trouvons-nous? Dans la nécessité de chercher si, au milieu de cet isolement dont on nous menace, il ne nous restera pas quelque grande part de Dieu; si, dans ce dépouillement qu'on nous annonce, nous ne trouverons pas un fondement religieux au droit, à la science, à l'art, à tous les éléments de la vie moderne; si cette Agar, menacée de mourir de la soif de Dieu, ne verra aucune source jaillir à ses côtés; en un mot, si le catholicisme, en se retirant des Etats modernes, leur ôte tout principe religieux d'être et de durée.

Sans que j'en dise davantage, vous voyez quelles

sortes de questions s'élèvent devant nous, cent fois plus redoutables que celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. J'oserai y pénétrer, non sans crainte (où est l'esprit sérieux qui peut toucher de pareilles choses sans appréhension ?), mais avec la fermeté que donne la certitude de n'appeler et de ne chercher que le vrai. Oui, il faut avoir le cœur d'entrer dans ces questions. Notre temps, la nécessité, les besoins même de vos esprits nous y poussent ; et pour moi, je ne ferai que m'abandonner au cours naturel des pensées qui ont été l'occupation constante de ma vie, et que, le plus souvent, je réprimais dans cette enceinte. Car nos adversaires ont raison en quelque chose, et je suis content de le dire : instruction, éducation, ces choses ne peuvent se séparer. Nous ne devons pas seulement enseigner ici les lettres, l'histoire, la tradition érudite et matérielle de l'humanité ; nous devons encore nourrir et réveiller les âmes, ramener la science à cette source élevée où elle se confond avec le principe de la vie morale : c'est là ce que chacun a le droit d'exiger de nous.

En entrant dans cette voie, j'ai montré l'Espagne religieuse ; parlons aujourd'hui de l'Espagne politique. Il m'a été donné de voir ce grand pays dans un de ces moments où tous les ressorts sont mis à nu : dans le gouvernement un drame plus extraordinaire

que tous ceux de Calderon ; des discussions incroyables, qui, après tant de choses imprévues, ont encore une fois déconcerté l'Europe et dont je n'ai pas perdu une syllabe. Etranger à tous les partis, j'ai cherché la vérité dans tous ; peut-être, ailleurs, essaierai-je un jour d'une manière directe de raconter ce que j'ai vu. Dépouillant ici ces impressions, ces faits, de ce qu'ils ont de particulier, et les élevant avec impartialité à cette forme générale qui seule est convenable dans cette chaire, voici ce que je crois pouvoir dire de l'esprit et de la nature politique de l'Espagne.

Le catholicisme a laissé, à chaque moment de sa durée, son empreinte sur la Péninsule ; et comme il a été au moyen âge un élément de liberté, depuis le seizième siècle un élément de réaction, il a imprimé ce double caractère dans l'âme de l'Espagne. Il y a deux hommes dans chaque Espagnol, un indépendant de l'époque des communes, un sujet façonné par Philippe II. De ce mélange d'indépendance et d'obéissance, naissent ces contradictions qui vous étonnent. Le même homme qui hier était affamé de respect est aujourd'hui affamé d'obéissance, pour ne pas dire de servitude. Vous croyez qu'il est inconséquent, qu'il renie son caractère. Ce n'est pas de cela qu'il faut l'accuser ; il porte en lui deux personnes, deux époques,

le moyen âge et le réaction du seizième siècle; l'équilibre du monde moderne ne s'est pas encore fait en lui.

Si l'anarchie est dans l'individu, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit dans l'Etat; seulement ne croyez pas qu'elle ait le même caractère que dans un autre pays. *L'anarchie est aimable chez nous,* me disait à Madrid un des membres des Cortès les plus décidés à la combattre. En effet, comme la réaction, depuis deux siècles, a réduit ce pays à la plus profonde misère, l'anarchie peut grandir sans déranger un seul intérêt. Point de fabriques, point de manufactures; on quitte la charrue pour prendre l'escopette; au moment des moissons, on quitte sa faction pour retrouver son champ. On a poursuivi longtemps l'ennemi; on s'est battu quelquefois; on rentre au logis; rien n'est changé : le blé est mûr, la subsistance assurée; c'est la vie du moyen âge; vous comprenez qu'une vie ainsi faite peut durer fort longtemps.

D'ailleurs, ce n'est pas la guerre des chaumières contre les châteaux. Il n'y a pas un seul château en Espagne. Je suis allé de Bayonne à Cadix sans pouvoir trouver un seul reste de donjon, de manoir féodal. S'il s'agit de ruines, le peuple ne connaît que celles des Maures. Le sol d'Espagne n'a pas conservé une seule

trace de la domination de la noblesse; cette terre, à cet égard, dans sa misère et sa nudité, est la plus fière d'Europe. Dépeuplée en grande partie, sans bornes dans les champs, sans haies, sans murailles, sans ruines, elle porte sur le front l'orgueil immaculé du désert.

Où sont les grands d'Espagne? où est l'illustre noblesse d'Espagne? personne n'a pu me le dire. Ralliée à la révolution ou absorbée, elle a disparu, loyalement, simplement, sans essayer de dissimuler sa ruine; elle n'essaie pas même, comme en d'autres pays, de se survivre par le privilége des convenances, du bon goût, par ce que l'on pourrait appeler la conspiration des bonnes manières, ce qui est ordinairement le dernier refuge des noblesses dégénérées. Où la politesse est générale, où les *manières* mêmes du peuple sont remarquablement distinguées, ce dernier privilége n'existe pas. D'ailleurs, dans un pays qui compte huit cent mille nobles, il va sans dire que chacun est de ce nombre. Cette politesse, cette urbanité générale de la nation, marque un esprit d'égalité qui est le fond même des mœurs. Ce caractère est si extraordinairement empreint en toutes choses, que pour l'expliquer il faut remonter à ce qu'il y a de plus vital dans le passé et l'histoire de l'Espagne.

Comment le peuple espagnol, qui semble en arrière de tous les autres à tant d'égards, est-il plus avancé dans ce point fondamental? En voici certainement la raison. C'est que, représentant, au moyen-âge, l'idée du christianisme contre les Maures, aucun n'a pris alors plus au sérieux l'idée vivante du christianisme. En face du Coran, le peuple espagnol s'est identifié avec l'Évangile; il s'est considéré, à la manière des Hébreux, comme le peuple choisi. Dans les sierras d'Andalousie, pour me demander si je parlais espagnol, les montagnards me demandaient si je *parlais chrétien, habla cristiano?* Durant cette lutte de huit siècles contre l'islamisme, chaque homme s'est accoutumé à se regarder comme un chevalier du Christ. Mon guide, pour interroger un chevrier, du haut d'un rocher, l'appelait chevalier! *caballero!* et l'écho d'une tour des Maures répondait que la noblesse de cet homme remontait au duel du Christ et de Mahomet. Là où Dieu lui-même est en cause, que deviennent les différences de fortunes, de conditions sociales? Tous les hommes sont frères sur un champ de bataille; mais si le champ est le pays tout entier, si la bataille dure huit siècles, si la cause est celle du Christ, autour duquel les générations font la veillée des armes, il est évident que le sentiment de l'égalité sous la ban-

nière de l'Éternel, celui de la communion par le sang, doit s'imprimer d'une manière indestructible dans le cœur de ce peuple, et devenir le fond même de sa nature. Tout l'or du Mexique n'a pu la changer.

Ce sentiment de fraternité religieuse est le résultat le plus pur de l'éducation de l'Espagne, celui auquel elle doit tenir le plus, qu'il ne lui est permis de sacrifier, sous aucun prétexte, à aucune forme de gouvernement. C'est la trace du doigt de Dieu dans son histoire.

Ici nous touchons à une des difficultés les plus grandes de l'établissement du gouvernement représentatif en Espagne. La masse du peuple ne s'est pas encore ardemment prononcée pour ce régime; elle y a même répugné au commencement. Pourquoi cela? Si elle est restée attachée si fort à l'idée du pouvoir d'un seul, ce n'est pas pur amour du despotisme. Non; c'est qu'avec le pouvoir absolu, elle voit tous les autres rangés au même niveau, et, par conséquent, la vieille égalité conservée et sauvée. D'un côté le peuple, de l'autre le roi absolu, *neto* : l'orgueil castillan se plaît dans cette relation sans intermédiaire. En nommant des députés, des sénateurs, des représentants, ne court-on pas risque de s'imposer des supérieurs, des maîtres, des petits rois sans couronne? Voilà une idée

qui trouble secrètement le peuple des campagnes dans la Péninsule. Le gouvernement représentatif ne s'établira solidement de l'autre côté des Pyrénées, qu'en rassurant pleinement cet instinct d'égalité qui est le produit des siècles, le fruit du christianisme, le sceau de l'Espagne ; et si ce sentiment devait être atteint ou renversé, si à sa place devait s'élever un esprit d'exclusion, la féodàlité de l'argent, le privilége de je ne sais quelle classe que l'on ne sait comment nommer, c'est-à-dire le germe de la guerre sociale, je crois avec une grande masse du peuple espagnol qu'il vaudrait infiniment mieux que le gouvernement représentatif ne s'y établît jamais.

La monarchie est ainsi gravée au fond des esprits comme une garantie de la fraternité évangélique, c'est-à-dire qu'elle est en Espagne éminemment populaire. Le peuple se voit, se contemple, se réfléchit dans le roi ; en dépouillant la royauté de son prestige, beaucoup pensent se détrôner eux-mêmes. Ce sentiment est même si fort, que je suis persuadé que la monarchie espagnole ne peut trouver ses dangers qu'en elle-même. Pour un grand nombre, la reine est une sorte de madone constitutionnelle. De là son péril, si la monarchie croit pouvoir tout oser.

Il est certain que l'inquisition a accoutumé les esprits

à attacher une sorte de sanction religieuse à la violence. On tranche les discussions politiques par le fer, comme on tranchait les discussions théologiques; on fusille au lieu de brûler; c'est la suite de la même éducation; et même il faut ajouter que les auto-da-fé politiques sont, auprès d'un certain nombre, un moyen assuré de popularité. Prenez garde, à la fin, d'en abuser; car la pensée vraiment chrétienne, dénaturée chez vous, se réveille contre vous. Que faites-vous?... Vous imitez les moines que vous venez de frapper : ah! ne tachez pas de trop de sang cette robe blanche que le monde regarde!

Que ne pourrait pas accomplir une âme royale, sur ce trône d'Espagne, si elle prenait l'initiative hardie de la renaissance de ce peuple? Tout la servirait, tout la porterait; car elle ne trouverait là aucun de ces souvenirs sinistres qui se rencontrent dans d'autres pays. Il n'est pas là de Charles Ier, de Louis XVI, dont la mémoire se dresse devant leur successeurs. La nation espagnole a suivi ses rois dans la liberté, dans la servitude et jusque dans le crime. Elle a même amnistié Ferdinand VII. C'est par la fantaisie de ce dernier qu'elle se remue depuis dix ans, au hasard, dans la révolution; seul exemple peut-être d'un peuple qui ait fait une révolution pour obéir à deux lignes du testa-

ment du prince. Que veut-on de plus? les défiances se comprennent ailleurs; ici elles sont impies.

En entendant quels bruits sourds sortaient de la poitrine de cette foule misérable et des entrailles même de la terre d'Espagne, à la seule vue des chevaux qui entraînaient une jeune fille couronnée, en suivant ces cris étouffés qui semblaient dire : sauvez-moi! je me demandais si de pareils accents ne sont pas faits pour révéler en un moment, même à un enfant, cette science de bien faire, que les grands rois n'ont jamais apprise que de leurs peuples en péril. Lorsque, après cela, je m'inquiétais de savoir ce que l'on ferait d'une force aussi sacrée, puisée dans l'identité du peuple et de la monarchie, on me répondait : Nous ferons de l'administration comme on en fait ailleurs. C'est de quoi nous avons besoin.

Sans doute, mais pour y réussir, vous devez encore faire autre chose. Prétendre que tout doit aboutir à donner le pain du corps à cette foule accoutumée à s'en passer depuis des siècles, c'est la mal connaître.

Ce peuple a toujours eu de grandes occupations, de grands buts, tantôt la défense du christianisme, tantôt l'administration du Nouveau Monde. Depuis que ces occupations lui manquent, il périt de dégoût. Il faut

que vous lui trouviez, en vous-même, un nouvel ordre de pensées, un nouveau monde moral, sans quoi toutes les combinaisons accompagnées de meurtre, pour établir l'ordre physique, resteront inutiles. C'est pour cela que ce peuple se précipite au-devant de vous. Dans ses acclamations inarticulées qui s'attachent à vos pas, il ne vous demande pas seulement des administrateurs, des préfets, des commis, de la maréchaussée; il vous demande tout ce qui lui manque, l'honneur, la vérité, l'équité, la loyauté, un reste de l'ancienne grandeur espagnole, la vie sociale dont il vous croit encore la source.

Mais tout cela est difficile à retrouver, dites-vous. J'en conviens! J'ai commencé par supposer dans le pouvoir une âme royale.

A ces symptômes de la vie nouvelle en Espagne, il faut joindre l'aspect des assemblées politiques; on croit trop communément que la nation castillane a été ensevelie sous sa charte empruntée, et que le caractère national n'a trouvé aucune occasion de reparaître. Dans les Cortès, la première chose que vous remarquez, en suivant la discussion, c'est que la parole y est à elle-même un but. Cette langue a été si longtemps enchaînée sous les liens d'un gouvernement muet, que déjà c'est une félicité pour des oreilles espagnoles de

la retrouver, de l'entendre en public, de l'essayer, sur tous les tons, à la pratique des choses modernes. Ah ! que ne donnerait pas l'Italie si elle pouvait seulement, pour unique liberté, se rassasier un jour en public des formes énergiques de sa langue politique du moyen âge !

Cette explosion de la parole, indépendamment des passions qu'elle exprime, est déjà une conquête pour ces peuples du Midi, condamnés depuis Philippe II au silence du cloître.

Lorsqu'une grande question s'agite, on peut dire que le tempérament ordinaire de l'éloquence espagnole est un calme menaçant, je ne sais quoi de glacé, qui subitement aboutit à des accents de flamme, à une intonation râuque, africaine, à des paroles de lave qui coulent lentement et enveloppent l'assemblée. Le contraste de cette froideur et de ces éclairs des tropiques est singulièrement puissant ; c'est le caractère de la tragédie et du drame espagnol. L'auditoire ressemble à l'orateur.

Je ne sais par quel hasard l'observation que je vais faire ne se trouve dans aucun voyageur ; il est pourtant impossible de ne pas en être frappé. Quelle que soit la véhémence d'une discussion, la fièvre de l'orateur, jamais il n'est interrompu par aucun murmure

de ses collègues, par aucun signe ni de sympathie, ni d'antipathie.

J'ai assisté à des combats de parole, où il s'agissait non pas seulement de la vie et de la mort, mais d'un duel entre la royauté et un homme; la fièvre, la fureur, la menace étaient, autour de moi, au fond de tous les cœurs; pendant une semaine, un parti assiégea, provoqua ses adversaires de ses invectives froides et acérées. Pendant tout ce temps-là cette moitié de l'assemblée, ces hommes auxquels on arrachait la vie politique ne laissèrent pas entendre une seule syllabe. Ce fut un silence de marbre. Ceux auxquels le sang-froid était près d'échapper se contentaient de se retirer sans éclat. Vous les eussiez crus résignés ou indifférents; c'était au contraire le dernier terme de la passion. Cette impassibilité dura jusqu'au moment où le plus grand orateur de l'Espagne, se levant en leur nom, et rassemblant, recueillant toutes ces passions, tous ces cris refoulés, jeta pendant deux jours entiers dans l'assemblée des paroles qui brûlent encore dans mon souvenir.

O accents de la vieille loyauté castillane! passion chevaleresque de l'honneur et de la vérité, souffle de l'Afrique dans une âme chrétienne! désordre, majesté, harmonie tout ensemble! J'avais entendu ailleurs des

orateurs, je trouvai là un homme, un cœur qui se déchire et qui crie. Cet homme que je ne connais pas, dérobe, à l'heure qu'il est, sa tête dans quelque défilé d'Espagne : excusez-moi de n'avoir pu résister à lui consacrer ces mots ; tout ce que je puis faire, c'est de ne pas prononcer son nom [1].

Le caractère espagnol, qui s'imprime ainsi dans l'éloquence parlementaire, se marque d'une manière non moins énergique dans le mode même de délibération, dans le *vote*. Partout ailleurs on a considéré le secret du vote comme une garantie pour la liberté des opinions ; on veut être libre, mais dans le mystère, à condition que personne ne le sache. La fierté espagnole n'a pu descendre à cet accommodement ; la publicité la plus solennelle est donnée là au contraire à l'opinion de chacun. Même dans ces occasions où la menace, la fureur, est dans l'air, chacun, au moment de voter, se lève, prononce son vote à haute voix, en ajoutant seulement le monosyllabe *oui* ou *non*, *si* ou *no*. La première fois que je vis, dans des circonstances brûlantes, sous les cris de mort des tribunes, chacun de ces hommes afficher si bravement, et la tête si droite, son opinion, ce spectacle me remplit de sym-

[1] Je puis le prononcer ici. C'est Don Maria Joachim Lopez.

pathie et de respect. Véritablement il y avait là quelque chose de grand, qui rappelait la fierté des vieilles cortès du moyen âge. Ce qu'il y a de bien, c'est que l'idée paraît ne venir à personne que la sincérité du vote puisse être altérée par la peur. On ne comprend ni qu'il y ait là un péril pour l'avenir, ni que cela puisse être autrement.

Ces indices extérieurs sont importants; ils montrent combien ces hommes prennent au sérieux l'apprentissage de la vie moderne; d'ailleurs, peu curieux de ce que l'on pense d'eux au dehors, trop de passions les occupent au dedans.

La tristesse de quelques-uns d'eux est visible. Tant d'efforts, tant de combats à outrance, tant de sang versé, et pour quel résultat! beaucoup se dégoûtent de la liberté, du droit, de la justice, et, selon l'ordinaire, se rejettent en désespérés dans l'ancienne servitude; mais je les avertis qu'ils ne pourront dormir longtemps sur ce chevet. Le pouvoir absolu tente et trompe tour à tour le monde en Espagne; c'est un vieil héritage que chacun convoite et qui n'existe plus: la liberté semble là tout à la fois trop faible pour se constituer, trop forte pour accepter la paix du despotisme.

Ce peuple se trompe lorsqu'il croit qu'il lui suffirait

de retrouver l'ancienne égalité sous une commune servitude; c'était la fraternité de la mort, et c'est la fraternité vivante qu'il doit montrer au monde, s'il doit faire quelque chose. Les Espagnols s'accoutument trop à penser qu'ils ne travaillent, qu'ils ne souffrent que pour eux ; depuis qu'ils ont rompu avec leur passé, ils semblent se considérer comme isolés de la vie universelle. Cet esprit d'isolement leur ôte la moitié de leur force. Eux que l'on trouve trop superbes, je les trouve souvent trop modestes. Je voudrais rallumer chez ce peuple la pensée que l'issue de ces débats est intimement liée à la destinée des autres, et qu'il a, comme tous les autres, une mission dans le monde actuel.

Dans le fond, l'indifférence des masses aux questions politiques vient d'une admirable source. Ce peuple, après avoir été si longtemps chargé des affaires de Dieu, de la guerre de Dieu, a de la peine à s'intéresser à autre chose qu'à Dieu.

Chez le paysan de Biscaye, des Asturies, ce mépris de la politique humaine, comparée aux secrets de la politique sacrée, est d'une fierté presque sublime. C'est des hauteurs du Christ victorieux qu'il regarde en pitié les querelles constitutionnelles. Voulez-vous donc entraîner les masses dans le mouvement de ce

temps, il faut absolument leur faire sentir que le Dieu de l'Evangile est présent dans les questions du dix-neuvième siècle, et que l'Espagne a une place dans le plan et la politique sacrée des temps modernes. La voie de salut pour ce peuple, c'est de le réconcilier avec lui-même.

Sur quelles idées, en effet, vit l'Espagne intelligente ? Sur celles qui ont été développées par tout le monde en France, il y a vingt ans. Ces idées, bonnes en elles-mêmes, mais auxquelles manque une certaine sève religieuse, ont été promptement dévorées de l'autre côté des Pyrénées; et ces intelligences en un moment arrivées au bout de leur système, et retombées dans le Vide, s'agitent convulsivement dans la passion.

Que faut-il donc faire? ce que le siècle entier nous conseille. Faire rentrer le sentiment du grand, du divin, dans la science politique. Car j'affirme que c'est devant Dieu seulement que l'Espagne s'arrêtera dans son chemin de sang.

Il faut montrer que la cause du dix-neuvième siècle, le mouvement qui l'emporte, le renouvellement du droit, est la vieille cause de Dieu; qu'il y a encore, qu'il y a toujours dans le monde un mahométisme à combattre, que ce n'est pas celui du Coran, mais le

principe du fatalisme inerte partout où il se trouve, que le souffle religieux passe dans les formes de la société nouvelle, qu'en un mot, si l'Europe, si l'Espagne en particulier, est entraînée vers l'avenir, c'est qu'encore une fois, *Dieu le veut.* Ces points établis, on pourra encore tomber de lassitude; mais il ne sera plus permis de se décourager, ni de flotter au hasard, ni de se renier de contradictions en contradictions, ni de se fusiller dès qu'on ne se comprend plus. — Oui! il faut que l'Espagne, sans plus regarder en arrière, répète dans la science politique le vieux mot des croisades: Dieu le veut! Dieu le veut!

Une seule parole prononcée dans ce sens, au nom de la science, de la philosophie française, aurait plus d'efficacité sur l'esprit de l'Espagne que toutes les conspirations et toute la diplomatie du monde. Que les puissants la disent. Pour nous, travaillons au moins dans cette idée. On nous accuse d'être des incrédules. Ah! les incrédules sont ceux qui désespèrent de la vie, qui nient le mouvement, l'avenir, c'est-à-dire qui ne voient pas le doigt de la Providence chrétienne dans les choses modernes.

TROISIÈME LEÇON.

DE L'ÉGLISE ROMAINE ET DE L'ÉTAT.

Le Concile de Trente. L'État peut-il être athée?

24 avril 1844.

En 1606, le pape Paul V jette l'interdit sur la république de Venise. Qu'avait-elle fait? Elle avait revendiqué pour l'Etat les droits que la France a conquis, et que l'on ne conteste plus aujourd'hui qu'en secret. Malgré l'excommunication, le clergé de Venise, véritablement national, reste fidèle à la république; il continue de célébrer le culte comme si rien ne s'était passé. Les jésuites seuls désertent; ils passent à l'ennemi.

Dans le fond d'un couvent, un pauvre moine de génie, physicien, naturaliste, surtout grand écrivain, Sarpi, défend la république par d'admirables plai-

doyers contre l'usurpation temporelle de la papauté. Un soir, en rentrant au couvent, il est assailli, frappé par quatre assassins ; ces hommes vont ensuite se réfugier chez le nonce apostolique. Guéri de ses blessures, le moine suspend au mur de sa cellule, au-dessus d'une tête de mort, l'arme des *bravi*, arrachée de sa plaie, avec cette inscription : *Poignard de Rome*. Sa vengeance fut d'écrire, dans le dix-septième siècle, avec la hardiesse du dix-huitième, l'histoire du Concile de Trente. Ce monument éclatant de verve et de raison marqua le dernier effort le l'Eglise démocratique dans le Midi. Sarpi fit, dans la religion, ce que Campanella, Bruno firent dans la philosophie ; il jeta, comme eux, le dernier cri d'indépendance en Italie.

Ici nous entrons dans un nouvel ordre d'idées : il faut descendre au fond de la question la plus grave, celle des rapports de l'Eglise et de l'Etat ; nous y sommes forcément conduits par notre sujet, puisque la première chose que nous rencontrons au seuil des deux derniers siècles, c'est le Concile de Trente, qui, raconté en deux sens opposés par le moine, libre penseur, Sarpi, et par le jésuite Pallavicini, appartient doublement au génie du midi de l'Europe, dont il règle encore en partie la destinée. Ce concile, le dernier de

tous, fut la réponse de la théologie du Midi à la réforme de Luther et des peuples du Nord. A ne considérer que les intérêts qui s'y rattachent, son historien a raison de l'appeler l'*Iliade* des temps modernes. Contentons-nous de l'envisager dans ses rapports avec la constitution de l'Eglise. Notre sujet n'est que trop grand encore; du jésuitisme nous passons à l'ultramontanisme.

Au point de vue humain, ce qui marque d'abord la grandeur de l'Eglise, c'est que, tant qu'elle a fleuri, son gouvernement a été l'idéal vers lequel n'ont cessé de graviter les gouvernements politiques. Il est certain que, jusqu'à la révolution française, le monde civil s'est moulé sur les formes de cette société spirituelle; vous pourriez retrouver l'esprit des révolutions de la monarchie en suivant les révolutions intestines de la papauté et des conciles.

Assurément rien de plus extraordinaire que le spectacle de ces conciles, de ces assemblées formées de toutes sortes de peuples, et qui, changeant perpétuellement de place, mandant de siècle en siècle Dieu à la barre, donnaient, chaque fois, une nouvelle impulsion au monde. Que sont, auprès de cela, les assemblées délibérantes de nos jours! les voix se comptaient par nation, et l'affaire de la majorité était vraiment l'af-

faire de l'univers. Qu'Arius, Origène, Pélasge l'eussent emporté dans ces questions de vote, toute la suite des temps était changée; car une logique profonde enchaîne l'une aux autres chacune de ces assemblées constituantes du christianisme. Elles ne se continuent pas seulement, elles se développent l'une l'autre. Toutes ensemble, elles forment une organisation qui vit et se meut d'époque en époque. D'abord au concile de Nicée, au commencement du quatrième siècle, est posée comme fondement, pour soutenir tout le reste, l'idée de Dieu ; puis, selon l'ordre des temps, viennent les délibérations sur l'Ecriture, sur les livres canoniques, sur les cérémonies, sur la hiérarchie : et cette discussion dure seize siècles.

Dans cet intervalle, aussi longtemps que l'Eglise se développe, elle se réfléchit dans les formes correspondantes du monde politique. Voyez et comparez ! Quand l'évêque est nommé par l'acclamation du peuple, le roi de la société naissante est élu de la même manière ; le peuple l'élève sur le pavois. Plus tard, les évêques forment entre eux une sorte de république féodale, image et type de la féodalité des barons ; ceux de Paris disent du pape qui commence à surgir : s'il vient pour *nous excommunier*, c'est *nous qui l'excommunierons : « Si excommunicaturus venit, excommuni-*

catus abibit. » N'est-ce pas, trait pour trait, la situation de la royauté dans les langes, encore enveloppée par la puissance des seigneurs? Grégoire VII et ses successeurs, appuyés sur la plèbe des ordres mendiants, répriment, humilient les évêques; ils fondent la monarchie spirituelle. N'est-ce pas, dans toute l'Europe chrétienne, le signal pour la monarchie temporelle de suivre la même voie? Louis le Gros, Philippe-Auguste, autant d'ombres qui marchent dans l'imitation des papes des siècles précédents.

Le quinzième siècle arrive : le schisme d'Occident éclate; la papauté a plusieurs têtes, c'est-à-dire que le schisme est dans l'Etat comme dans l'Eglise. Ne faut-il pas en dire autant de la royauté, quand il y a deux rois en France, l'un français, l'autre anglais? Les conciles de Bâle, de Constance se révoltent : c'est aussi le moment d'explosion des communes de France, des cortès d'Espagne, des parlements d'Angleterre. Le Concile dépose le pape, l'Etat dépose l'empereur et deux rois. Jusqu'à ce moment, que veut-on de plus? Le monde temporel n'a-t-il pas obéi aux moindres impulsions du monde spirituel? L'obéissance de la part de l'Etat a précédé le commandement, la parole de l'Eglise. Il n'a fallu à celle-ci que remuer un fil pour tourner dans le sens où elle a voulu toute la société

chrétienne. La ressemblance de la constitution religieuse et de la constitution politique a produit dans la société cet accord qui fait la beauté propre du moyen âge ; mais combien cet accord durera-t-il ? Suivez encore un moment ma pensée, je vous prie ; nous touchons au Concile de Trente.

Quel a été l'esprit de cette grande assemblée ? voilà ce que je dois examiner en peu de mots. C'est, on ne l'ignore pas, un esprit de restauration, de réaction, de contre-révolution religieuse. En face de la réforme triomphante dans le Nord, l'Eglise, qui, quelques années plus tôt, était emportée par le génie de l'innovation, se concentre dans le Saint-Siége comme dans un fort.

Un siècle auparavant, la papauté, dans le concile de Florence, avait jeté un de ces cris de joie qui font tressaillir le monde : Réjouissez-vous, poussez le cri d'allégresse, *jubilate*, *exultate*, vous tous qui portez le nom de chréten ; *omnes qui ubique nomine censemini christiano*. Quelle était donc la grande nouvelle que Rome annonçait ainsi à la terre ? Une bonne nouvelle, en effet, si elle se fût confirmée : c'est que l'Orient se ralliait à l'Occident, que les prêtres d'Asie, les patriarches, les évêques grecs, les moines du mont Athos, sortaient de l'Eglise séparée, et arrivaient, par toutes

sortes de chemins, à Florence, pour se réconcilier, dans la ville de l'art, avec l'unité romaine. Alliance nouvelle de la Grèce et de l'Italie, non pas seulement dans les fêtes de l'art, mais dans les fêtes du culte. L'Italie se para de toutes ses pompes, jeta sur les chemins ses plus belles fleurs pour accueillir cette sœur aînée, qui arrivait, en pèlerin, des ruines et des cloîtres d'Athènes, de Trébisonde, de Constantinople.

On pensa que l'ancienne division allait disparaître; on se crut obligé envers ces schismatiques, issus de Périclès, à une urbanité inconnue. L'Italie et la Grèce réunies! quelle merveille! Mais l'espérance ne dura qu'un moment; les rites d'Athènes ne voulurent pas céder aux rites de Rome; on se quitta pour ne plus se revoir; et cette espérance trompée excita dans l'Eglise d'Occident un esprit de défiance, qui parut bien dans le siècle suivant.

Si vous comparez au concile de Florence celui de Trente, vous voyez qu'autant dans le premier il y avait d'espérance de réconciliation avec l'Orient, autant, dans le second, il reste peu d'espoir d'alliance avec le Nord. Que l'Italie s'est promptement désabusée! elle avait des promesses pour la Grèce; elle n'a que des anathèmes pour l'Allemagne.

De là, au lieu d'appeler comme par le passé toute la

terre à juger entre Luther et Rome, la papauté, dans cette dernière affaire, ne se confie pleinement qu'à un seul peuple. Le Concile de Trente n'a plus, comme les précédents, ses racines dans toutes les nations ; il n'attire pas à lui les représentants de toute la chrétienté ; il ne s'appuie, en toute sécurité, sur personne, excepté sur le peuple que la papauté a investi de tout côté. Au lieu de cette foule innombrable de théologiens, de docteurs, de peuple (*omni plebe adstante*, c'est la formule des anciens conciles), que l'on savait attirer dans les époques précédentes, comment était composée, en réalité, cette illustre assemblée de Trente? Cent quatre-vingt-sept prélats Italiens, trente-deux Espagnols, vingt-six Français, deux Allemands ; voilà quels sont les mandataires de l'univers chrétien. L'Orient et le Nord y manquent presque également ; c'est ce qui lui faisait refuser par le roi de France le titre de concile. Encore, le mode de délibération fut-il changé ; dans les conciles antérieurs, on votait par corps de nations ; tout peuple qui avait une langue particulière comptait pour une personne. Dans le Concile de Trente, on vota par individu, par tête, ce qui assura pour toujours, et sur tous les points, la majorité à l'Italie.

Ici, n'êtes-vous pas frappés de ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette situation? Le Saint-Siége n'a pas

cessé de grandir aux dépens de l'existence politique de l'Italie; par la force des choses, il l'a empêchée de marcher, comme tous les autres peuples de l'Europe, à l'unité qui, seule, pouvait la sauver. Il a suspendu, dans ce pays, le souffle de la vie civile; il a empêché l'Etat politique de se développer et de durer; il a absorbé toutes les forces vitales de l'Italie; dépouillée, mise à nu par tout le monde, chacun des centres d'organisation politique, la ligue lombarde, Pise, Florence, Venise, disparaît à son tour; le monde temporel s'efface; il s'évanouit devant le spirituel.

Lorsque cette œuvre est achevée, qu'il ne reste plus trace, nulle part, de mouvements dans l'existence civile; lorsqu'au seizième siècle, l'Italie, effacée de la carte politique, disparaît de la région du temps pour entrer dans la voie de l'éternelle ruine, en ce moment même la papauté lui dit : Tu es morte, mais je vais te faire régner ; tu m'as été immolée, mais je vais te donner le triomphe sur le monde. J'ai absorbé tous tes droits, toute ta vie, tout ton avenir ; rien, chez toi, ne subsiste plus que moi-même ; tu t'es tout entière consumée pour moi : et maintenant, dans mon règne, c'est toi qui vas régner; car, je ferai de la terre entière une Italie semblable à toi, sans ton soleil et ta beauté. Tes pensées de mort, qui s'élèvent du milieu de tes ma-

remmes et de tes villes désertes, je les imposerai au monde ; et il se fera, comme chez toi, un grand silence ; tu te reconnaîtras, tu te retrouveras partout, et chacun t'enviera ta couronne de morte. Partout, comme chez toi, le temporel pâlira devant le spirituel ; l'herbe croîtra sur le monde civil comme sur la campagne de Rome. C'est là ce que l'on appelle l'ultramontanisme moderne.

Domination absolue de l'esprit italien, tel que les temps nouveaux l'ont fait, et qui fut cause que tant de protestations éclatèrent dans le Concile de la part des Français, des Espagnols, des Allemands. La vie résistait à cette déclaration de mort. Des ambassadeurs français se retirent du Concile à Venise ; ils sont approuvés par leur gouvernement, et, plus tard, par le tiers-Etat de 1614. Avec une fierté d'hidalgos, les évêques espagnols crient à l'usurpation. Ils sont près de dire au pape ce que les Cortès disaient au roi, *nous qui valons autant que vous ;* mais l'anathème les interrompt ; *qu'ils sortent ! exeat !* reprend la majorité des prélats italiens. Le jésuite Laynez devient l'âme du Concile, et la réaction contre le Nord dominant toute autre pensée, l'organisation de l'Eglise prend une forme nouvelle.

Au moyen-âge, Grégoire VII, Boniface VIII, Inno-

cent III, s'étaient attribué l'autorité suprême; c'était en eux-mêmes, dans leurs caractères personnels qu'ils puisaient cette force; et tout le quinzième siècle montra, par les révoltes des conciles, que cette condition n'était pas devenue la loi de l'Eglise. L'esprit du Concile de Trente fut de donner sa sanction pleine et entière à l'idée que certains papes du moyen âge avaient établie de leur primauté sur les assemblées œcuméniques. Par là ce qui avait été l'effet d'un génie particulier devint la constitution même de l'Eglise. Paralyser l'aristocratie des évêques par la démocratie des ordres mendiants, les ordres mendiants par l'institution prétorienne du jésuitisme, voilà, en partie, le secret de cette politique. L'habileté consista à faire ce changement sans le dire nulle part; l'Eglise, qui était auparavant, en droit, une monarchie tempérée par des assemblées convoquées de toute la terre, devint une monarchie absolue. De ce moment, le monde ecclésiastique se tait! la collection des conciles est close; plus de discussions, plus de délibérations solennelles. Tout se règle par des lettres, des bulles, des ordonnances. La papauté résume toute la chrétienté. Le livre de vie s'arrête; depuis trois siècles, on n'y a pas ajouté une page.

Ce qui nous importe, c'est de voir comment cette nouvelle forme de l'Eglise s'est presque immédiate-

ment reproduite dans les institutions politiques du Midi. Encore une fois, mais ce sera la dernière, l'Etat se règle sur l'Eglise. Philippe II est le premier qui applique dans toute sa rigueur, au monde temporel, cette nouvelle phase du monde spirituel. On ne comprendra jamais rien à son génie, si l'on n'a devant les yeux l'idéal de pouvoir absolu que l'Eglise vient de montrer au monde. Dans sa longue carrière, Philippe II ne fait rien qu'appliquer aux affaires l'esprit du Concile de Trente. Il devient le pape temporel, de qui toute autorité émane, auquel tout remonte. Plus de cortès, plus de parlements, plus rien qui rappelle le mouvement et la vie de la parole au moyen âge. Sans faire un pas, dans son caveau de l'Escurial, il dirige en silence ce vaste empire des Espagnes et des Indes, comme le pape, du fond du Vatican, régit l'empire spirituel.

Le Concile était plein de menaces; l'Etat se remplit de bûchers et d'échafauds. Les dernières paroles que prononcent les prélats en se séparant sont : anathème! l'écho répète anathème pendant deux siècles d'inquisition politique. Toute l'Europe catholique, l'Autriche, le Piémont, le duché de Toscane, Naples, la France même, se règlent, dans leur constitution, sur ce modèle sacré. Le pape disait : L'Eglise, c'est

moi; le roi de France répond : l'Etat, c'est moi. La société se règle par ordonnances, la catholicité par des bulles. L'ancien accord des deux puissances est ainsi conservé jusqu'au bout. Qu'il l'avoue ou qu'il le nie, le pouvoir temporel se conforme, encore une fois, au pouvoir spirituel; l'unité de la société est sauvée, grâce à une même servitude.

C'est pour cela que Pie IV déclarait que la papauté, depuis le seizième siècle, ne pouvait se maintenir qu'en s'unissant aux princes d'une manière indissoluble.

Qui est venu troubler un si bel ordre ? qui a détruit cette savante unité ? La révolution française ; c'est elle qui a renversé le droit public, fondé, en principe, dans les Etats catholiques, sur le Concile de Trente ; par où vous pouvez mesurer le sens et la valeur de cette révolution.

Pour la première fois, depuis que la catholicité existe, le monde temporel change, sans y être provoqué par un mouvement correspondant de l'Eglise. Depuis le Concile de Trente jusqu'en 1789, la forme du droit dans l'Europe catholique est restée immuable. L'Etat, pendant deux siècles, attend que l'Eglise fasse la première un pas ; mais l'Eglise demeure pétrifiée comme la femme de Loth. Alors la France, faisant à la fois une œuvre religieuse et séculière, s'élance toute seule, à ses risques et périls, dans cet avenir où elle

n'a plus de guide qu'elle-même. Elle réalise des gouvernements de discussions libres, tandis que l'idéal qui continue de planer dans Rome s'attache de plus en plus à la monarchie absolue.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la France n'est pas l'assemblée des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, mais un être plein de vie qui, dans ce mouvement inspiré vers l'avenir, laisse loin d'elle en arrière son guide accoutumé, son Eglise. L'idéal qui s'obstinait à ne pas se développer, a été dépassé par la réalité ; c'est le sens de tout ce que vous voyez d'anormal et de monstrueux dans les rapports actuels de l'Eglise et de l'Etat.

Tous les rapports sont renversés ; c'est aujourd'hui le monde laïque qui traîne à sa suite le monde spirituel ; et les questions qui vous préoccupent sont, au fond, plus profondes encore qu'il ne semble, puisqu'il faut, en effet, pour retrouver l'harmonie dans le droit, ou que l'Eglise ramène l'Etat à son principe de pouvoir absolu, ou que l'Etat emporte l'Eglise dans ce mouvement de liberté qui est l'âme du monde moderne.

Mais, quand la question est ainsi posée par la nature des choses, et que l'on veut y échapper, on prononce un mot, un mot formidable qui a la magie de paralyser les cœurs : L'Etat moderne est athée ; la loi est athée ; la France, en tant que France, est athée ! A

ces mots, les fronts les plus fiers se courbent; beaucoup acceptent en silence cette condamnation, et les adversaires s'imaginent avoir flétri pour toujours l'esprit des révolutions et des institutions modernes. C'est ici, en effet, qu'est toute la question.

Ah! quand je ne connais dans le monde d'institutions athées que celle des Bohémiens errants, sans foyer, sans patrie sous le ciel, est-il bien vrai que ce soit là tout l'esprit des nôtres? Ce serait là, en vérité, une politique sans espoir, un droit sans droit, un jour sans lendemain. Ils croient frapper ainsi l'avenir de mort civile. Mais quoi! parlons tranquillement:

Quand, dans la vieille France, la violence était dans les mœurs et dans la loi, quand le privilége, les inégalités sociales, les servitudes de la terre et des hommes, abrégeons, quand tout ce que le Christ réprouve faisait le fond même de la vie civile, vous appeliez cela un royaume chrétien! Quand la force régnait à la place de l'âme, quand l'épée décidait de tout, quand l'inquisition, la Saint-Barthélemi, la torture empruntée du droit païen, le caprice d'un seul homme, c'est-à-dire quand la société païenne durait, dominait encore, vous appeliez cela un royaume très-chrétien! Et depuis, au contraire, que la fraternité, l'égalité, inscrites dans la loi, tendent de plus en plus à descendre dans les faits,

depuis que l'esprit est reconnu plus fort que l'épée et le bourreau, depuis que l'esclavage, le servage ont cessé ou que l'on travaille à en abolir les restes, depuis que la liberté individuelle consacrée devient le droit de toute âme immortelle, depuis que ceux dont les pères se sont massacrés se tendent désormais la main, c'est-à-dire, depuis que la pensée chrétienne, sans doute trop faiblement encore, pénètre peu à peu les institutions et devient comme la substance et l'aliment du droit moderne, vous appelez cela un royaume athée!

Qu'entendez-vous donc, à la fin, par religion? et quel est donc votre Christ? est-ce un mot ou une réalité vivante? Si c'est un mot, vous pouvez, en effet, à votre gré, le clouer à une époque déterminée du passé, comme le nom du roi des Juifs au haut de la Croix. Si c'est une réalité, il faut savoir le retrouver dans ce qui est, et non pas seulement dans ce qui n'est plus.

Vous cherchez le Christ dans le sépulcre du passé; mais le Christ a quitté son sépulcre; il a marché, il a changé de place; il vit, il s'incarne, il descend dans le monde moderne. Ah! vous qui pensez, d'un mot, jeter l'interdit sur la France, votre grand malheur, je le sais, et je veux vous le dire : vous cherchez votre Dieu où il n'est plus; là où il est, vous ne savez ou vous ne voulez plus le voir.

Le Concile de Trente s'était proposé pour premier but d'abolir le protestantisme, d'extirper les dissidents. Par la flamme et par le fer, il a pu y parvenir en Espagne et en Italie. Quelques personnes d'un esprit très-affranchi croient qu'il est à regretter pour l'unité sociale qu'il n'en ait pas été de même en France; elles croient qu'une seule religion eût donné à ce pays plus de consistance. Je me persuade, au contraire, que ce fut une faveur du ciel, pour nous, d'avoir échappé à l'esprit d'exclusion qui se partagea le seizième siècle. Ce n'est pas sans la volonté d'en haut que nos frères les protestants de France ont échappé à tant de piéges, de meurtres, d'exils, de carnages. L'épée n'a rien pu contre eux parce qu'ils étaient nécessaires à l'œuvre et à l'avenir de tous.

Si la France fût restée toute catholique, elle serait tombée irrévocablement dans la forme de l'Espagne; d'autre part, si elle eût été toute protestante, peut-être se serait-elle contentée de répéter l'Angleterre, ce qui est une autre extrémité. Mais en embrassant à la fois ces deux religions, ces deux formes de la chrétienté, son esprit a été contraint de s'élargir; elle a été obligée de s'élever à une intelligence supérieure du droit, et d'agrandir assez son Eglise pour que l'humanité entière puisse y entrer à la fin. Car, elle devait servir

de médiatrice entre le Nord et le Midi, Rome et Genève, les peuples latins et les peuples germaniques ; et comme toutes les traditions de l'Eglise véritablement universelle affluaient en son sein par le catholicisme et le protestantisme, elle devait nécessairement servir de foyer à l'explosion de l'esprit nouveau.

En entrant dans cette idée, j'ai été heureux de voir qu'un des hommes dont je vénère le plus l'intelligence, Leibnitz, avait eu, avant moi, la même conviction. Il faut que je cite ici ses mémorables paroles, qui ont quelque chose de prophétique ; elles sont tirées de sa correspondance avec Bossuet, au sujet du projet de réunion entre les catholiques et les protestants.

« L'obstacle que le Concile de Trente apporte à la
« réunion, dit ce grand homme, étant mûrement
« pesé, on jugera peut-être que c'est par la direction
« secrète de la Providence que l'autorité du Concile
« de Trente n'est pas encore assez reconnue en France ;
« afin que la nation française, qui a tenu le milieu
« entre les protestants et les romanistes outrés, soit
« plus en état de travailler un jour à la délivrance de
« l'Eglise, aussi bien qu'à la réintégration de l'unité. »

Un peu plus loin, je lis : « Dieu voulut que la vic-
« toire ne fût pas entière, que le génie de la nation
« française ne fût pas tout à fait supprimé. »

Comme s'il n'était pas encore assez clair, il revient sur ses pressentiments avec une force nouvelle.

« Je l'ai dit, je le dis en core, il semble que Dieu n'a « point voulu qu'il en fût autrement, afin que le « royaume de France conservât la liberté et demeurât « en état de mieux contribuer au rétablissement de « l'unité ecclésiastique, par un concile plus convena- « ble et plus autorisé »

Quelle puissance dans cette foi obtinée à la mission de notre pays! L'espoir que ce grand homme a mis en la France n'a pas été trompé. Quelle que soit la violence de ceux qui se la disputent, elle ne tombera pas dans l'extrémité des sectes, elle a pris position au foyer même de l'humanité, et c'est là qu'elle est inexpugnable. En effet, je vais supposer un moment une chose dont les plus graves esprits sont souvent préoccupés, que les menaces qui arrivent, par intervalles, de l'Angleterre et du Nord, se réalisent, qu'une race nouvelle, la race slave, poussée par la Russie, s'ébranle à son tour et veuille avoir sa journée, en un mot qu'une conflagration quelconque soit imminente, ou enfin, simplement, que la paix ne soit pas perpétuelle: croyez-vous que, pour faire face à cette situation nouvelle, il nous suffirait de relever la bannière exclusive du Concile de Trente et de la flotte invincible?

Croyez-vous, du moins, que, par là, nous entraînerions à notre suite et dans notre alliance les peuples du Midi? Mais ces peuples ont, avec raison, la prétention de représenter plus fidèlement que nous l'esprit de ce concile; ils ne nous suivraient que si nous leur montrions un drapeau plus grand, plus universel. D'autre part, pour désarmer d'avance le Nord, le plus sûr moyen est de lui opposer en partie son propre esprit, élevé, en quelque sorte, à une plus haute puissance.

Ce qui a fait, dans l'antiquité, la force de l'Etat romain, c'est d'avoir appelé, évoqué à lui tous les dieux de l'ancien univers, qui devenaient ainsi garants de sa durée. De même, si jamais le jour du danger arrive, si le matin de la dernière bataille se lève, il faut que, dans l'alliance chrétienne, chaque peuple du Midi et du Nord, de la communion latine ou germanique, voie et reconnaisse en France sa bannière, sa pensée; il faut qu'il n'y ait pas dans l'humanité un seul droit qui n'ait ici sa sauvegarde, pas une pensée immortelle qui n'ait ici son refuge, pas une conquête de la civilisation qui ne soit ici garantie; il faut qu'en violant ce pays on viole tous les autres; disons le mot, comme tout l'univers païen était intéressé au salut de l'Etat romain, il faut que tout l'univers chrétien soit intéressé au salut de la France.

On relèvera cette idée, on la falsifiera, on la calomniera, peu importe; ma conviction est que la vérité est là: si je suis condamné, Leibnitz le sera avec moi.

Tout ce que je viens de dire peut se résumer ainsi: tant que l'Etat a été barbare et à demi païen, il a subi, comme une chose de droit, la suprématie absolue de l'Eglise; c'est la première époque de notre histoire, personnifiée par la race sacerdotale des Carlovingiens. Quand l'Etat est devenu chrétien comme l'Eglise, il a senti qu'il avait, comme elle, le droit divin d'être et de durée. Sa dépendance du spirituel a cessé; la lutte a commencé; époque que domine saint Louis, et qui va jusqu'à la renaissance. Lorsque l'Etat s'est élevé à une idée plus universelle que Rome, il a cherché réciproquement à absorber l'Eglise; c'est là l'esprit qui sépare des lois ecclésiastiques de Charlemagne le Concordat de Napoléon.

Cette révolution se personnifie, en quelque manière, dans la consécration de ces deux empereurs. Charlemagne se sent attiré par une force qui surmonte la sienne: il traverse son empire, il va tomber à genoux dans Rome, devant l'autorité spirituelle. Au dix-neuvième siècle, c'est, au contraire, la papauté qui s'ébranle de son siége; entraînée par une force supérieure, elle vient saluer dans la cathédrale de Paris ce

monde laïque, cette puissance inconnue, cette époque nouvelle, cet avenir qu'un autre droit divin a fait surgir de terre.

Dans le fond, rien ne se ressemble moins que l'ultramontanisme du moyen âge et l'ultramontanisme du monde moderne. Le premier portait à l'action. C'était comme un grand commandement de marche imprimé à l'humanité. Le respect des peuples, les guerres contre les Infidèles, les croisades, quels aliments offerts à l'esprit du monde! La politique sacrée avait son héroïsme.

Mais, depuis deux siècles et demi, qui a entendu, dans aucune occasion, partir des mêmes lieux l'ordre formel d'une grande entreprise? Je me suis approché le plus que j'ai pu de ces saintes murailles; mais dans un siècle où tout le monde est dans l'attente et a besoin d'un guide, je n'ai point vu sortir des portes du Vatican les messagers de la politique sacrée qui devraient, par tous les chemins, porter, à l'heure qu'il est, la solution et le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne que nous ne nous soumettions pas aveuglément, que nous cherchions ailleurs une issue, quand aucun ordre, aucune impulsion formelle n'arrive plus de ce côté!

On appelle cela méchanceté, mauvais vouloir. Non,

c'est la nécessité de se mouvoir et d'être; c'est bien plutôt encore le désir de provoquer à vivre ceux qui nous traitent en ennemis.

Pourquoi, depuis les dernières sessions de Trente, c'est-à-dire, depuis près de trois siècles, ne voit-on plus de concile? Pourquoi ce silence mortel, quand il est notoire pour tous que cette grande assemblée a laissé (ce qui ne s'était pas vu auparavant), une foule de questions du dogme sans réponse. Les prélats, en se séparant, croyaient se retrouver bientôt dans une autre assemblée; mais leur adieu a été éternel; et cependant les difficultés manquent-elles au monde? ou sont-ce les solutions qui manquent aux difficultés?

Celles-ci n'ont fait que grandir depuis qu'on a cru les trancher, car, voici la contradition que je rencontre. Si je considère l'Eglise à son point de vue, les peuples Latins, Germaniques, Grecs, Slaves, sont plus séparés, plus entêtés aujourd'hui que jamais, chacun dans son isolement, puisqu'elle-même semble désespérer de les réunir. Que je regarde, au contraire, la société temporelle, les mêmes peuples se tiennent, se touchent, se pénètrent plus que jamais; ils sont près de former entre eux comme une grande communion civile. Si l'Eglise veut dire assemblée au nom d'une même pensée, il est visible que tous les peuples ten-

dent de plus en plus à entrer dans une même Eglise universelle; le monde laïque réalise ainsi l'œuvre à laquelle semble renoncer le pouvoir spirituel.

Verra-t-on jamais le concile attendu par Leibnitz, où, toutes les croyances étant représentées, les nations voteraient elles-mêmes? Lorsque, sous nos yeux, les ordres ennemis, les dominicains, les franciscains, après s'être excommuniés pendant des siècles, se réunissent, est-ce là un signe que les religions diverses finiront par s'entendre et se réintégrer dans l'unité première? Ce qu'il y a de sûr, c'est que si l'Eglise ne convoque pas le concile d'alliance, le dieu de l'histoire le convoque lui-même chaque jour; car l'histoire est un concile perpétuellement assemblé, véritablement œcuménique, où chaque peuple est appelé, à son heure, pour discuter, délibérer, voter. Là, personne ne comparaît par ambassadeur; mais chacun parle et prononce en son nom. Ce ne sont pas des docteurs qui discutent, mais des nations pleines de vie, poussées par la Providence. Aucune assemblée ne peut prévaloir à la longue contre cette assemblée des siècles; et c'est en vain que l'on ne parle ailleurs que d'excommunications, d'anathèmes, si elle ne parle, au contraire, que d'alliance et de réconciliation.

Les croyances vitales du genre humain ont indubi-

tablement un fond d'unité, que couvrent les guerres d'intelligence, la passion des sectes, mais qui ne peut manquer d'éclater à la fin. Heureux le peuple qui en a eu le premier conscience dans ses révolutions et dans ses lois.

Inutilement on espère par un dernier stratagème nous partager, en divisant ce que l'on appelle les fils des Croisés et les fils de Voltaire; personne de nous, dans ce pays, n'admet ces puériles distinctions et cette primauté de race. Notre noblesse à tous est de la même date, nous sommes tous les enfants des Croisés. Seulement, d'autres jours sont venus; les croisades du moyen âge sont finies; ceux qui reprennent ce chemin n'arrivent qu'à la mort.

Le temps en est passé, car d'autres croisades ont commencé pour les vivants; n'en avez-vous pas entendu parler? Les peuples pèlerins se sont levés avec le siècle, à l'appel du dieu des vivants; ils ont semé aussi leur chemin de leurs os. Ils sont allés, non pas à Antioche ou à Nicée où il n'y avait plus rien à faire, mais là où Dieu voulait qu'ils portassent leur pensée, à Arcole, aux Pyramides, sur le Rhin, sur le Danube, sur la Moskowa, jusqu'à Waterloo, ce Golgotha des temps modernes. Voilà les croisés dont nous suivons la bannière; car ce que nous cherchons après eux, c'est la vie, ce n'est pas un tombeau.

QUATRIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SCIENCE.

Galilée.

7 mai 1844.

L'Eglise, qui renferme d'abord tous les éléments de la vie sociale, se dépeuple peu à peu au sortir du moyen âge. A chaque époque des temps modernes, une institution, un élément de vie s'en détache. D'abord, c'est l'Etat qui s'en sépare et devient laïque ; puis l'art qui devient grec ou romain ; puis la liberté individuelle qui s'identifie avec le protestantisme. A la fin tous les schismes sont résumés dans le plus grand, le plus irréconciliable de tous, dans le schisme de la science et de l'Eglise, auquel nous sommes aujourd'hui ramenés par la pensée et le nom de Galilée.

A chaque siècle je vois ainsi sortir du sanctuaire

une multitude avec une bannière particulière. Mais ces processions, qui ouvrent elles-mêmes les portes, après avoir communiqué avec le monde séculier ne rentrent plus dans l'enceinte ecclésiastique. On les y attend en vain, elles n'y reparaissent plus. Le sanctuaire devient de plus en plus solitaire ; les mots changeant eux-mêmes de sens, l'Eglise, qui comprenait autrefois toute l'humanité chrétienne, finit par ne plus signifier que le corps du clergé.

Au temps où nous sommes parvenus, l'Inquisition a étouffé toute apparence de mouvement dans le Midi. Le bourreau vient d'arracher la langue de Vanini. Giordano Bruno, Dominis sont brûlés sur le bûcher. L'Italie obligée de renoncer à la théorie, aux idées, aux systèmes, que lui reste-t-il ? Vous répondez : l'expérience, les faits, la réalité ; ce qu'il y a d'invincible à l'homme, les mathématiques. Eh bien, l'expérience, les mathématiques vont être interdites, la physique réprouvée, la géométrie excommuniée, afin qu'il soit bien démontré que si l'Italie s'arrête, si elle renonce à produire, c'est que toutes les issues lui sont fermées et que c'est la vie même que l'on condamne chez elle.

En même temps, la Providence va se servir d'un grand homme pour tendre à la papauté le piége le

plus extraordinaire; l'infaillibilité romaine se trouvera compromise par quelque chose de plus infaillible; tout le monde verra le prêtre se heurter contre la pensée de Dieu.

Le jour même où meurt Michel-Ange, Galilée vient au monde. Il continue cette dynastie de grands hommes qui avait commencé par le Dante. Il est à la science des modernes ce que le Dante est à leur poésie.

La première chose qui me frappe chez lui, c'est que, touchant à toutes les parties de l'univers physique, sous la multitude de ses expériences vous découvrez l'esprit d'un vaste système, d'un grand corps d'idées qui jamais ne sont exposées dans leur entier, mais qui souvent se révèlent par un mot et se font sentir dans chacune de ses œuvres; lui-même se vantait d'avoir employé plus d'années à la philosophie que de mois aux mathématiques. Quelle était cette idée, cette âme cachée dans ses travaux? La violence faite à la pensée par l'Eglise romaine, l'exemple de tant de bûchers inutiles, le forcèrent de dissimuler la meilleure partie de lui-même; il n'a montré que le corps extérieur de sa science. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de rechercher dans les confidences échappées çà et là à ce grand homme, dans quelques fragments enfouis et

éclatants, quel était le démon secret de ce Socrate du monde moderne.

Car, ne croyez pas que le hasard seul le conduise dans ses découvertes. Sa maxime fondamentale, que l'on ne peut pas enseigner à un autre la vérité, que l'on peut seulement l'aider à la retrouver en lui-même, cette maxime seule, qui est le fond de sa méthode, est toute une philosophie; elle suffirait à le séparer par un abîme des écoles purement sensualistes. Si l'on poursuivait l'étude que je ne puis qu'indiquer ici, on trouverait que Galilée se rattache aux écoles les plus larges de l'antiquité pythagoricienne; il n'y avait dans les penseurs nouveaux, les Cesalpini, les Sarpi, aucune idée hardie qu'il n'eût embrassée.

De ces hauteurs de la philosophie comme des hauteurs de la tour de Pise, il dominait l'expérience et les faits. Mais le monde moral lui étant interdit, il fut réduit à agrandir le monde physique.

Qui sait même si cette nécessité de se comprimer dans un sens n'a pas ajouté dans un autre à sa force native? On a souvent comparé Bacon à Galilée; je ne trouve que des différences entre ces deux hommes. Le premier montre très-ingénieusement le chemin qu'il faut prendre pour arriver à la vérité; mais, dès qu'il fait un pas pour la trouver, il s'en écarte. Il trace de

merveilleuses théories pour découvrir l'inconnu ; il ne peut pas le saisir. Au contraire, chez Galilée, point de leçons, et beaucoup de réalité. Tout chez lui est vie, découverte, création. Il ne dit pas comment il faut trouver ; il trouve. La différence entre ces deux génies est celle d'un homme qui fait une bonne poétique, et d'un autre qui fait un beau poëme.

Galilée traite la science comme Raphaël traite l'art. Il agit ; il accroît l'univers ; il crée ; il ne disserte pas.

A ce point de vue, Galilée se rapproche bien plus de son ami Kepler ; tous deux poursuivent le même ordre de vérités ; seulement, la science apparaît dans l'Allemand Kepler avec tout l'enthousiasme de l'apôtre. Avant de résoudre un problème, il s'écrie : Je m'abandonne à la fureur sacrée : *lubet indulgere sacro furori*. Il mêle à ses formules, des prières, des cantiques, des psaumes. Dans ce géomètre de Prague, vous reconnaissez quelque chose de la flamme de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Il tressaille au sein de la vérité mathématique, comme s'il était frappé par les rayons brûlants de la révélation.

Vous connaissez les paroles tout à la fois saintes et altières par lesquelles il ouvre son Traité sur les révolutions des corps célestes : « Il me plaît d'insulter aux « mortels par une confession ingénue... Le sort en est

« jeté ; j'écris un livre qui sera lu par les contempo-
« rains ou par la postérité ; peu importe ! Qu'il at-
« tende son lecteur cent ans, s'il le faut, puisque Dieu
« lui-même a attendu six mille ans un témoin de ses
« œuvres. » C'est la conviction du vrai géométrique, avec la ferveur du croyant.

Une grande erreur est de penser que l'enthousiasme est inconciliable avec les vérités mathématiques ; le contraire est beaucoup plus vrai. Je suis persuadé qu'il est tel problème de calcul, d'analyse, de Kepler, de Galilée, de Newton, d'Euler, la solution de telle équation, qui supposent autant d'intuition, d'inspiration, que la plus belle ode de Pindare. Ces pures et incorruptibles formules, qui étaient avant que le monde fût, qui seront après lui, qui dominent tous les temps, tous les espaces, qui sont, pour ainsi dire, une partie intégrante de Dieu, ces formules sacrées qui survivront à la ruine de tous les univers, mettent le mathématicien qui mérite ce nom en communion profonde avec la pensée divine. Dans ces vérités immuables, il savoure le plus pur de la création ; il prie dans sa langue. Il dit au monde, comme cet ancien : « Faisons silence, nous entendrons le murmure des dieux ! »

Le rapport de la science et de l'éternelle religion, pour être exprimé avec moins d'exaltation que dans

Kepler, n'existe pas moins dans l'esprit de Galilée. A proprement parler, c'est Galilée qui ouvre les portes de ce monde nouveau, de cette société moderne, où tout repose sur le poids et la mesure. Il entre dans cette région des découvertes avec une sérénité, une harmonie intérieure que personne n'avait connue avant lui ; ses découvertes mêmes ne semblent pas l'émouvoir. Il se livre à la pente vers la vérité avec l'ingénuité, la sécurité de Christophe Colomb en partance pour le monde nouveau, qu'il possède déjà en lui-même. Vous diriez qu'en découvrant des choses, des mondes, des lois inconnues, Galilée ne fait que confirmer l'idée qu'il en avait déjà. Rien qui trahisse jamais chez lui l'étonnement ; il palpe l'univers dans tous les sens, comme s'il le connaissait d'avance. Cette marche assurée est le trait distinctif le plus élevé de son génie.

Remarquez que ce qui devait rendre l'observation impossible ou stérile dans le moyen âge, c'est le mépris que l'on avait du temps présent. L'homme jetait un regard fugitif sur cet univers d'un moment, qui fuyait comme l'onde, où rien n'arrêtait son cœur. Galilée, le premier, fait tout le contraire : il arrête fixement ses yeux sur chaque moment comme sur une éternité, sur chaque atome comme sur un monde, sur chaque monde comme sur un infini. De ce point de

vue qui renverse tout le passé, il tire la science nouvelle.

Dans la cathédrale de Pise, au milieu des prières ascétiques, il arrête ses yeux sur une lampe agitée : ce mouvement de la lampe sacrée lui révèle la loi de l'isochronisme du pendule. A cette nouvelle, Kepler, du fond de l'Allemagne, lui crie : *Courage*, Galilée, *continue; Confide, Galilæe, et progredere!* Galilée répond par ses travaux, qu'il appelle lui-même gigantesques, les découvertes de la loi de la chute des graves, de la science de la dynamique, de l'hydrostatique, de la composition du télescope, de la constitution de la voie lactée, du mouvement de rotation du soleil, des générations des comètes, des quatre satellites de Jupiter; de l'application des lois de ces corps célestes à la mesure des longitudes.

Avec la munificence d'un souverain, il annonce, il donne aux chefs d'Etat, au roi d'Espagne, à la république de Hollande, ses découvertes les plus capables d'être mises aussitôt en pratique. Il fait l'office du prêtre; il révèle les lois immuables; il enseigne la sagesse de Dieu dans ses œuvres. Ses amis de Venise écrivent que, dans cette marche triomphante de révélation en révélation, il est comme le *monarque* de l'univers; je me contente de dire qu'il en est le pon-

tife. Voyons comment ce sacerdoce a été reconnu par l'Eglise.

Vers 1530, un Polonais, après de longs séjours en Italie, rentre dans son pays : là, il compose, dans un esprit très-rigoureux, un ouvrage d'astronomie, où il suppose que la terre, et non pas le soleil, se meut dans l'espace. Il dédie cet ouvrage au pape Paul III; il meurt avant que le livre soit publié : un profond silence pèse quelque temps sur sa mémoire.

Le livre pénètre en Italie; on s'en raille. Galilée lui-même, encore jeune, quoique frappé et converti, n'ose pas l'avouer; il ne se sent pas encore assez fort contre le ridicule. Cependant peu à peu il s'enhardit à mesure que la conviction devient chez lui plus irrésistible. Il fallait une sorte d'héroïsme pour la proclamer : Galilée devient l'apôtre du dogme nouveau; il l'enseigne, il le confirme, il le publie.

Tel est le lien des vérités, que presque tous les hommes qui regardaient l'avenir se rangent presque aussitôt du côté de cette doctrine. Sarpi, Campanella, Grotius, Gassendi l'adoptent, pour ainsi dire, spontanément; tous les hommes du passé la repoussent; les plus ardents à la faire rejeter sont les jésuites. Leur orateur, leur publiciste, le grand Bellarmin, jette le premier le cri d'alarme; il fait convoquer une assemblée

de l'inquisition, qui, dans un premier conseil, interdit de discuter ni d'exposer l'hypothèse de Copernic. Il avait aussi livré comme suspectes les découvertes des quatre satellites, et cet instrument de magie, le télescope, qui menaçait de bouleverser les cieux.

Que s'était-il donc passé depuis que le pape Paul III avait accepté la dédicace de Copernic? La réforme avait grandi en dehors, l'épouvante dans l'Eglise. Désormais toute nouveauté, toute découverte devient un péril, le moindre bruit dans l'univers, une étoile qui se lève, un météore qui passe. La vie même fait peur.

Soyons vrais : Galilée donnait á ce système une force menaçante pour tout ce qui vieillissait; c'était une révolution sur la terre comme dans le ciel.

Contraint par l'esprit de vérité, incapable de garder le silence, malgré l'inquisition, Galilée compose une suite de dialogues où le système nouveau est, d'une part, défendu avec un art irrésistible, et, de l'autre, attaqué maladroitement par un des interlocuteurs, Simplicius. On eut la malice de dire au pape Urbain VIII, que ce *Simplicius*, esprit très-étroit en effet, n'était personne autre que Sa Sainteté elle-même. On n'avait pas besoin de cet artifice pour tout envenimer; les choses parlaient assez haut.

Voyez, en effet, tout ce que l'exposition du système nouveau apportait de changement, non pas seulement dans les choses, mais dans les esprits et les pensées des hommes. La manière seule dont il était présenté était une nouveauté. Ce n'était plus le langage hérissé de la scolastique qui ne s'adressait qu'à un petit nombre d'intelligences privilégiées. C'était, au contraire, la science qui se faisait humble et petite pour être accessible à tous. Dans cette parole souple, familière, charmante de Galilée, les cieux mêmes paraissaient s'incliner et montrer leurs mystères transparents. Imaginez la méthode de Socrate appliquée à la science des révolutions célestes, la grâce des digressions, l'ironie de Platon avec la rigueur des démonstrations d'Archimède et d'Euclide. On se sentait entraîné, par ce dialogue, de sphères en sphères, sans fatigue ; cette popularité, dans les mystères de la science, était une chose inouïe : premier sujet de crainte.

Secondement, l'indépendance de la discussion, l'accent du discours, la conscience que l'esprit humain recevait infailliblement de sa force native rappelait, à chaque instant, le ton, et presque les paroles de Luther.

Quand Galilée repoussait, avec tant de fierté, l'autorité de la tradition, quand il s'établissait seul, dans

sa force et sa conviction, en face de tout le passé, il était impossible de ne pas penser à ce que le protestantisme revendiquait de liberté pour l'esprit de chaque individu. C'était, dans l'un et l'autre cas, la même situation. Il y avait de plus, dans Galilée, la tradition et le sentiment du républicain de Pise. Avec quel dédain il oppose aux ordonnances arbitraires des princes, des empereurs, des monarques, la législation immuable de la nature! Dans un pays où il ne restait plus nulle trace d'institutions libres, il se retranche dans la Charte éternelle de la création; de cette hauteur inaccessible, il prend en dédain les caprices des princes. En face de l'infaillibilité de Rome surgit l'infaillibilité des lois canoniques de l'univers. Seconde cause de soupçon.

Enfin, le fond du système et des choses. Quand même on ne se rendait pas compte de toutes les conséquences, on ne laissait pas de les pressentir. Ce qui effrayait d'abord, c'était la nécessité d'agrandir l'idée que l'on s'était faite des proportions du monde[1].

Ces cieux étroits, inflexibles, du moyen âge s'ouvraient subitement; ils laissaient découvrir une perspective, une étendue incommensurable. Toutes les images accoutumées, les cieux roulés comme une

[1] Fosse necessario ampliare l'orbe stellato smisuràtissima mente.

tente, du firmament étendu comme une peau, cessaient d'exprimer et d'embrasser la vérité. La réalité l'emportait sur la poésie; on s'était accoutumé à un univers resserré, limité; soudainement cet horizon, par le génie d'un homme, s'accroît, recule, s'étend à l'infini. Il faudrait, pour s'y proportionner, agrandir la lettre, et l'on veut s'y emprisonner. Le bras de Dieu s'étend d'une manière démesurée, pendant que la vue de l'Eglise se raccourcit !

Les petits systèmes, les arrangements gothiques se perdent dans cette immensité ; emprisonnés dans une étroite conception des choses, les hommes du passé reculent devant cet infini ouvert de tous côtés. L'Eglise romaine, dès le premier moment, ne se sent pas l'âme assez vaste pour remplir le nouvel univers.

Il est remarquable que ce qui l'attachait à l'ancien système, c'est ce qu'il avait de profondément païen. En effet, ce qui blessait plus encore que ce que je viens de dire, c'était de changer l'idée que l'on avait de la condition inaltérable des cieux. La pensée parfaitement idolâtre que les cieux visibles, séjour des olympiens, sont formés d'une matière immuable, inaltérable, cette pensée faisait le fond de la physique païenne : de là, elle avait passé dans la science de l'Eglise.

Imaginez la stupeur, lorsqu'un homme vient annon-

cer que cette immutabilité, cette incorruptibilité des cieux est un rêve du paganisme, que tout est soumis dans ces régions à des changements, à des transformations semblables à celles que l'on voit sur notre globe, que ces espaces ne sont pas régis par des lois particulières et en quelque sorte privilégiées ; en un mot, que des mondes nouveaux s'y engendrent, naissent, s'accroissent, se corrompent ou déclinent, et que les révolutions de la vie s'y succèdent éternellement !

Quel abîme ne s'ouvrait pas dès lors à la pensée ! et il était impossible que les Bellarmin, les Urbain VIII n'en fussent pas effrayés. Que devenaient toutes les visions que le moyen âge avait établies dans les constellations comme dans un jour d'éternelle félicité ? il fallait ne plus s'arrêter à ces mondes passagers comme le nôtre ; il fallait aller plus loin, s'élever plus haut. Mais l'âme de l'Eglise était lasse de monter ; elle refusait de suivre la science par delà les horizons visibles.

D'ailleurs (car enfin je parle ici à des hommes), si l'œil humain peut suivre la génération et la naissance des mondes, que devient l'ancienne idée de la création achevée en six jours ? Le monde que l'on croyait clos pour toujours, comme une pièce de théâtre, se rouvre ; il s'accroît. En d'autres termes la création continue à

chaque moment de la durée. Le miracle est permanent ; et cette idée qui naissait naturellement et nécessairement de la première était faite toute seule pour bouleverser des hommes dont la doctrine était, qu'à partir d'un certain jour, d'une certaine heure, tout était consommé dans le monde physique comme dans le monde moral. Ces pressentiments, plus ou moins obscurs, recevaient une éclatante clarté d'une autre conséquence formellement exprimée, je veux dire de la condition nouvelle de la terre dans le système du monde : ici la pensée du moyen âge était directement contredite.

Tout le catholicisme du moyen âge avait représenté la terre comme un monde condamné, formé pour le châtiment et pour le mal. C'était la vallée où coulaient tous les pleurs des mondes ; impure sentine de l'univers. Et voilà que par un renversement de la théologie accoutumée, Galilée relève la nature de cette condamnation. Il rend à la terre sa dignité première ; il établit l'égalité entre le ciel et la terre ; il montre que celle-ci, sujette aux mêmes lois, nage dans la même splendeur ; il met la sérénité et la vie à la place de la théorie mystique ; pour me servir de ses propres paroles, il replace la terre dans les cieux, d'où on l'avait bannie.

C'était donc véritablement et nécessairement une

forme nouvelle que Galilée imposait au dogme. Voyez dès lors la question qui va surgir. D'un côté est le livre des canons ecclésiastiques et des décrets du Saint-Siége ; de l'autre le livre de l'univers et des lois éternelles de la géométrie. Ces deux livres se repoussent, ils semblent se démentir l'un l'autre? Lequel cédera à l'autorité de l'autre? S'ils sont tous deux faits de la même main, lequel doit plier, s'accommoder, se prêter? est-ce la révélation écrite dans l'Ancien et le Nouveau Testament interprétés par les conciles? ou est-ce la révélation permanente qui chaque jour se manifeste dans les œuvres vivantes de la nature? L'univers tout entier, avec sa géométrie inexorable, reculera-t-il devant un mot, peut-être mal écrit, mal interprété, mais adopté par le Saint-Siége? Voilà le problème qui se pose pour la première fois nettement dans le monde; c'est le divorce de l'Eglise et de la science.

Jusque-là l'Eglise n'avait rencontré que des oppositions particulières, des sectes, des opinions tirées d'un ordre d'idées semblables aux siennes. La voilà désormais qui entre bravement en contradiction avec la loi d'airain de la création. L'Eglise qui s'appelle universelle va mettre à l'interdit la pensée qui régit l'univers.

Si l'argument tiré du mot de *Josué* résuma pour beaucoup toute la question, j'en ai dit assez pour montrer qu'une foule de considérations se joignaient à celle-là. Les plus fins, les jésuites, furent ceux qui virent le plus loin dans cette affaire. Ces ennemis jurés de toute invention sérieuse devaient avoir l'honneur de porter à Galilée les premiers coups. Lui-même, dans une lettre à l'un de ses amis, dit en parlant d'eux: « J'ai appris de bon lieu que les jésuites ont « persuadé à un personnage extrêmement influent « que mon livre est plus abominable et plus perni- « cieux pour l'Eglise, que les écrits de Luther et de « Calvin [1]. »

Ainsi, ils ont excité le procès. A peine le monde a prononcé, ils se ravisent; ils finissent par s'attribuer les découvertes [2] qu'ils avaient commencé par proscrire.

[1] Dans une autre lettre, il ajoute : « Ce n'est pas pour cette opinion que l'on m'a persécuté et que l'on me persécute encore, c'est à cause de ma mésintelligence avec les jésuites. » 25 juillet 1634. Lettre publiée par M. Libri. V. *Journal des Savants*, 1841.

[2] E non vi e altra differenza, se non che voglion parere dessere essi gli inventori. V. la lettre de Micanzio à Galilée. « Votre seigneurie voit que les jésuites essaient d'entrer dans toutes ses observations; il n'y a pas d'autre différence, sinon qu'ils veulent paraître en être les inventeurs. »

D'ailleurs, il n'est aucune affaire où la papauté ait paru plus souvent en personne [1]. Urbain VIII, avec un acharnement singulier, se mêle à tous les incidents; il déclare, sur tous les tons, que la doctrine du mouvement de la terre est *perverse au plus haut degré* [2].

Enfin Galilée est abandonné, dans le couvent de la Minerve, à la sainte universelle inquisition romaine. Le voilà, cet homme chargé de gloire, ce bon vieil-

[1] Le témoignage de l'ambassadeur de Toscane ne laisse aucun doute à cet égard: — « Quant au pape, il ne peut pas être plus « mal disposé contre notre pauvre monsieur Galilée. » Dépêche du 5 septembre 1632.—« Sa Sainteté est entrée à ce sujet dans une grande colère. (*Ibid.*) — Elle m'a répondu avec violence. (*Ibid.*) — Je dis à Sa Sainteté que certainement elle ne voudrait pas prohiber un livre déjà approuvé, sans du moins entendre monsieur Galilée. Elle me répliqua que c'était là le moindre mal qui pût lui arriver, et qu'il devait bien prendre garde de n'être pas appelé devant le Saint-Office. E che si guardasse di non esser chiamato al Sant-Uffizio. (*Ibid.*)—En s'échauffant, Sa Sainteté me répliqua que l'on ne devait pas imposer de nécessité à Dieu. » Dépêche du 13 mars 1633.

Cette dernière objection du Saint-Siége a été exhumée de nos jours contre l'un de nos patriarches de la science contemporaine, M. Geoffroy Saint-Hilaire.

[2] Ces paroles ont été dites par le pape à l'ambassadeur Niccolini, qui les transmit à son gouvernement: *Che la dottrina era perversa in estremo grado*. Et ailleurs: *Que cette œuvre, dans le fait, est pernicieuse*: 18 septembre 1632. *Que cette opinion est erronée et contraire aux saintes Écritures sorties de la bouche de Dieu* (*ex ore Dei*) Dépêche du 18 juin 1633.

lard de soixante et dix ans [1], *questo buon vecchio*, agenouillé devant vous, pieds nus, en chemise. Vous qui êtes aujourd'hui les amis de toute liberté, dites-nous ce que vous avez fait, en cet instant, de cet homme qui représentait alors toute liberté? car il y a un moment où l'histoire le quitte et reste entière en vos mains. L'avez-vous mis à la torture? vous seuls le savez. Vous déclarez l'avoir soumis au *rigoureux examen ;* mais, dans ce code infernal de l'inquisition que je viens d'étudier, le rigoureux examen est partout synonyme de torture [2].

[1] Moi, Galilée, âgé de soixante-dix ans, agenouillé devant vous éminentissimes cardinaux (inginocchio avanti di voi). *Texte du jugement.*

[2] Voici les termes du jugement signé des sept cardinaux : Considérant que tu nous as semblé ne pas avoir dit entièrement la vérité sur ton intention, nous avons jugé nécessaire d'en venir contre toi au *Rigoureux examen*, dans lequel (sans nul préjudice des choses confessées par toi et déduites contre toi, touchant ladite intention), tu as répondu catholiquement : (E parendo a noi, che non avevi detta intieramente la verità circà la tua intenzione, giudicassimo esser necessario venir contro di te al *Rigoroso esame...*)

Quant au sens du *Rigoureux examen*, il est clairement défini dans l'*Arsenal sacré*, ou code de l'inquisition romaine, sixième partie, au titre, *de la manière d'interroger les coupables dans la torture*. Voici les premiers mots de ce chapitre ; l'ouvrage qui les renferme étant devenu presque introuvable, je les cite dans leur entier ainsi que diverses formules :

« Le prévenu ayant nié les délits qui lui sont attribués, et ces délits n'étant pas pleinement prouvés, si dans le terme assigné pour ses défenses il n'a déduit aucune chose à sa décharge, ou

Ce mot : *et pourtant elle se meut*, *eppur si*

bien si, ses défenses achevées, il n'a pas purgé les indices qui résultent contre lui du procès, il est nécessaire, pour tirer de lui la vérité, d'en venir contre lui au *Rigoureux examen* (ce sont les paroles mêmes employées dans le jugement de Galilée. E necessario per averne la verità, *venir contro di lui al Rigoroso esame*); la torture ayant précisément été inventée pour suppléer au défaut de témoignages, quand ils ne suffisent pas à donner la preuve entière contre le prévenu ; et cela ne répugne aucunement à la mansuétude ni à la bénignité ecclésiastique. Au contraire, quand les indices sont légitimes, suffisants, clairs, et (comme on dit) concluants dans son genre, *in suo genere*, l'inquisiteur peut et doit le faire sans aucun blâme, afin que les coupables, en confessant leurs délits, se convertissent à Dieu, et par le moyen du châtiment sauvent leur âme... » Arsenal sacré, ou pratique de l'office de la sainte inquisition, p. 263; imprimé à Rome en 1730, et dédié au glorieux inquisiteur saint Pierre, martyr.

Galilée n'a pu être torturé que sur l'intention; or le règlement de la torture, dans ce cas, se trouve aux pages 267, 268, 270, sous le titre : *Modo di esaminare in tortura sopra l'intenzione solamente*. S'il reste des doutes aux juges sur l'intention, voici la formule :

« Dans ce cas, les seigneurs inquisiteurs ayant vu l'obstination du prévenu, décrètent qu'il soit soumis à la torture, sur l'intention et la croyance, etc., etc.

Et ils ordonnent que le prévenu soit conduit au lieu du tourment, qu'il soit mis à nu, attaché, appliqué à la corde.

Ainsi conduit, pendant qu'il est mis à nu, lié, appliqué à la corde, il est induit bénignement, exhorté paternellement (*benignè monitus, paternè adhortatus*), par les seigneurs inquisiteurs à dire la vérité et à ne pas attendre qu'il soit soulevé par la corde, comme il sera en effet soulevé s'il persiste. Répond, etc., etc.

Alors MM. les inquisiteurs siégeant, et voyant que ledit prévenu mis à nu, lié, appliqué à la corde, refuse de dire la vérité, ordonnent qu'on le suspende. (*Eumdem jam spoliatum, ligatum et funi applicatum, mandaverunt in altum elevari.*)

muove, lui a-t-il échappé au milieu du supplice

Lequel ainsi élevé commence à crier en disant: *ah! ah! hélas!... ô sainte Marie*, etc... ou bien il garde le silence (*cœpit clamando dicere...* oimè! oimè! o santa Maria... *ovvero tacuit*).

Le tout sans nul préjudice de ce qu'il a confessé n'y ayant torture et interrogatoire que sur l'intention et la croyance du prévenu. (Sed tantum ipsum torqueri facere intendunt super intentione et credulitate ipsius constituti...) » etc., p. 270.

Je réunis ici trois autres passages sur l'identité du *Rigoureux examen* et de la torture. Le lecteur jugera lui-même d'après les termes du procès.

1° Pag. 282: « *Manière de répéter ou de continuer les tourments*. Il convient quelquefois, à cause de l'atrocité du délit ou de la gravité des indices, ou d'autres importantes considérations, de répéter ou de continuer la torture; et pour cela, les juges devront dans ce cas, à la fin du *premier examen rigoureux*, faire ajouter par le notaire cette clause, *animo tamen*, etc., qui marque dans les juges la volonté de continuer ladite torture; outre cela, ils avertiront que l'habitude du saint-office est de la répéter le jour qui suit immédiatement la première, et de ne pas dépasser ordinairement la demi-heure, ni dans l'une ni dans l'autre. La formule de la seconde torture est la suivante, etc.

Die — mensis — anni, etc.

Eductus de carceribus et personaliter constitutus in loco tormentorum... etc.

Et l'on procédera contre le prévenu comme dans la première torture. »

2° Page 285. Voici un autre cas, lorsque le délinquant revient sur ses aveux.

« Alors les juges ordonnent qu'il soit suspendu à la corde.

Ainsi suspendu, il se tait, etc., ou bien, il crie disant, etc... (ovvero, clamans... dixit, etc.)

Cela fait, on l'interroge comme il suit: Si tout ce qu'il a avoué dans son *premier examen rigoureux* (*in alio suo rigoroso examine*) est vrai dans toutes les circonstances.

C'est de la même manière qu'on doit procéder contre le pré-

de la corde, du chevalet ou du brodequin de

venu, dans le cas où, après avoir avoué dans la seconde torture, et revenant ensuite sur son aveu, il conviendra d'en venir à la troisième torture, laquelle doit avoir lieu selon le conseil et l'avis des experts. »

3° Page 282. « *Manière de donner la corde au prévenu qui refuse de répondre ou ne veut pas répondre avec précision* (*precisamente*).

« Souvent il arrive que le prévenu ne veut pas répondre avec précision, mais il le fait en termes évasifs : Je ne sais, je ne m'en souviens pas. Cela peut être, je ne crois pas. Je ne dois pas être coupable de ce délit. Il doit répondre en paroles claires, précises : J'ai dit, je n'ai pas dit ; j'ai fait, je n'ai pas fait. Dans ce cas, il est nécessaire d'en *venir contre lui au rigoureux examen* (toujours la formule du jugement de Galilée : fa di bisogno venir contro di lui a rigoroso esame), pour tirer de lui une réponse absolue, précise, satisfaisante, suffisante. Mais d'abord il convient de lui faire les admonitions dues, après cela le menacer de la corde. Et le notaire enregistrera lesdites admonitions et menaces. La formule est la suivante :... Bénignement averti (Bénigné monitus)... etc.

« Après l'avoir fait suspendre, on l'interrogera dans sa torture sur ledit fait seulement, en le maintenant suspendu plus ou moins longtemps, *ad arbitrio*, selon la qualité de la cause, la gravité des indices, la condition de la personne torturée, et autres choses semblables que le juge devra considérer, afin que justice ait son effet, sans que personne soit indûment lésé, » page 287.

« Si dans la torture le prévenu persiste dans la négative, on terminera l'examen comme il suit :

« MM. les inquisiteurs ne pouvant tirer de lui rien de plus, ordonnent que le prévenu soit légèrement descendu de la corde à laquelle il est suspendu, qu'on le délie, qu'on lui remette les articulations des bras, qu'on le r'habille, qu'on le ramène à sa place, après qu'il a été tenu suspendu dans la torture, pendant une demi-heure de l'horloge de sable, et le notaire soussignera.—(*Si terminerà l'esame cosi* : *Et cùm nihil aliud ab eo posset haberi, DD. mandaverunt ipsum constitutum de fune leviter deponi, disli-*

fer? il n'y a que vous qui puissiez le dire [1].

Au reste, le plus grand tourment que vous lui ayez infligé, c'est la torture morale : défense de rien enseigner, de rien publier ; prohibition générale contre tout ce qu'il a fait, contre tout ce qu'il fera [2], *de editis omnibus et edendis ;* un silence absolu commandé pour le reste de sa vie. Relégué pour toujours en paria loin des villes, dans sa geôle d'Arcetri [3], vous lui avez interdit le commerce des hommes. Lorsque, ses yeux s'étant usés à regarder le soleil, il devient aveugle, comme Beethowen devient sourd, lorsque ce monde, qu'il avait agrandi, se réduit pour lui à l'étroite mesure de son corps, et que dans cet abandon il perd sa fille chérie, la religieuse Maria Céleste, qui lui lisait

gari, brachia reaptari, revestiri; et ad locum suum reponi, cùm stetisset in torturâ elevatus per dimidium unius horæ ad horologium pulveris... etc. »

« Mais si le prévenu par aventure confesse le délit dans les tourments, on devra immédiatement l'interroger, en continuant ladite torture, sur l'intention et la croyance... etc., etc., et l'examen se terminera comme ci-dessus, par la signature du notaire, etc., etc. » page 266.

[1] Niccolini, qui l'a vu, au sortir des mains de l'inquisition, dit de lui à cette époque : « Dieu veuille que nous soyons encore à temps ; car il me semble bien tombé, brisé et affligé. *Mi par molto caduto, travagliato ed afflitto.* »

[2] « Quoi ! dis-je au père inquisiteur, s'il voulait imprimer le *Credo* ou le *Pater ?* » Lettre de Micanzio, 10 février 1635.

[3] « Dalla mia carcere d'Arcetri. » Galilée.

les psaumes de la pénitence que vous lui aviez imposés pour châtiment de son génie, tant de douleurs ne vous désarment pas! Vous envoyez l'inquisiteur de Florence s'informer si Galilée est abattu, si Galilée est triste! Vous craignez que cet esprit immortel ne se réjouisse dans la contemplation intérieure des sphères.

Même ses observations, ses calculs astronomiques sont enlevés et dispersés comme suspects d'hérésie. Le plus fidèle de ses amis enfouit sous terre ses manuscrits; ils ne se retrouveront pas. A cette occasion, le Vénitien Micanzio prononce cette belle parole : « *Non, l'enfer tout entier ne pourrait pas détruire de pareilles choses!* » Eh bien! vous avez été plus puissants que l'enfer, vous les avez détruites.

Dans un accès de dévotion, son héritier brûle ce qui reste de ses derniers travaux : et vous demandez si Galilée est triste! Soyez contents! Vous avez réduit au désespoir l'esprit le plus serein, le plus fort, le plus calme qui fût jamais. *Une tristesse, une mélancolie immense* m'accable, vous répond-il; *una tristizia, e melanconia immensa.* Et après deux siècles, le chef de la réaction néo-catholique, M. de Maistre, croit en être quitte avec tout ce passé quand, avec le rire du bourreau, il a raillé ce long supplice qu'il appelle *l'historiette de Galilée!* Ah! messieurs, trêve au moins

d'ironie! Nouveaux défenseurs de l'Eglise, n'insultez pas les martyrs!

On peut, à toute force, répondre que ces cruautés appartiennent au siècle qui les a commises; on peut les discuter, les pallier, j'y consens. La torture a été des plus bénignes, je le veux bien; aussi n'est-ce pas à cela que je m'attache. La difficulté va beaucoup plus loin.

Que sont ces hommes d'un ordre nouveau, Galilée, Kepler, Newton, auxquels il est donné de lire dans le conseil éternel du dieu des mondes? donnons-leur ici leur véritable nom: ce sont les prophètes du monde moderne. Il ne faut pas se figurer que l'esprit de Dieu n'ait parlé qu'aux prophètes de l'ancienne loi, et que depuis Jérémie, Ezéchiel, il n'ait plus parlé à personne. Ces hommes de l'ancienne alliance ont vu d'avance la loi qui meut les révolutions des sociétés humaines. Mais, à ce titre, Galilée, Kepler, Newton, ne sont-ils pas aussi des voyants? Ils ont lu dans l'immensité les lois qui meuvent la sociétés des mondes; et ces lois, cette géométrie sacrée, contemporaine de Dieu, coéternelle avec Dieu, où les ont-ils aperçues, sinon en Dieu lui-même! Le moindre de tous, Linnée, après avoir reconnu les lois de la vie dans l'infiniment petit, s'écriait: « Je viens de voir, par derrière, pas-

« ser le Dieu éternel, tout-puissant, tout-sachant, et je « suis resté dans la stupeur .» *Deum sempiternum omniscium, omnipotentem à tergo transeuntem vidi et obstupui.*

Or, ce que le monde reproche à l'Eglise dans cette affaire de Galilée, il faut qu'elle le sache bien clairement : c'est d'avoir, comme Linnée, vu passer devant elle la main de Dieu, et de ne l'avoir pas reconnu ; c'est d'avoir frappé son envoyé ; c'est d'avoir manqué du pressentiment, de l'inspiration des choses immuables ; c'est de n'avoir pas su goûter le parfum des parvis célestes et la parole qui soutient l'univers ; c'est de s'être rangée du côté des sens quand l'esprit lui parlait ; c'est d'être restée dans le génie païen quand l'intelligence chrétienne surmontait l'illusion et l'habitude du corps ; c'est d'avoir cru le corps plus que l'âme ; c'est, enfin, d'avoir renié dans la science l'esprit et l'inspiration du christianisme.

On s'excuse sur ce que l'infaillibilité n'est réclamée que pour la théologie. Cela est vrai ; mais, selon vous, qu'est-ce donc que la théologie, sinon la science de Dieu ! c'est assez dire que ceux qui réclament le droit absolu de représenter cette idée de Dieu sur la terre, sont obligés de posséder tout ce que l'humanité peut savoir et posséder de cette idée. En d'autres termes,

tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, est indubitablement immuable, éternel, coexistant avec le créateur même, vous êtes contraints de le pressentir. Si vous êtes les maîtres infaillibles dans la science de Dieu, vous êtes obligés de savoir tout ce que l'on sait de Dieu[1]; cela est évident. La pensée de circonscrire, de dépouiller la théologie, de la séparer de la science est toute moderne; car enfin il n'y a qu'une seule science comme il n'y a qu'une seule religion, et vous ne pouvez sortir de l'une sans sortir de l'autre.

Direz-vous (en effet, on est près d'arriver à cette conclusion) qu'il y a toute une face de Dieu qui ne vous regarde pas? Mais alors que devient votre titre à le représenter? Direz-vous que les lois, c'est-à-dire la parole qui a fait et soutient la création, que cette géométrie sacrée qui est née dans les temples, que le verbe immuable qui ne cesse de souffler sur l'abîme, direz-vous que tout cela ne vous regarde pas? Mais ne voyez-vous pas que vous abandonnez au savant les attributs du prêtre? Au lieu de tout dominer, de tout renfermer, se peut-il que la doctrine de Dieu ne soit plus en vos mains qu'une *spécialité*? Comme j'ai démontré dernièrement que l'état temporel est aujour-

[1] Rien de plus logique que le bref par lequel Alexandre VII soumet au Saint-Siége, non pas seulement la foi, mais la science.

d'hui plus universel que le spirituel, vous démontrez vous-mêmes que la science est aujourd'hui plus universelle que l'Eglise.

On a senti que l'on ne pouvait partager la vérité en deux parties contradictoires; tout le monde reconnaît qu'il faut mettre fin au schisme entre l'Eglise et la science. Comment se fera la capitulation? Il faut pour cela une science catholique, et il se rencontre deux moyens.

Le premier consiste à ramener de gré ou de force tous les faits, toutes les observations à la forme de l'Eglise romaine; sur quoi il est clair que les mots n'ont pas de sens, ou que cette science est nécessairement fausse. Renfermée d'abord dans l'Eglise, et devenue plus grande, plus compréhensible, la science ne peut plus y être contenue, si l'Eglise elle-même ne s'agrandit pas. Qu'on me dise ce que peut être une géométrie, une astronomie, une mathématique romaine. Pour mériter ce nom exclusif, il faut que cette dernière se sépare dans son principe de la géométrie protestante, calviniste, luthérienne, c'est-à-dire qu'elle perde ce qui la constitue comme science. Au lieu de régir toute la terre, la voilà descendue à l'esprit de secte.

Nous aussi, nous affirmons sans peine l'unité de la

religion et de la science, mais à condition que chacune soit réellement aussi vaste que l'autre, ou plutôt que la plus universelle entraîne l'autre dans sa vérité et son universalité. Mutiler, paralyser l'une ou l'autre pour rendre l'alliance plus commode, c'est évidemment fuir la question ; ce n'est pas la résoudre.

Ce règne de l'unité que l'Eglise poursuit encore, la science, en marchant sans jamais s'arrêter, y touche, si déjà elle ne l'a pas atteint. Vous l'accablez de majestueux dédains ; pendant ce temps-là, elle accomplit ce que vous vous contentez de promettre. Que fait-elle ? elle est la même pour tous les peuples ; elle parle, elle s'impose dans toutes les langues, elle rapproche les climats ; elle supprime l'espace. Toujours d'accord avec le livre ouvert de l'Orient à l'Occident, elle ne connaît ni sectes ni hérésies. Elle agit, elle imite le Créateur ; elle achève, pour ainsi dire, la nature. Elle marche, pendant que vous dissertez ; et le monde moderne que vous ne voulez pas suivre, s'assied peu à peu sur ses lois, comme sur l'éternelle raison, la raison véritablement catholique, manifestée par ceux-là même que vous avez condamnés.

On adopte, de nos jours, un certain nombre de mots, par lesquels on croit trancher toute difficulté. J'ai montré plus haut que, pour flétrir l'Etat moderne,

on se contente de dire : l'Etat est athée. Pour flétrir l'esprit scientifique, pour glacer dans son principe la recherche de la vérité, on a un autre mot; on appelle cela doute, scepticisme; et cette parole lâchée, on reste convaincu que la raison humaine a reçu le coup mortel. Voyons s'il en est ainsi.

Lorsqu'un homme plein de génie, Descartes, par exemple, riche de toutes sortes d'expériences et de doctrines, consent un moment à se dépouiller de cette gloire, de ces richesses d'intelligence, il redevient volontairement pauvre d'esprit; il se fait petit, de grand qu'il était; il se remet à ignorer ce qu'il croyait savoir; il s'interroge, il appelle, il écoute le Dieu intérieur. Qu'est-ce que cela, sinon un acte d'humilité, au milieu même de la science? Pourquoi le méconnaissez-vous?

On plaint, il est vrai, l'agitation éternelle du penseur; on se vante que pour soi il n'y a plus même de mouvement. Mais, je vous prie, qu'est-ce que cette fièvre éternelle du penseur, du savant, si ce n'est la soif de la vérité? Et cette soif ne peut pas plus être pleinement assouvie chez le savant que chez le véritable religieux, qui, lui aussi, jamais n'est pleinement rassasié de son Dieu.

On ne veut pas voir que cette avidité, cette curiosité

que l'on déplore dans l'esprit du philosophe, du savant, est précisément ce qu'il y a de plus sacré en lui. C'est par où la vraie science est le plus près de se confondre avec la vraie religion : impossibilité, dans l'une et dans l'autre, de se rassasier jamais ni de vérité ni de sainteté.

Je me défie de la satisfaction qui s'étale dans la possession de l'infini ; cela s'appelle fatuité dans l'ordre philosophique.

Au plus haut degré de l'échelle, le prêtre et le savant se confondent ; saint Augustin, Kepler, Galilée, saint Thomas se seraient certainement entendus, au moins par le désir d'entrer perpétuellement plus avant en communion avec l'immuable. Au contraire, voulez-vous voir l'extrémité opposée de cette échelle de vie ? L'académicien, convaincu que son œuvre est achevée, et que tout est dit ; le prêtre, convaincu qu'il a consommé tranquillement la connaissance de son Dieu et qu'il n'a plus qu'à en jouir, sont, absolument parlant, sur la même ligne.

Mais, dans cette recherche de la vérité, vous courez risque de vous égarer ! Sans doute. Dans toute action grande, généreuse, religieuse, je cours quelque péril. Il y a là un héroïsme de l'intelligence, comme il y a un héroïsme du cœur ; et c'est cette vertu de la science

que vous prétendez supprimer ! L'homme qui s'élance du rivage du connu à l'inconnu, est un moment en danger. Qui le nie? ce danger fait sa grandeur. Il pourrait s'arrêter sur le rivage du passé; il pourrait s'asseoir tranquillement au milieu de ce qu'il possède. Au lieu de cela, il se précipite tête baissée, parce qu'il sent une force divine qui l'attire vers le vrai. Loin de défaillir, il retombe sur le roc immuable; il y puise une force nouvelle; car Dieu se cache aux pusillanimes, mais il se révèle aux braves.

Oui, nous voulons une science religieuse, catholique, mais bien différente, il semble, de celle que vous demandez. Car, au lieu de nous arrêter, comme vous nous le conseillez, nous voulons une science qui aspire perpétuellement et sans repos à de nouvelles conquêtes, puisque cet élan, cette aspiration vers le vrai, n'est rien autre chose que la prière de l'intelligence. Tout homme qui travaille prie, a-t-on dit; à plus forte raison, tout homme qui découvre et qui crée.

La science est chrétienne, non pas quand elle se condamne à la lettre des choses, mais quand dans l'infiniment petit elle découvre autant de mystères, autant d'abîmes, autant de puissance que dans l'infiniment grand. La science est pieuse, quand partout elle retrouve un miracle permanent, et qu'ainsi elle est en-

veloppée de tous côtés par la révélation. Elle est universelle quand elle ramène tous les mondes, toutes les vérités, à une même loi, à une même unité, et que, placée au centre, au point générateur, elle gouverne la circonférence. La science est catholique, non pas quand elle commence par se conformer au Vatican, mais quand elle est conforme à cette orthodoxie vivante et immuable que proclament dans le Concile de toutes les créatures, dans l'Eglise des mondes, cette géométrie sacrée[1], ces mathématiques sublimes qui ne fléchissent devant aucune autorité, parce qu'elles sont écrites dans la pensée du Créateur lui-même.

Terminons par une dernière réflexion. Elle sera sévère, mais ce n'est pas moi qui la fais.

L'Eglise a méconnu dans Galilée l'enseignement de l'esprit; elle est tombée dans le piége des sens. Depuis ce moment, pendant deux siècles, par l'inquisition et la violence, elle a souvent persécuté le mouvement chrétien de la pensée. Il fallait qu'un grand châtiment vînt tout à coup l'avertir d'en haut qu'elle se trompait de route. Ce châtiment sacré, la Providence le lui a envoyé en déchaînant contre elle la révolution fran-

[1] Geometria ante rerum ortum menti divinæ coæterna, Deus ipse (quid enim in Deo, quod non sit ipse Deus) V. Kepler. Harmonices mundi, lib. IV, page 119.

çaise. Le ciel ne pouvait pas parler plus haut. A-t-il été entendu, compris? comment se fait-il que l'Eglise qui nous commande, à bon droit, de nous laisser instruire par chaque coup de la fortune, répudie pour sa part cet enseignement divin quand c'est elle qui est frappée? Niera-t-elle le châtiment? cela est impossible. Prétendra-t-elle que ce qui est vrai pour les autres n'est pas vrai pour elle? elle ne le peut pas davantage. L'avertissement n'a-t-il pas été donné avec assez de force? faut-il que Dieu se répète? Elle le pense encore moins.

Pourquoi donc rentrer aveuglément dans le même chemin comme si rien ne s'était passé et que la verge de l'ange ne se fût pas fait sentir? C'est par la raison que voici : pour que le châtiment profite, il faut qu'on l'accepte pour juste. Or, on ne l'accepte pas. On se vante d'être martyr quand on a été châtié; où la Providence a voulu donner une leçon d'humilité, on veut ne rien recueillir qu'une leçon d'orgueil.

CINQUIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'HISTOIRE.

Vico.

15 mai 1844.

A la suite de mes dernières paroles, nos adversaires ont jeté contre moi un cri de colère ; je ne le leur reproche pas. Je cherche à entrer dans leur esprit et à comprendre leur violence. Ils se sont attachés à la lettre des choses; quiconque les trouble dans cette possession, les désespère.

Quelque chose de semblable est arrivé dans un autre ordre d'idées, il y a une vingtaine d'années. Toute une école identifiait la poésie avec la versification ; sitôt que l'on montra quel fond de poésie débordait cette école, ce fut un grand scandale. De même, le résultat de nos discours doit être de montrer au scan-

dale de la lettre, premièrement, que toute une vie religieuse se développe dans les temps modernes, en dehors du clergé; secondement, que le Dieu vivant est désormais plutôt avec le monde laïque qu'avec le monde ecclésiastique. On accusera cet enseignement d'impiété; la réponse à cela est trop facile. Je veux dire moi-même à mes adversaires par où je suis sans défense et de quoi je dois être réellement suspect; c'est d'aspirer, au moins dans ma pensée, à un enseignement plus véritablement religieux que l'enseignement ecclésiastique. Voilà le crime qu'il faut retourner contre moi, car je ne m'en défends pas.

Galilée vient de révéler les lois fondamentales du monde physique; il est naturel que, dans le même pays, un homme cherche à ramener à des lois également immuables les révolutions de l'univers moral que l'on appelle l'histoire. Vico est, dans ce sens, le successeur légitime de Galilée.

Après que Kepler et le mathématicien de Pise eurent trouvé les formules des mouvements du monde physique, le problème qui se posait de lui-même était de rechercher celles du monde civil. Si un ordre éternel gouverne les courbes des astres, il doit se retrouver dans les successions des peuples, des Etats. Le même Dieu qui lance les astres dans leur orbite, jette

les sociétés dans les révolutions des temps; et la providence qui vit dans la nature vit aussi dans l'histoire. On avait entrevu cette idée depuis l'origine de la société chrétienne, mais le Napolitain Vico fut le premier qui chercha à ramener ce sentiment à la rigueur de la science. La grande cité de Dieu que saint Augustin avait vue des regards de la foi, le philosophe de Naples veut la construire comme une formule géométrique.

Pour être juste, il faut dire que la science nouvelle de Vico est liée intimement à l'esprit de restauration qui éclatait depuis deux siècles dans tout le Midi et dans l'Italie en particulier. Amour des traditions, sentiment puissant de l'autorité, culte des symboles, intelligence des légendes, consécration du passé, voilà par où il est d'accord avec la réaction de l'Eglise romaine. Mais, en même temps qu'il fait alliance avec le catholicisme, il ne s'aperçoit pas qu'il le transforme.

Vico, que l'on accusait, dans le Nord, de prêter des armes à la papauté, était méconnu de tout ce qui l'environnait. Le moyen qu'il en fût autrement ? Pendant que la tendance générale dans le Midi était de se renfermer de plus en plus dans la lettre, Vico aspirait vaguement à un catholicisme immense qui eût donné un lien à tous les cultes, à toutes les époques : il offrait à la papauté l'empire du passé renouvelé par son génie. Le

pape non plus que le clergé italien ne comprirent rien à cette vaste Eglise où affluaient réellement tous les temps et tous les lieux. A peine le pouvoir ecclésiastique prête l'oreille à cet homme qui, dans une langue singulière, offre le secours d'une idée avec le conseil indirect de se renouveler, de s'agrandir à la mesure de l'humanité antique et moderne. On avait réduit la révolution religieuse aux proportions des conceptions du jésuitisme. Comment s'étonner que personne dans le clergé romain ne s'aperçût qu'une grande pensée venait de naître, qui seule pouvait réconcilier le monde avec l'Eglise ?

Il y a eu un moment où deux issues s'offraient au Saint-Siége ; d'une part, Loyola, puissant, habile, politique, qui proposait à l'Eglise de se circonscrire, de se borner, dût-elle finir par se réduire aux proportions d'une secte ; il y avait d'un autre côté un homme misérable, sans écho, sans savoir-faire, qui n'avait rien qu'une pensée à demi ébauchée, mais une pensée maîtresse de l'avenir, et qui consistait à dire au catholicisme : Agrandissez-vous ! élargissez vos murailles et vos symboles ; faites-y entrer tous les siècles du passé et de l'avenir ; donnez l'unité, non pas apparente, mais réelle, à tous ces peuples qu'une même Providence gouverne. Je vous apporte la science de l'humanité ; il

faut, pour mériter votre nom, vous agrandir comme elle ; soyez le pape, non pas seulement de l'Eglise latine, mais de l'Eglise universelle.

Entre ces deux voix qui se sont toutes deux adressées à l'Eglise romaine, vous savez laquelle a prévalu. Le comble du bonheur pour Vico est de n'avoir pas été compris ; s'il eût été entendu, nul doute qu'il eût effrayé, et qu'il l'eût expié.

Je ramène l'originalité de Vico à une seule pensée créatrice de toutes les autres : c'est d'avoir entrevu que les civilisations sortent de l'idée de Dieu, comme un fleuve de sa source. Le jour où, après avoir lu Grotius, et cherchant à résoudre le problème de l'origine des sociétés, il découvre que la communauté entre les hommes a commencé avec la pensée de Dieu, ce jour-là il trouve sa science. Tandis que les publicistes, en recherchant les origines sociales, Grotius, Puffendorf et même plus tard Rousseau font tout dépendre d'abord de l'invention des arts mécaniques, Vico s'élance d'un bond à la conception de Dieu ; et cette pensée connue, la société est constituée. De ce sommet élevé, que lui seul occupe pendant un siècle, il voit distinctement des horizons qui échappent à tous les autres. Chaque regard qu'il jette sur les choses humaines, vues ainsi à travers les croyances positives, est pour lui

comme une révélation ; les formes, les explications du passé lui apparaissent tellement renouvelées, que tout ce qu'il aperçoit, il l'appelle sa découverte.

La seule chose que je lui reproche est d'avoir trop tôt quitté ce sommet pour descendre à des explications arbitraires. Voulez-vous avoir tout le secret d'un peuple, il est certain qu'il faut entrer dans l'intimité de sa religion. Le Dieu d'un peuple est la substance même dont il vit, par laquelle les générations s'enchaînent dans une même unité ; l'art, le droit, la philosophie d'une race d'hommes ne sont pas autre chose que cette pensée divine, circulant de veine en veine, de génération en génération. Que sont toutes les institutions politiques, sociales, si ce n'est toujours une religion qui, en se réalisant, s'incarne dans le monde.

L'âme du droit hébraïque, c'est Jehovah ; du droit mahométan, c'est Allah ; du droit européen, c'est le Christ, c'est-à-dire, toujours et partout, la parole, l'idée religieuse d'où une société est sortie et qui se développe, comme un discours privé, dans l'esprit et l'histoire d'une nation, d'un Etat, d'une race d'hommes.

Si la religion est le point culminant d'un peuple en particulier, le christianisme est l'idée la plus élevée du genre humain ; d'où il semble qu'un homme qui veut embrasser la loi de l'humanité doit nécessairement se

fixer à la hauteur de l'Evangile. Pourquoi donc Vico ne l'a-t-il pas fait? Ce législateur de la cité idéale efface de son souvenir la cité chrétienne. Pour embrasser les lois de la Providence, il va se confiner dans l'étude de Rome païenne. C'est au cœur du polythéisme qu'il voit éclater le mieux la sagesse divine. Pourquoi cela?

Pourquoi Vico a-t-il ainsi réduit son sujet? Au lieu d'une ville que n'embrasse-t-il le monde? et cette ville, pourquoi est-ce Rome païenne, et non la Rome des papes? Parce que la liberté dont il avait besoin pour interpréter les faits, il ne l'eût pas trouvée en traitant une époque chrétienne; parce que, tandis qu'il faisait une œuvre de philosophie religieuse, il paraissait ne faire qu'une œuvre d'érudition; parce que, dans la renaissance, il était naturel que Rome apparût comme le modèle classique de toute cité, de toute législation, et que de là il n'y avait qu'un pas à présenter son histoire comme la formule abrégée des volontés éternelles de la Providence chez tous les peuples de l'univers.

En portant l'idée de la Providence au milieu même du paganisme, il faisait, d'ailleurs, une chose essentiellement nouvelle. Jusqu'à lui, les écrivains religieux n'avaient voulu voir dans les cultes de l'antiquité (et

même c'est encore là le sentiment de plusieurs) qu'un égarement sans frein, un délire sans âme. Vico établit au contraire que la sagesse divine s'est servie de ces formes du polythéisme, pour se communiquer, j'allais dire, pour se révéler aux Barbares et aux Gentils. Il rend ainsi, à quelques égards, la Providence complice du paganisme; il montre que sous la figure de ces dieux réprouvés est caché le plus pur des idées et de la substance des peuples antiques.

Combien, à cet égard, il est supérieur par la divination à Bossuet lui-même! Bossuet reconnaît en termes magnifiques la sagesse des institutions des anciens; mais il ne s'aperçoit pas que le meilleur de ces lois est contenu dans le principe de ces religions qui lui font horreur. Parce qu'il les a vues surtout dans leur décadence, il ne peut se décider à accorder la moindre estime à ces révélations païennes, à reconnaître le moindre reflet divin dans ces croyances, ces légendes, cette église des Gentils; toutes les institutions politiques des anciens ne se trouvent avoir chez lui d'autre appui qu'elles-mêmes. Au contraire, Vico, sans aucune critique, il est vrai, établit une sorte de catholicisme païen, avant-coureur du catholicisme moderne. Il présente cet exemple unique au monde d'un livre dans lequel presque tous les détails sont faux, mais dont l'i-

dée est si essentielle, qu'elle éclate et vous saisit comme la seule réalité au milieu de toutes les fictions rassemblées par la fantaisie et le hasard.

N'avez-vous jamais fait cette simple réflexion? les modernes admirent les anciens dans leur art, leur droit, leurs institutions; or, tout cela est dérivé de leurs croyances religieuses; d'où il suit que cette source ne doit pas avoir été, à son origine, aussi empoisonnée qu'on le prétend.

Vico voit, comme Bossuet, que le monde civil est soumis au gouvernement de la Providence; mais il ne s'arrête pas comme lui à cette pensée générale; il approche beaucoup plus de la réalité vivante. Dire que les empires sont remués par les idées divines, c'est encore rester dans les abstractions de Platon. Voici l'originalité précise de Vico; c'est celle dont il a eu le moins de conscience; il identifie, à son insu, les idées divines, les avertissements de la Providence, avec les cultes positifs, avec les religions, qui deviennent ainsi comme autant de révélations partielles de la sagesse éternelle, dans la cité de l'espace et du temps. C'est la plus haute pensée à laquelle Vico se soit élevé; elle le remplit d'une sorte de frémissement religieux pendant toute l'étendue de ce livre. Qu'importe après cela que cet ouvrage soit plein de bizarre-

ries, de contradictions, que dans l'enivrement où sa découverte le jette, Vico foule aux pieds les détails qu'il ignore? il a semé obscurément une idée qui n'a pas cessé de croître; aujourd'hui, elle nous enveloppe de lumière.

Nous voilà bien loin, il semble, des théories de la papauté romaine. Elles vont tout à coup reparaître dans l'esprit de Vico; car il établit dans l'histoire la même immobilité que le Saint-Siége établit dans l'Eglise; en sorte que cet esprit si audacieux se trouve tout à coup ressaisi, au plus fort de son élan, par les doctrines de l'Italie moderne. Un ordre de choses immuable, un cercle de révolutions partout les mêmes, un avenir qui toujours ressemble au passé, une véritable roue d'Ixion que meut le genre humain, sans espérance, sans lendemain, des siècles qui se succèdent pour se répéter, des générations qui passent pour se régler sur le même modèle; cité de Dieu, mille fois plus désespérante que la cité des hommes: voilà le dernier mot de Vico; son ambition est de ne laisser aucune issue au genre humain pour échapper à sa formule d'immutabilité.

L'Italie, telle que l'ultramontanisme l'a faite, pouvait révéler toutes les lois, excepté celle du développement; elle a tout compris dans l'homme, excepté la vie.

Il y a, en général, deux philosophies de l'histoire, celle qui prend son point de vue dans l'ancienne loi, et celle qui s'inspire de la nouvelle. Au point de vue de l'Ancien Testament, Dieu, retiré hors des siècles, du haut des cieux préside de loin aux mouvements extérieurs de l'histoire; il agit du dehors; quelquefois il se retire, il abandonne les peuples, et il y a comme un interrègne de la Providence; il s'efface, il reparaît, il surprend les Etats à leur réveil; il s'élance comme par bonds de siècles en siècles; dans cette marche toute biblique, nul ne peut prévoir ses desseins.

Il est une autre philosophie de l'histoire. Au point de vue le plus profondément chrétien, la Providence agit d'une manière beaucoup plus intime; le Dieu n'habite plus seulement dans les hauteurs invisibles; il n'agit plus par secousses et par surprises. Il s'est incarné; il s'est fait homme; il vit dans le cœur des nations et des Etats. Dans ce sens, l'histoire est un Evangile éternel, tout rempli du Dieu intérieur; c'est lui qui parle et qui se remue dans le vaste sein des peuples; il agit du dedans au dehors, sans interruption; il habite au fond des choses, il façonne l'esprit intérieur des empires, et les événements ne sont plus que la conséquence qu'il abandonne à l'homme; tout vivant, il communique la vie. C'est, dans les choses hu-

maines, l'esprit de développement et de progrès mis à la place de l'immutabilité ou de l'arbitraire.

Vico a écrit l'histoire universelle dans un esprit païen, Bossuet dans un esprit biblique. Reste encore à l'écrire dans l'esprit renouvelé du christianisme.

A ce point de vue, la philosophie de la révélation devient une chose possible. Au lieu de jeter l'interdit sur la face de presque tous les siècles, je les vois tous sortant de Dieu, se rapprocher processionnellement de la lumière et de la vie. Chacun apporte son image, son rite, sa pensée à cette tradition dans laquelle ils doivent être tous représentés. Il n'y a plus pour moi d'histoire profane ; toute histoire m'est sacrée, parce que dans chacune je reconnais le reflet de quelque chose de divin, sans quoi elle ne subsisterait pas. Parce que le christianisme m'a relevé, ne regarderai-je qu'avec mépris, de cette hauteur, cette foule inconnue de mes frères, qui, de cultes en cultes, gravitent vers cette splendeur ? Jehovah ne sera-t-il plus rien pour moi, parce que je reconnaîtrai quelques rayons de sa sublimité dans le dieu de l'Inde et de la Perse ? Le Christ s'évanouit-il pour moi, parce qu'à l'extrémité des temps je rencontre avec stupeur des christs barbares, incarnés comme lui, nés d'une vierge comme lui, pressentiments sacrés par lesquels l'humanité se

prépare à la bonne nouvelle de Judée ? les prophètes hébreux me parlent-ils moins, parce que je retrouve la forme de leurs visions dans les sculptures mutilées de Persépolis.

Tout au contraire, plus je découvre de ces ressemblances, plus aussi je sens partout les principes d'une même foi, les débris d'une vaste Eglise qui doit un jour se réparer et réunir ce que le souffle des temps a divisé. Je vois se bâtir sous mes yeux, depuis l'origine des choses, cette vaste cité divine, fondée, non pas seulement sur la parole d'un peuple, mais sur la parole de tous, qui, à des degrés différents, tendent vers la même foi, et portent chacun témoignage d'une partie de la vérité.

Qu'est-ce, au fond, que la vie de l'humanité ? un perpétuel mouvement pour sortir de Dieu et y rentrer. La civilisation orientale repose en lui; le monde grec en sort, le moyen âge y rentre, mais avec plus de plénitude et de profondeur; car ce grand dieu de l'histoire n'est pas seulement un mot des écoles, une abstraction; il vit, il marche; dans ce mouvement, il entraîne avec lui le monde moral vers des cieux inconnus.

Je me demande, dans le système de l'ultramontanisme, quel peut être le but manifeste de l'histoire ;

pour l'antiquité, ce but est clairement défini, c'est de préparer la voie au peuple hébreu. Ne croyez pas que je trouve ce but trop étroit; il rentre dans l'idée même du christianisme; le peuple hébreu ayant eu la pensée, la révélation la plus élevée de l'Orient, il est très-raisonnable de montrer tout le reste du monde convergeant de ce côté. Mais il en est très-différemment du système de l'Eglise romaine appliqué aux temps nouveaux. Autant il satisfait à l'antiquité, autant il est contrarié par la Providence en ce qui touche le monde moderne.

C'est peut-être par un secret instinct de ces contradictions que ni Bossuet, ni personne après lui, n'a essayé de continuer ce système jusqu'à nos jours. A cette question, quel est le but visible de l'histoire moderne, l'ultramontanisme doit répondre: c'est le triomphe visible de la Papauté. Pour composer une philosophie de l'histoire qui lui appartienne en propre, il est obligé de montrer que tous les faits, depuis trois siècles, tendent évidemment à la puissance absolue du Saint-Siége. Or, qui osera soutenir cette gageure, quand les grands événements du monde, la réformation, la révolution française, vont tous dans un sens opposé? Cet homme hardi ne s'est pas encore trouvé; le jésuitisme qui a tant fait n'a pas encore tenté cela,

et l'ultramontanisme a jusqu'ici reculé devant sa propre idée. Il n'a pas osé se donner jusqu'au bout sa philosophie de l'histoire.

Beaucoup de penseurs, depuis Vico, surtout les Allemands, ont cherché à résumer toutes les lois de la Providence dans une seule. Vous connaissez la plus fameuse, celle de Hegel, l'infini, le fini et son rapport. A ces penseurs j'appliquerai la même réflexion.

Tous sans exception parlent de l'histoire humaine comme si elle était achevée; ils partagent les temps en certaines divisions qu'ils appellent l'Orient, la Grèce, le Moyen Age; sans nul pressentiment de ce qui doit suivre, ils déterminent les lois du passé et les donnent pour règle de l'humanité, comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain. Pourquoi aucune de ces savantes formules ne vous satisfait-elle? parce que vous sentez en vous-mêmes toute une partie de l'humanité qui les contredit et qui proteste, tout un monde dont elles ne tiennent aucun compte, c'est-à-dire l'avenir.

Vous vous révoltez intérieurement contre des règles qui, pour être vraies, ont besoin qu'il n'y ait plus de vie et que tout soit fini. L'humanité est pour ces penseurs un tout achevé consommé; dans ces formules, inscriptions funéraires du genre humain, s'affiche par avance le jugement porté dans la vallée de Josaphat;

et vous sentez, au contraire, en vous-mêmes, des forces vives, des puissances jeunes qui crient et vous démontrent que ce tout prétendu n'est encore qu'une fraction.

Demain viendront d'autres hommes, d'autres peuples, d'autres formes, d'autres conditions, une nouvelle humanité que ces esprits n'ont comptée pour rien dans leurs calculs. Déjà leur règne menace de passer ; le cercle qu'ils croyaient fermé se rouvre ; le monde étouffe dans les formules d'école. N'essayons pas à notre tour de dire au flot de vie : Tu n'iras pas plus loin. La loi de l'humanité doit se composer du passé, du présent et de l'avenir que nous portons en nous ; quiconque ne possède qu'un seul de ces termes, ne possède qu'un fragment de la loi du monde moral. La vraie philosophie de l'histoire, c'est Janus aux deux visages tournés l'un vers le passé, l'autre vers le futur. Aussi, notre tâche, telle que nous la comprenons, est double : étudions l'esprit qui n'est plus ; écoutons l'esprit nouveau qui déjà frappe à la porte.

Au fond, la science des lois de la Providence, dans l'histoire, devrait être l'attribution naturelle du sacerdoce. On répète souvent que cette science est née à une certaine époque toute moderne, qu'elle est d'hier. Non, elle est aussi vieille que le monde ; seulement,

elle est restée identifiée avec les doctrines de l'Eglise, tant que l'Eglise a été pleine de vie. Montrer le doigt de l'Eternel dans les affaires du temps, reconnaître le divin mêlé aux choses humaines, à qui cela appartient-il, si ce n'est au prêtre? c'est, sans contredit, la partie la plus essentielle de sa mission. Tant qu'il l'a remplie, l'idée n'a pu venir à personne de lui enlever les confidences de l'Eternel, qui lui appartenaient en propre ; il montrait chaque jour les volontés du ciel s'inscrivant sur la terre: nulle intelligence ne pouvait en demander davantage.

Par malheur il est arrivé un moment, vers la fin du moyen âge, où l'œil de l'Eglise s'est troublé. Des événements qui sortaient de toutes ses prévisions l'ont quelque temps déconcertée ; au milieu des révolutions qui la contredisaient et l'ébranlaient, sa vue s'est embarrassée ; elle a laissé tomber le fil de la Providence. Au lieu d'embrasser tout l'horizon de l'humanité, elle n'a plus considéré comme vivant et raisonnable que le point où elle était. Pouvait-elle donner aux hommes le sens divin de ces changements, de ces révolutions, qui toutes semblaient la renverser ; elle ne pouvait, dans cette stupeur, que garder le silence et maudire. Alors, qu'est-il arrivé? Il a été nécessaire qu'il se formât, en dehors de l'Eglise, une science

particulière de ces arcanes de Dieu. Il ne suffisait plus de maudire tout ce qui dépassait le cercle immuable que l'on avait tracé ; l'anathème n'expliquait rien.

Eh quoi ! dans les premiers temps, quand elle avait sa force entière, l'Eglise avait compris la mission divine, même des invasions de Barbares ; et, dans les temps de son déclin, elle s'obstinait à méconnaître la nécessité divine de la réformation, de la révolution française, de presque tous les changements qui se passaient sous ses yeux. Il était donc divinement et humainement nécessaire que ce fil de la Providence, qui s'était rompu entre ses mains, fût ressaisi et renoué par d'autres. Des esprits étrangers au clergé ont fait alors l'office du clergé ; ils ont expliqué au genre humain le dessein de Dieu sur cette humanité renouvelée ; et, cette conscience de la Providence, ils l'ont appelée philosophie de l'histoire. Vico, Condorcet, Herder, Hegel, Emerson, ont fait pour les temps modernes ce que les saint Augustin, les Salvien faisaient dans l'Eglise primitive ; ils ont débrouillé les conseils de Dieu, qui restaient impénétrables à l'œil de l'Eglise romaine depuis le seizième siècle.

Encore une fois, le prêtre s'est laissé enlever, par le laïque, la plus haute de ses fonctions ; il a gardé les vases sacrés, d'autres ont emporté l'odeur de l'Eter-

nel. Tant il est vrai que, dans le monde moderne, la conscience du divin, après avoir cessé d'être la propriété de l'Eglise, l'a débordée, dépassée en beaucoup d'occasions ; et, si elle n'y prend garde, le sacerdoce de l'esprit est tout près de se constituer hors d'elle, en face du sacerdoce de la lettre.

Voilà, en moins d'un siècle, le prêtre romain qui deux fois s'est laissé dépouiller de deux pensées sacrées, premièrement, par Galilée, de la science du Dieu de la nature, secondement, par Vico, de la science du Dieu de l'histoire. Qu'il continue, un moment encore, à se laisser déposséder ainsi de la science du Dieu vivant, demain que lui en restera-t-il ?

Si elle était complète, la philosophie de l'histoire universelle serait la manifestation de l'action divine dans toutes les choses humaines ; elle s'identifierait par là avec la religion universelle.

Véritablement, depuis son origine, l'humanité, enveloppée de la Providence, ne forme qu'une seule et même Eglise. Mais cette Eglise s'étend, elle s'accroît d'âge en âge ; tout ce qui prétend s'immobiliser fait nécessairement schisme avec le genre humain. La grande orthodoxie s'enrichit de chaque vérité nouvelle : ce qui avait paru d'abord universel, en voulant s'arrêter, tôt ou tard devient secte.

On croyait, en se moulant sur la forme de l'empire romain, avoir atteint les limites du catholicisme; mais le monde pressent aujourd'hui un catholicisme plus vaste, qui n'a d'autres limites que l'humanité même.

Que sont les agitations tumultueuses de l'homme dans le passé? Pourquoi rien de ce qu'il a rencontré n'a-t-il pu le satisfaire? Pourquoi a-t-il changé à la longue tout ce qu'il a fait, renversé tout ce qu'il a édifié? Parce qu'il s'est senti à l'étroit dans chacune de ces formes comme dans une secte, et qu'il a incessamment aspiré à sortir de la secte pour entrer dans la vaste orthodoxie qui doit tout réunir. Toujours il a aspiré à quelque chose de plus grand, de plus général, à une Eglise plus universelle; toujours il a senti qu'il était capable d'une croyance plus complète, d'une lumière plus vive. De ruine en ruine, d'Eglise en Eglise, il n'a pas cessé un jour de graviter vers Dieu.

Et quelques personnes aujourd'hui espèrent l'arrêter dans cette ascension de vie! il serait plus sage de prétendre arrêter de la main le globe lancé dans son orbite.

SIXIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET LE DROIT.

L'Inquisition.

7 juin 1844.

Notre sujet nous abandonne ; l'œuvre de Vico est le dernier effort pour ressaisir avec éclat l'autorité philosophique dans le midi de l'Europe. La pensée vaincue se résigne ; elle se soumet à la violence. Après avoir prétendu à tous les genres de liberté, voilà l'Italie tombée sous le double joug de l'Empire et de l'Eglise. Les deux anneaux de la chaîne sont rivés. Jamais pays ne fut mieux investi. Même cet historien si calme, si tempéré, Giannone, pour un mot sur les finances ecclésiastiques, est emprisonné à perpétuité. Après lui, je cherche vainement, je ne trouve plus un seul écrivain qui élève la voix avec puissance.

complices, sur l'identité; torture *in caput proprium*[1]. Les enfants pouvaient être soumis à la torture dès l'âge de neuf ans; le droit païen attendait cinq ans de plus[2].

Il est recommandé, dans les formules, de parler toujours avec une douceur exemplaire au prévenu, pendant qu'on lui brûle les pieds[3] oingts de lard dans le réchaud,

[1] La torture réitérée sur le fait est réglée page 264 : « Ayant averti le prévenu de dire la vérité, et qu'il sera sursis au tourment, il répond, etc.; et s'il vient à redemander qu'on le dépose, et à promettre qu'il dira la vérité, même sans avoir intention de la dire, on pourra le descendre et continuer comme il suit :

MM. les inquisiteurs, sur la promesse susdite, ordonnent que le prévenu soit légèrement dégagé de la torture, et qu'on l'accommode sur un banc de bois (leviter de torturâ deponi et super scamno ligneo accommodari).

Lequel ainsi descendu, et accommodé sur le banc de bois, etc. INTERROGÉ, etc., RÉPOND, etc.

Et s'il ne veut pas confesser, on le menacera de lui continuer la torture, comme il suit :

Et averti, etc., de dire la vérité promise, qu'autrement les tourments seront continués et qu'il sera suspendu de haut, RÉP., etc,

Et s'il est dur à nier (se egli stara duro nel negar), qu'on le fasse de nouveau élever, et que le notaire soussigne.

Alors MM. les inquisiteurs ordonnent qu'on le suspende, lequel suspendu commence à crier, etc., etc., ou s'il se tait, etc., comme ci-dessus averti, etc., RÉPOND, etc., le tout sans préjudice. »

[2] Fanciulli che però trapassano il nono anno della loro età, (*Pratica del Santo-Uffizio*, page 274.) Comparez à la loi romaine: *De minore quatuordecim annis quæstio habenda non est*. Digeste, lib. XLVIII, tit. 18.

[3] Nudatis pedibus, illisque lardo porcino inunctis. (*Pratique de la Sainte-Inquisition*, p. 272.)

ou qu'on lui brise les bras par le supplice de la corde. On a appelé cela hypocrisie; non, c'était la conséquence d'un principe que l'on suivait en pleine sécurité de conscience. Jamais un mot dur, véhément; les paroles étaient évangéliques, les actions infernales; rien n'est abandonné à la sensibilité du juge.

Les formules d'interrogatoires étant tracées officiellement, ligne par ligne, on y comprend même d'avance, en abrégé, les pleurs, les cris, les sanglots éventuels ou le silence du torturé; il n'a qu'à remplir de ses larmes et de son sang ce blanc seing de la torture[1].

Il est vrai que l'aveu, extorqué par la violence, devait être confirmé en pleine liberté de conscience hors de la chambre des tourments; mais si, au contraire, on se démentait, on était rendu au supplice; ce qui faisait que cette législation ne pouvait être au fond qu'un cercle vicieux, qui du bourreau ramenait au bourreau.

[1] « Dans ladite torture, les pieds nus, oingts de lard de porc et retenus dans le brasier sur un feu ardent, après être resté en silence l'espace de, etc., etc., il commence à dire à haute voix, en vociférant, ah ! aye ! etc., etc., (Qui sic suppositus, nudatis pedibus, illisque lardo porcino inunctis, et in cippis juxtà ignem validum retentis, cùm stetisset per spatium, etc., etc., in dicto tormento tacitus, cœpit posteà altà voce vociferando: Oimè »... etc., etc.) *Sacro Arsenale*, page 272. «Le bourreau serrant fortement, le prévenu commence à crier à haute voix, etc., etc. (Ministro fortiter premente, clamare cœpit altà voce», etc., etc.), page 274. Ces mots se retrouvent à presque toutes les pages de la sixième partie.

Je dirai quelque chose de plus, sans y mettre plus de chaleur qu'il n'en faut pour exprimer nettement la vérité. L'examen par la torture n'est pas propre à l'Eglise, je le sais; elle l'a trouvé dans le droit romain. Remarquez seulement ceci : les Romains avaient senti que la recherche des secrets de l'âme par la violence du fer et du feu était en soi une chose impie[1]; ils avaient très-bien compris, tout matérialistes qu'on les fait, que la corde, le chevalet ne peuvent rien sur la pensée. Aussi jamais l'idée ne leur est venue, théoriquement, d'appliquer ce mode d'interrogatoire à un témoin libre, à un esprit émancipé, qui faisait, suivant eux, partie de la société vivante.

A qui donc appliquaient-ils la torture? aux témoins qu'ils ne considéraient pas comme des personnes, à ceux qui ne s'étaient pas encore élevés à la vie spirituelle de l'homme, qui n'avaient pas encore gagné, suivant eux, le droit de cité dans le genre humain[2]. Eh bien! que

[1] La loi romaine ne se fiait pas à la torture; car, dit-elle, c'est une chose incertaine, périlleuse et qui peut tromper la vérité. (Etenim res est fragilis et periculosa et quæ veritatem fallat.) *Digeste*, lib. XLVIII, tit. 18.

[2] La torture est le droit commun seulement à l'égard des esclaves. Tout l'esprit du droit criminel des Romains est là. Ceci est clairement exprimé par le rescrit suivant: « Si quelqu'un, pour se soustraire à la torture, se prétend homme libre, il n'est pas permis de lui faire subir la torture avant qu'un jugement ait décidé de

fait l'Eglise au seizième siècle? le voyez-vous? au lieu d'entrer dans cette voie du spiritualisme, de l'équité, que les Romains avaient entrevue; au lieu de distinguer, au moins comme eux, les accusés et les témoins, au lieu d'achever d'émanciper de la violence matérielle ceux que le droit païen avait laissés en dehors du droit commun, au lieu de suivre ce progrès marqué dès l'antiquité, que fait-elle? Je voudrais ne pas le dire; les paroles peuvent sembler dures, mais enfin je ne puis pas reculer.

Loin d'affranchir tout le monde de cette torture ser-

son état. (Si quis, ne quæstio de eo agatur liberum se dicat, Divus Hadrianus rescripsit, non esse eum antè torquendum quàm liberale judicium experiatur). » *Digeste*, lib. XLVIII, tit. 18. Voyez tout ce titre *de Quæstionibus;* l'esclave seul revient à chaque ligne. — Dans certaines causes criminelles on met obstacle à l'affranchissement des esclaves, pour que, dit le droit romain, *devenus libres, ils n'échappent pas à la torture.* (*Prospexit legislator, ne mancipia per manumissionem quæstioni subducantur; idcircòque prohibuit ea manumitti;* certumque diem præstituit intra quem manumittere non liceat.) *Digeste*, lib. XL, tit. 9. Chez les Romains, on ne trouve la torture en usage que pour les seuls esclaves, auxquels était enlevée toute personnalité (*che su i soli schiavi, ai quali era tolta ogni personalità*). Beccaria, *des Délits et des Peines*, c. 16. « J'allais dire que les esclaves chez les Grecs et les Romains... mais j'entends la voix de la nature qui crie contre moi. » Montesquieu, *De la Torture* (*Esprit des lois*), liv. VI, ch. 17. « Les citoyens d'Athènes ne pouvaient être mis à la question, excepté dans le crime de lèse-majesté; mais on ne donnait la question que trente jours après la condamnation. Il n'y avait pas de question préparatoire. » (*Ibid.*)

vile, elle l'applique à tout le monde, prévenus, témoins, complices, serfs, bourgeois ou gentilhommes. A des esprits développés par dix-huit siècles de christianisme, elle impose la violence tortionnaire, dont les païens ne voulaient que pour ceux qu'ils regardaient comme des choses. Combien donc, à ce moment, l'Eglise romaine n'est-elle pas loin de l'esprit du christianisme! Elle était venue pour émanciper tous les hommes de l'esclavage; elle fait rentrer tous les hommes dans la législation, dans l'exception de l'esclavage. Droit matérialiste et anti-chrétien s'il en fut! égalité de la torture dans un monde de serfs. Elle était venue pour glorifier l'esprit, et maintenant elle frappe le corps pour faire parler l'esprit; plus matérialiste que le droit romain, elle est, dans l'inquisition, plus universellement païenne que le paganisme.

Vous comprenez par là le sens de cette page fameuse où le principal écrivain de la réaction néo-catholique, M. de Maistre, consacre le sacerdoce du bourreau qu'il appelle le *lien de l'association humaine*. Ce n'est pas là une saillie intrépide d'un bel esprit; c'est bien l'expression réelle du droit ecclésiastique dans le Midi pendant les trois derniers siècles : « *La terre entière, qui n'est qu'un autel immense, continuellement imbibée de sang, l'échafaud qui est un autel,* »

toutes ces paroles sanglantes, que je consens à admirer si l'on m'accorde qu'elles appartiennent au culte du dieu Siva bien plus qu'au culte de Jésus-Christ, ne sont pas un jeu d'imagination ; elles rentrent scrupuleusement dans l'esprit de la législation du Saint-Office.'

Il est certain que le bourreau est au commencement, au milieu, à la fin de ces institutions ; il commence l'instruction, il la continue, il l'achève ; c'est le personnage qui ne cesse de reparaître et d'agir. M. de Maistre ne le montre qu'au dénoûment. Pourquoi reculer ? il fallait le montrer pendant toute la suite de l'action judiciaire. M. de Maistre ne le dépeint qu'aux prises avec le corps ; c'est la moitié de l'œuvre ; il fallait le montrer dans sa lutte furieuse avec l'esprit, dont il faut qu'il devienne le confesseur et le verbe. Il fait crier l'innocent comme le coupable ; il est chargé de démêler, dans le sang, l'âme blanche du juste et l'âme noire du criminel. Les juges, les prêtres sont muets ; lui seul parle ; il fait parler la chair, les os, les entrailles. De ce langage des entrailles déchirées il tire à tout hasard les auspices de la justice de Dieu. C'est le sacrifice païen de l'homme vivant sur l'autel de Jésus-Christ : voilà ce qu'il fallait oser dire.

Je n'accuse pas les individus, les corporations ; je montre seulement comment les principes s'enchaînent. Ce code de l'Eglise a été l'idéal de la législation criminelle, aussi longtemps que la société est restée exclusivement catholique et romaine ; il était impossible qu'il en fût autrement.

On s'étonne de la cruauté des lois pénales du moyen âge. Comment ne voit-on pas, qu'aussi longtemps que la société civile a nié, en principe, l'esprit d'examen ; il lui a été impossible de l'appliquer sérieusement à un cas particulier de sa législation ? A peine si elle admettait la possibilité qu'elle pût errer. Comment aurait-elle commencé par supposer que l'individu pût avoir raison contre elle ? De nos jours, il est de bienséance de médire de l'esprit d'examen et de recherche. On s'apitoie sur le doute qui a saisi le monde ; on se fait de sa propre tristesse un manteau de parade. Laissons là cette lâcheté de cœur ; sans nous laisser amollir par les ruines, regardons où est l'Eglise vivante.

C'est précisément cet esprit d'examen et de doute chrétien qui, passant dans la loi pénale, a changé ce qu'elle avait non pas seulement d'inflexible, mais de barbare, Sitôt que la société, sortant de sa prétendue infaillibilité, a senti tout ce qui lui manquait dans l'idéal de la justice, elle a compris qu'entre elle d'une

part, et un homme, un accusé de l'autre, il y avait une égalité fondée sur la dignité d'un esprit immortel. Dans ce duel que l'on appelle le jugement criminel, au lieu d'écraser le prévenu tout d'abord et de ne lui laisser ouvrir la bouche que pour se condamner, elle a voulu l'investir de sa propre puissance. Elle lui a donné pour se défendre les mêmes garanties que celles qu'elle possède pour accuser. L'individu comparaît comme son égal; l'une et l'autre discutent; Dieu prononce par le cri non plus du torturé, mais de la conscience humaine. Voilà le changement apporté dans le principe de la loi.

Or, cette révolution morale de l'esprit contre la force, ce développement du droit chrétien, est-ce un concile qui l'a provoqué? est-ce le Saint-Siége ? Non! c'est l'Angleterre hérétique, c'est l'Italie suspecte d'hérésie dans Beccaria, Filangieri, c'est la France philosophique, c'est la révolution, c'est tout le monde, hors l'Eglise romaine qui persévère, au moins de nom, dans le droit païen de l'inquisition. Par où se confirme ce que j'ai montré jusqu'ici, que la société laïque qui a fait pénétrer avant l'Eglise le génie vivant du christianisme dans la science et dans l'Etat, l'a fait pénétrer aussi dans la loi civile. L'Eglise suit; Electre emporte l'urne vide de l'éternel vivant.

Le premier signe de cette nouvelle institution, c'est qu'elle se tourne contre l'esprit qui l'a créée. Il ne suffit pas que l'Eglise méridionale perde l'instinct précurseur du vrai dans la science et dans l'histoire ; il arrive à ce moment quelque chose de bien plus étrange ; elle finit par méconnaître la sainteté elle-même. Comment parler assez clairement ? Obsédée par le génie de sa création, par l'inquisition, ses propres saints lui deviennent suspects.

Dans les temps où elle était pleine de vie, elle reconnaissait, elle saluait de loin l'auréole de ceux en qui Dieu habitait. Jamais elle ne se méprenait à cet égard. Voyez l'histoire des apôtres, des premiers pères. L'approche d'un homme de Dieu les fait tressaillir; à sa physionomie, à son accent, tous s'écrient : c'est lui, sans l'avoir vu jamais. Et maintenant, chose prodigieuse, l'Eglise semble avoir perdu ce tact sûr, que j'appellerai le sens du divin ; elle voit sous ses yeux de grandes actions, de sublimes caractères, qu'elle canonisera plus tard ; en attendant, au lieu de les proclamer, elle les condamne. Tout ce qui sort de la vie ordinaire, tout ce qui naît du pur héroïsme, la déconcerte ; c'est un semblant d'hérésie.

Comment se fait-il que les miracles de vertu que le seizième et le quinzième siècle n'ont pas laissé d'en-

fanter, n'aient d'abord inspiré que sa colère? c'est que ces grands cœurs vivaient dans une région supérieure à celle de l'Eglise italienne, officielle. On voulait bien les vertus calculées, composées, du jésuitisme; c'est là ce que l'on comprend, dès l'abord, à merveille; mais des vertus sans habileté, sans fard, sans arrière-pensées, ces grands coups d'aile de l'amour divin qui surmontent la terre, tout cela paraît d'abord redoutable. N'est-ce pas une innovation?

Voilà pourquoi saint Philippe de Néri est d'abord interdit; on lui refuse les sacrements; il est presque excommunié pour trop de pureté. Malgré ses liens officiels et de parenté avec le Saint-Siége, que de clameurs contre saint Charles Borromée! Saint Jean de la Croix, cette âme parente de l'auteur de l'Imitation, a beau s'immoler chaque jour dans la ferveur de l'orthodoxie la plus éclatante; cette lumière trop vive éblouit l'Eglise; le nonce du pape le fait jeter en prison.

Louis de Léon, l'éditeur de Sainte-Thérèse, est le poëte le plus soumis de la chrétienté. Son génie est celui de l'obéissance. Mais c'est un poëte inspiré; il touche au fond du christianisme; il chante avec l'âme de saint Paulin et de saint Augustin; cela ressemble bien peu aux sonnets officiels des cardinaux Bembo,

Bentivoglio; cet élan sublime, n'est-ce pas une hérésie? on le jette dans un cachot, il y passe cinq ans. Il en est de même de saint Jean de Ribeira.

Comment n'eût-on pas été effrayé de sainte Thérèse! le moyen pour les princes de l'Eglise, de suivre cette âme de feu sur ces hauteurs divines! Sainte Thérèse, poussée par le souffle d'en haut, est l'idéal de ces vierges fameuses de Murillo, qui remplissent l'Espagne. Vous avez pu en voir ici au moins les copies. Une tempête divine la promène sur les nues; l'haleine de l'Eternel passe dans ses cheveux; le disque de l'incantation est sous ses pieds; dans son regard elle aspire sur l'abîme tout l'amour du ciel et de la terre. Tant d'emportements vers les choses d'en haut, n'est-ce pas un schisme avec qui veut s'enraciner de plus en plus dans les choses d'en bas? il faut se débarrasser de ce péril; voilà la première pensée. Sœur de Luis de Grenade, de saint Jean de la Croix, de saint Jean de Ribeira, le jour vient où sainte Thérèse est persécutée à son tour par l'autorité ecclésiastique; elle finit par s'écrier avec désespoir: « Il est temps de nous délivrer de ces bonnes intentions qui déjà nous ont coûté si cher! »

Qu'est-ce que cela signifie? c'est un des signes les plus étranges du monde moderne, et, vous l'avouerez,

le plus surprenant des schismes. Les saints obligés de se délivrer de leurs bonnes intentions ! L'Eglise qui se frappe elle-même et ne reconnaît plus les siens ! Elle ne revient à eux que lorsqu'elle est avertie par les sentiments et la fidélité de la foule. Le monde la ramène à Dieu ; ce n'est plus elle qui y conduit le monde. Elle veut être sauvée, comme toutes les choses de la terre, par des combinaisons, ou, tout au moins, des vertus politiques ; semblable à ces gouvernements qui, même dans le danger, ont peur de l'enthousiasme de leur premier principe.

Quiconque lui parle de l'héroïsme, de la sainteté des premiers jours, et veut les ramener, commence par passer pour suspect. Cela même est arrivé à Ignace de Loyola ; quand il n'était qu'un ermite, l'autorité ecclésiastique le prend pour un hérésiarque ; plus tard le politique a racheté le saint.

L'Eglise italienne, dans la suite de son histoire, a passé de l'époque des apôtres à celle des saints, des saints aux docteurs, des docteurs aux légats, aux nonces, aux princes de l'Eglise ; est-ce cette dernière époque diplomatique qu'elle veut faire éternelle ?

Une situation si extraordinaire a produit, dans l'enceinte même de la foi, un résultat qui ne l'est pas moins. En face de ce gouvernement ecclésiastique,

qui hésite et a perdu son étoile, je vois se former des tentatives de réforme que je puis appeler désespérées; ces deux tentatives pour échapper à l'influence italienne partent de la France catholique; l'une est celle de Rancé, l'autre est Port-Royal.

Dans toutes les deux je distingue le même principe: à Port-Royal comme à la Trappe, des solitaires d'une espèce toute nouvelle, tels que la papauté n'en avait jamais vù de semblables. Prêtez-moi votre attention sur ce point, qui est décisif.

Qu'avaient été, jusque-là, les solitaires, les anachorètes, dans le monde catholique? des hommes qui, du fond de leurs grottes, restaient en communion intime avec l'Eglise visible. Ils recueillaient, ils amoncelaient en eux-mêmes leurs pensées dans la solitude; et, le jour venu, ils surgissaient dans le gouvernement de l'Église; l'anachorète devenait pontife. Du fond des Thébaïdes, saint Antoine reparaissait au milieu d'Alexandrie, saint Anathase au milieu du concile; ils rapportaient les méditations du désert à la source commune. La majesté, l'inspiration de la solitude n'étaient pour eux qu'une préparation pour approcher ensuite d'une inspiration supérieure, déposée dans le corps du clergé.

Telle est l'histoire de tous ceux qui ont fondé le ca-

tholicisme. Les saint Grégoire de Naziance, les saint Basile, les saint Chrysostome, les saint Augustin, ont commencé par être des ermites; ils quittent plus tard cette communion avec l'invisible pour entrer en communion de chaque instant avec l'Eglise visible. Ils n'étaient qu'ermites, ils deviennent prêtres, évêques, pontifes; de plus en plus ils tendent à s'identifier avec le pouvoir du clergé; et il semble qu'en entrant dans l'Eglise ils entrent davantage en Dieu.

Maintenant, c'est tout le contraire qui arrive. Voici le saint du siècle de Louis XIV, le grand M. de Rancé! Il vient dans sa jeunesse à Rome; il voit de près le sanctuaire, il touche de ses mains le principe de la théologie italienne; il entre dans l'intimité de la papauté; et après cela, quel est le cri qui lui échappe? Ah! ce cri explique toute la suite de sa vie! « Rome, « écrit-il, m'est aussi peu supportable que la cour me « l'était autrefois. » C'est-à-dire que tout à l'heure Rome se défiait des saints, maintenant ce sont les saints qui se défient de Rome. Poursuivons.

Rancé s'éloigne; toute cette ardeur chrétienne n'est considérée par les cardinaux et le Saint-Siége que comme une singularité de gentilhomme, une furie française, *furia francese*, disent-ils en souriant! Laissons-les railler cette âme intrépide; pendant qu'ils sou-

rient, elle va, malgré eux, fonder le dernier ordre du catholicisme romain, celui qui exprime, avec une profondeur immense, la tristesse immense de la situation de l'Eglise.

Il faut savoir enfin ce que signifie ce génie funèbre des constitutions de la Trappe; puisqu'elles ont résisté au temps, à la nature, ce n'est pas seulement l'œuvre de la fantaisie d'un grand seigneur.

Quel étrange spectacle! pendant que le clergé se vante de sa renaissance, voici des hommes qui entrent dans la mort et dans la désolation, plus avant qu'on ne l'avait fait dans aucun temps. Ils célèbrent avec une inexorable tristesse des funérailles anticipées. De qui ces hommes funèbres portent-ils le deuil depuis deux siècles? *Frère, il faut mourir*, à qui cela s'adresse-t-il? Quel est le mort qu'il faut pleurer avec eux, sans s'arrêter jamais? Est-ce le monde? Est-ce l'Eglise? Est-ce l'un et l'autre? il y a là un mystère qu'il faut connaître!

Ce qui distingue les nouveaux saints, et en particulier Rancé, c'est une répugnance incroyable pour entrer dans le clergé officiel. L'idée d'un couvent régulier lui fait horreur: *moi! me faire frocard!* s'écrie-t-il avec défaillance. Que veut donc ce grand cœur qui oppose à la piété du jésuitisme la loyauté de l'ancien gentilhomme français?

Il est, à l'égard de l'Eglise, dans la situation où les anciens anachorètes étaient à l'égard du monde ; il la parcourt des yeux ; il ne trouve pas en elle un seul abri assez pur pour s'y arrêter. De là, il veut, en quelque manière, fuir l'Eglise elle-même, comme les autres fuyaient la nature et le monde ; il veut que son ordre soit dans l'Eglise comme s'il n'y était plus ; le moyen pour cela est de l'ensevelir de ses mains.

Solitude incomparablement plus grande que celle de tous les anachorètes, de tous les ermites, de tous les cénobites du moyen âge ! car ces hommes n'étaient isolés que de la société civile et de la nature ; ils restaient en communication perpétuelle avec l'Eglise. L'autorité canonique, la tradition vivante, le Saint-Siége, le mouvement de ce grand corps universel venait aboutir par cent chemins invisibles à la porte de chaque monastère ; Rome retentissait dans chaque cellule. Mais ici, dans ce sépulcre de la Trappe, des hommes ont élevé barrière sur barrière, pour se tenir séparés, comme d'un bruit impur et terrestre, même de la voix de leur Eglise. « Je me suis soumis, dit Rancé, sans avoir de liaisons avec personne, parce que j'ai cru qu'il n'y en avait point qui ne fût dangereuse [1]. »

[1] *Vie de Rancé*, par M. de Châteaubriand, page 184.

On demande quel est le principe de cet ordre des trappistes dans ses rapports avec Rome ; par ce que je viens de dire, il est aisé de voir que ce principe est le désespoir. La signification de Rancé, sa valeur dans l'histoire du christianisme, c'est d'avoir senti, à la vue de l'Eglise romaine, des douleurs et un effroi qu'elle-même ne pouvait plus sentir; sa grandeur est d'avoir trouvé ces douleurs inguérissables.

Avant lui, les législateurs de tous les ordres avaient eu toujours pour but formel de fortifier l'action générale du clergé; il y avait là un grand fonds d'espérance, de confiance dans l'avenir; on voulait s'associer au mouvement de vie et de tradition.

Dans l'ordre des trappistes, vu dans sa profondeur, l'idée première, la pierre de fondation, c'est que la tradition est close, que dès lors il est inutile de rester en communication avec elle, que le livre est fini, que la vie de la catholicité romaine est conclue, qu'il n'y a plus lieu de tourner la page, que tout est dit, consommé, c'est-à-dire, qu'il ne reste plus rien à faire que des funérailles. Recueillez les paroles qui échappent à Rancé; on le sent saisi de frayeur à la vue des maximes, des moyens, du machiavélisme religieux que l'Italie met en œuvre pour sauver l'Eglise italienne; tous ses discours aboutissent à ceci, que *l'on verra dans*

peu une désolation presque générale. Ce pressentiment de désolation dans l'Eglise devient chez lui le principe même de son institut.

Que peut-il y avoir de commun, dit-on, entre cet établissement de larmoyeurs et l'Eglise moderne dans l'éclat de sa renaissance? C'est un anachronisme que cette image permanente de deuil, cet habit de funeste augure, ces lamentations vivantes devant le portique de Saint-Pierre. Pourquoi se déchirer la poitrine quand tout prospère?

Pour moi, j'imagine, au contraire, que cet institut d'épouvante et de repentir est tout ce qu'il y a de plus convenable à la situation, non apparente, mais réelle, de l'Eglise romaine. Pendant que la papauté et le jésuitisme, les Innocent X, les Alexandre VII livraient le Christ à Machiavel, il fallait bien qu'il se trouvât quelque part des hommes inconsolables pour pleurer éternellement cette chute. La croix de bois des trappistes expie jour et nuit la croix d'or des cardinaux; Rancé expie Loyola. L'un est la conséquence, et tout ensemble la contradiction de l'autre.

Chose nouvelle, un saint établit un ordre, comme un signe prophétique de mort, à la face de toute la catholicité. Jérémie le prophète s'était couvert aussi d'un cilice et de cendres à la face de Jérusalem; et nul

n'avait compris cet avertissement ; un autre jour il avait brisé un vase en éclats devant la Judée. Rancé fait quelque chose de semblable ; il donne à son établissement la figure d'un sépulcre étalé devant l'Eglise visible ; et l'Eglise ne le comprend pas.

Ses cénobites creusent chaque jour une fosse ; on croit que la fosse est pour eux, que cela n'a pas d'autre sens ; et l'on ne voit pas que le dernier des ordres porte d'avance le deuil de tous les autres ! on ne voit pas que cette fosse prophétique s'agrandit chaque jour, d'une manière surhumaine, sous la main de ces hommes, pour contenir, à la fin, toute la vieille société que la révolution française y jettera bientôt !

Les trappistes ont survécu à tous les ordres, comme le fossoyeur survit aux funérailles ; encore à présent, sans être émus d'aucune des passions de nos jours, sans se mêler en rien aux agitations de l'Eglise, ils restent froidement debout et impassibles, comme le génie de la mort ; et la fosse qu'ils n'ont pas cessé de creuser, crie encore, appelle encore celui qui doit la remplir. Ces cénobites, tels que leur instituteur les veut, n'ont plus rien du moi humain. Signes vivants, figures prophétiques de désolation dans l'Eglise, laissez en paix ces Jérémies modernes, couverts de cilice et de cendres, parler à la Jérusalem moderne leur

langage muet, jusqu'à ce qu'enfin ils soient compris.

Car ils mènent le deuil non d'eux-mêmes, mais d'une époque. Cette ordre de fossoyeurs est la vivante oraison funèbre de tout ce qui dans la chrétienté n'est pas immortel.

Si telle est la signification la plus profonde de la Trappe, d'autre part, Port-Royal est une seconde tentative de la France catholique pour se dérober à Rome; expliquons-nous.

Je vois s'élever loin du monde de Louis XIV un asile silencieux, consacré à la prière et à la pénitence. Nul éclat extérieur; nul effort d'habileté pour attirer à soi. On possède le plus grand orateur du temps [1]; on pourrait se parer de son éloquence pour appeler le monde; on lui impose silence, et l'on choisit pour l'organe de tous le moins éloquent de tous [2]. Le parfum de sincérité qui s'exhale de lui-même de Port-Royal est le seul charme qu'on se permette. Attirés par cette odeur de vérité, je vois arriver d'abord en ce lieu des hommes qui me semblent pleins déjà de la vie chrétienne. Saint-Cyran, Lemaître, Singlin me retracent la pénitence des anachorètes des premiers siècles; je respire quelque chose de la vie des soli-

[1] M. Lemaître.

[2] M. Singlin. Voy. *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve.

taires de la Thébaïde, en même temps que j'entends au seuil le murmure du grand siècle. L'un après l'autre, Pascal, Nicole, Arnauld, Racine, cèdent à ce prestige de sainteté; ces lieux deviennent comme sacrés pour moi.

A chaque moment, un groupe se détache du dix-septième siècle et vient se renouveler dans cette société sainte. Au milieu de la splendeur de Louis XIV, ce point de la terre m'attire de plus en plus; j'y reconnais l'imitation de ce que j'aime le mieux, de ce que j'ai lu le plus souvent dans Saint-Jérôme, dans Saint-Augustin; en dépit de ce que l'on appelle l'orgueil de la philosophie, je me sens touché par tant de piété, de sainteté réelle, qui contraste même avec le faste d'austérité de la Trappe. Je veux moi-même suivre ces groupes; je m'attache à leurs pas, je m'approche de ces lieux bénis; au même moment, je vois la main de l'Eglise qui s'étend et vient, avec une violence incroyable, renverser à mes yeux cet asile, chasser ces pénitents, tout détruire jusqu'à la dernière pierre, arracher de terre les corps des saints et les jeter au vent. Que tout soit rasé et extirpé, crie une voix de colère; c'est celle du Saint-Siége: *evellatur et eradicetur!* Cela me semble un songe; toutes mes pensées en sont renversées; mais ce songe est au contraire ce qu'il y a de plus réel dans le dix-septième siècle.

Dans cet étonnement, je cherche à découvrir la cause de cette fureur; avec un peu d'attention, je la trouve bientôt.

Il certain, en effet, que pour échapper à la toute-puissance de Rome, telle que le concile de Trente et le jésuitisme l'ont constituée, je n'entrevois, pour des chrétiens, qu'une seule voie; c'est celle à laquelle Port-Royal a été poussé aussi naturellement, aussi invinciblement que Luther. On s'étonne que l'un et l'autre aient proclamé, avec le néant de l'homme, avec l'abolition du libre arbitre, le despotisme de Dieu; et l'on ne voit pas que ce détour était le seul possible pour s'émanciper,

Il fallait pour échapper au pouvoir accablant de l'Eglise, lui opposer un pouvoir plus accablant; il fallait, en quelque sorte, exagérer la puissance de Dieu, pour faire pâlir et annuler la puissance du prêtre. La tyrannie du ciel était un moyen de se soustraire à la tyrannie de la terre. C'est la maxime des réformateurs, c'est aussi celle de Port-Royal : Dieu fait tout, par sa seule volonté; l'homme ne peut rien, n'est rien, ne fait rien. Ne voyez-vous pas que ce principe contient en lui-même, pour dernière conséquence, la diminution ou plutôt la démission du prêtre? Qu'est-il besoin de lui, si tout se fait sans lui. Tout ce que Luther

donne à Dieu, il l'enlève à l'Eglise. Ces maximes s'enchaînent parfaitement, loin de se contredire, comme on le pense.

Oui, les choses en étaient à ce point au seizième siècle, que l'homme, pour se dérober au pouvoir absolu du Saint-Siége et de l'Eglise extérieure, n'a pas trouvé d'abord d'autre voie que de s'engloutir, de s'abîmer lui-même, de se précipiter dans les profondeurs de Dieu. Voilà par où il a pu échapper. Toute autre issue était fermée.

Qu'ils en aient eu conscience ou non, c'est là ce qui fait le fond des grands hommes de Port-Royal. Ecoutez le bon génie du lieu, Saint-Cyran; il explique en termes parfaitement clairs la cause de tant de persécutions : « J'ai été longtemps prisonnier pour cette « vérité, qu'il faut que Dieu change le cœur le premier « et le renverse, avant que le prêtre entreprenne d'ab« soudre l'âme. » Vous l'entendez; il prétend donner à Dieu la préséance sur le prêtre; c'est tout le contraire de Rome moderne, qui partout donne au prêtre la préséance sur Dieu. Il part du dedans, de l'intérieur, de l'invisible; Rome, au contraire, veut partir du dehors, du visible, de l'extérieur.

Je rencontre ainsi deux voies qui s'ouvrent, représentées l'une par les Exercices spirituels de Loyola,

l'autre par les Lettres spirituelles de Saint-Cyran. Dans l'une, je suis un instrument muet entre les mains d'un instructeur. C'est la voie qui est glorifiée par l'Eglise. Dans l'autre, je suis mis face à face, solitairement avec Dieu, le principal conducteur des âmes. C'est la voie qui me semble mener les grands cœurs; c'est celle qui enfante Pascal, Nicole. C'est celle qui est condamnée.

A véritablement parler, voilà deux catholicismes différents. Dans cette alternative, lequel suivrai-je? Dans le premier, je vois à chaque ligne le pouvoir de l'Eglise visible mis en suspicion. *Sur dix mille prêtres, pas un!* Qui dit cela? c'est encore le saint du jansénisme, Saint-Cyran. Et dès lors que devient l'éclat, la puissance extérieure du sacerdoce? Dans le second catholicisme, au contraire, dans celui de Rome, je suis, il est vrai, avec l'autorité, avec le gouvernement officiel; mais que devient l'Eglise invisible? que deviennent ces maximes toutes spirituelles des premiers pères, l'esprit intérieur de saint Augustin? Il faut, avec Pie V, Grégoire XIII, condamner ce que les conciles d'Afrique, d'Orange ont proclamé, c'est-à-dire renverser dans les temps nouveaux ce que l'on a édifié dans les anciens. Après cela, le prêtre, toujours présent, me cache le Dieu intérieur.

Voilà, en toute vérité, ma situation. Que reste-t-il

donc à faire? Si je m'attache à Port-Royal, j'ai pour moi les premiers temps de l'Eglise, et contre moi les trois derniers siècles de la papauté; si je m'attache à Rome, j'ai pour moi l'autorité des temps nouveaux; mais j'ai contre moi, il me semble, tout l'esprit de l'antiquité chrétienne!

Le clergé se défie des saints, les saints se défient du clergé. C'est le résumé de tout ce qui précède. Entre ces deux Eglises, quel chemin prendrai-je?

Pascal, vous qui avez tout pressenti de loin, qui avez vu d'avance les incertitudes et les déchirements de notre siècle, qui savez que nous ne parlons pas ici de pareilles choses pour notre amusement, mais que nous cherchons la seule vérité; vous le martyr de la pensée, vous qui voyez aujourd'hui distinctement dans le fond de cet abîme qui vous faisait pâlir, que faut-il faire? Car voici, après deux siècles, l'héritage que vous nous avez laissé. D'un côté l'Eglise du Midi: elle est toujours debout; mais près d'elle est le génie de la ruse que vous avez frappé. Et comme vous avez refusé d'entrer dans cette alliance lorsqu'elle n'avait pas porté tous ses fruits, il m'est encore plus impossible de me rendre à elle, aujourd'hui qu'elle les a portés tous. Je pourrais peut-être trouver la paix, là où vous l'avez trouvée vous-même, dans cette Eglise renouvelée du désert de

saint Jérôme et de saint Augustin. Mais cette Eglise où vous aviez obtenu le repos, elle est maudite; cette maison sainte qui vous avait sauvé de vous-même et du monde, elle est rasée comme une maison de souillure ; vous y êtes entré comme dans le port; et vous êtes entré dans l'interdit. D'une part le jésuitisme flétri par vous, de l'autre Port-Royal flétri par Rome : telle est l'alternative où vous nous avez laissé.

Que dirai-je donc dans une si étrange situation ? Je dirai que le *Christ aux bras étroits* n'est pas le Christ qui embrasse le monde. Je dirai que l'Eglise romaine, italienne n'est pas toute seule l'Eglise universelle; et puisqu'on ne me laisse d'autre alternative que le jésuitisme ou l'anathème, je dirai que je suis obligé de me frayer une voie qui ne soit ni l'un ni l'autre, ni le jésuitisme, ni le jansénisme, ni Rome, ni Port-Royal.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, je ne me mettrais pas si aisément en scène; c'est la fin du dix-septième siècle et tout le dix-huitième qui tiennent ce langage. Le catholicisme s'était divisé lui-même. L'Eglise extérieure était renversée par Port-Royal, l'Eglise intérieure par Rome; la direction spirituelle qui jusque-là avait conduit le monde disparaissait. Dans cet interrègne de l'Eglise, il fallait trouver à l'humanité

une issue, ou l'ensevelir dans la fosse de Rancé. La terre avait besoin d'une autre papauté ; nous verrons bientôt quel fut ce nouveau pouvoir spirituel, qui remplaça en un moment tous les autres. Cette papauté irrésistible, qui s'assit, presque sans contradiction, sur le Saint-Siége désert de l'humanité, pendant le dix-huitième siècle, je peux déjà la nommer; c'est la philosophie.

Elle n'a besoin que de paraître ; le siècle se soumet sans murmurer à ce nouveau pontificat de l'Esprit, parce que, sous une figure nouvelle, on reconnaît les marques de la puissance ancienne, qui jusque-là avait remué le monde.

Ceci consacre d'avance la légitimité de ce siècle; il a, non pas renversé, mais déplacé l'Eglise ; il n'a pas bouleversé les temps comme un usurpateur. Ce n'est pas un siècle de bâtardise, qui se mêle, sans droit, à la lignée des siècles chrétiens. Non ; il a hérité légitimement de la mitre et de la triple couronne que l'on ne portait plus assez haut dans Rome. Il a hérité légitimement du Dieu vivant ; c'est par lui que, malgré la défaillance de l'Eglise, il n'y a pas eu d'interrègne dans le royaume de l'Esprit ; mais n'anticipons pas aujourd'hui sur ce grand sujet; réservons-le dans son entier pour un autre moment.

SEPTIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA PHILOSOPHIE.

Dix-huitième siècle.

5 juin 1844.

L'Italie a eu, deux cents avant nous, son dix-huitième siècle. Des talents éclatants, une hardiesse incomparable, un zèle de martyr chez quelques-uns, tout cela reste inutile. La société ne répond pas à cet appel ; on rencontre d'intrépides chefs d'écoles ; il ne leur manque que des disciples. La persécution, ce charme des forts, n'attire personne de leur côté ; nulle popluarité ne s'attache à leur nom. Après ces premiers combats, il est certain que l'Eglise, qui continuait de craindre l'hérésie, dut penser qu'elle n'avait rien à craindre de la philosophie.

Il faut qu'il y ait une raison sérieuse pour que ce

grand cri d'indépendance n'ait pas trouvé d'écho. L'inquisition elle seule ne l'expliquerait pas. La vérité est que Cesalpini, Pomponatio, Patrizzi, ces grands esprits précurseurs, pour mieux échapper au catholicisme romain s'étaient placés en dehors de l'esprit même du christianisme. Dès leur premier élan, ils sortent de l'enceinte de la société moderne. Abolissant, dans leur pensée, les seize siècles du monde chrétien, comme un rêve subtil, ils se rattachent immédiatement à la philosophie du paganisme. Ils continuent avec génie Héraclide, Parménide, Platon; ils redeviennent citoyens d'Alexandrie; mais dans ce mouvement violent hors de leur temps, le monde les perd de vue; égarés dans le passé, la société vivante ne les connaît pas.

Ajoutez qu'en se privant du christianisme, ils se privaient d'une supériorité certaine. Cela devenait évident, quand des abstractions on passait aux théories politiques. Ne voulant rien admettre du génie chrétien, tous les publicistes de cette école, Machiavel, Sarpi, Paruta, commencent par nier le droit; ils ne connaissent que la force. Ce résultat pouvait plaire aux gouvernements; il était incapable de conquérir l'opinion, la popularité. On sentait instinctivement que ces publicistes restaient, en principe, inférieurs à l'E-

glise moderne. Dès lors, ils avaient beau s'agiter ; ils armaient un passé glorieux contre un présent inerte ; tout glorieux qu'était ce passé, ce n'était pas pour lui que le monde devait s'ébranler.

Lorsque cette première explosion de l'esprit philosophique dans sa spontanéité fut épuisée, on vit dans le Midi une autre génération de penseurs ; hommes déconcertés, qui rachètent chacune de leurs hardiesses par une concession. C'est Vanini, c'est Paruta. Le premier, que Rome brûlait comme athée, passait pour fanatique en Angleterre ; quant à Paruta, imaginez un Machiavel, dont la phrase altière a été disloquée et exténuée par la crainte de l'inquisition. Il enveloppe sa pensée dans les plis et les replis de son langage sénatorial, comme un poignard dans un manteau de Venise. A la fin de son ouvrage, lorsqu'il a suffisamment commenté la raison d'Etat et les précautions ombrageuses du génie décrépit de la ville des doges, pour racheter tout cela il tombe à genoux, dans le dernier chapitre ; il fait devant ses lecteurs une confession publique, acte de componction déclamatoire.

Ainsi finit sous la terreur de l'Eglise l'éclat de la philosophie au seizième siècle. L'esprit de Machiavel à genoux se frappe la poitrine et prie du bout des lèvres ; cette prière dure encore.

Si la philosophie française au dix-huitième siècle fût rentrée dans cette voie ambiguë, certes, elle eût éprouvé le même sort; le monde ne se serait pas ému pour elle; heureusement elle fit tout le contraire. Comment cela? Elle montra au monde une idée supérieure à celle de l'Eglise; et au même moment l'Eglise se sentit frappée par des armes qu'elle ne possédait plus. Elle se trouva face à face avec une puissance qui, en niant toutes les formes, toutes les sectes, toutes les Eglises particulières, et en quelque sorte le christianisme visible, retenait pourtant ce qu'il y a de plus vivant dans le christianisme, l'esprit.

Tant qu'on avait opposé à l'Église romaine une autre Eglise, protestante, grecque, janséniste, la première avait pu saisir son adversaire, résister à ses coups; c'étaient des forces de même nature; il y avait pour cela une tradition de controverses qui pouvait durer indéfiniment. Si l'on était attaqué, d'autre part on avait prise sur un ennemi de la même famille; deux Eglises s'entre-choquaient; elles disputaient sur leurs formes. Mais voici un adversaire tout nouveau; le fruit même du christianisme, l'esprit, l'âme, qui, développée, affranchie des formes, se retourne à nu contre le principe même des formes; le corps du christianisme est d'un côté, l'esprit de l'autre. Jacob est assailli dans les

ténèbres par le lutteur invisible, invincible, insaisissable. C'est le combat de l'Eglise et de la philosophie au dix-huitième siècle.

Allons plus loin : sans sortir de la tradition des sociétés chrétiennes, cherchons la signification de cette époque. N'y a-t-il rien eu de semblable dans l'histoire? Les monuments de l'Eglise elle-même ne peuvent-ils pas nous montrer comment la Providence s'y prend, quand elle veut communiquer à une société une nouvelle effusion de l'Esprit de vie? ne pourrons-nous pas rattacher ce grand siècle maudit à l'histoire sacrée ?

Ce qu'on lui reproche le plus, c'est de s'être soudainement isolé de la tradition de tous les autres; or il est des temps où cet isolement même est d'institution divine. Soyons plus clair.

Quand les Hébreux, pour entraîner après eux le reste du monde, sont prêts à recevoir le baptême et l'esprit d'avenir, la Providence les enlève à la vallée et aux idoles d'Egypte. Elle les conduit quarante ans dans le désert; là, le peuple prophète reçoit l'éducation de l'avenir. Cette solitude devient l'ère de sa renaissance; sitôt qu'il est renouvelé, il va bâtir la société future.

De même, le dix-huitième siècle, tout entier, est arraché à sa vallée d'Egypte; il laisse derrière lui ce

qu'il a adoré; et les Pharaons le poursuivent pendant plus d'une journée. Il est entraîné à l'écart par ceux qui le conduisent. C'est, si vous le voulez, un désert; car les institutions, les coutumes, les cultes mêmes, tout ce qui abritait le passé, s'écroule. Une plage d'où la mer s'est retirée ne paraît pas plus dévastée; c'est un désert, mais plein des miracles de l'intelligence. Il y a des éclairs qui s'allument à l'horizon; ils montrent le chemin. L'homme moderne reste là, loin de la vieille société, sans aucun intermédiaire, en face de la raison, de l'âme; il reçoit, en quelque sorte, la révélation et les tables de la loi de l'Esprit pur; son éducation, dans le silence de tous les autres siècles, est si fortement conduite qu'il ne pourra jamais être entièrement ressaisi par le génie du passé; à la fin il quitte cette solitude pour fonder la nouvelle cité.

Ainsi, le dix-huitième siècle est la migration du monde moderne pour passer d'une forme sociale à une autre; ce n'est pas seulement une époque, c'est une ère.

Mais cette ère est celle de l'impiété! Doute, scepticisme, génie du vide, de la sensation, que sais-je! il est aisé, du haut d'une orthodoxie laborieuse, de jeter ces anathèmes contre cette époque, Reste à voir ce qu'il y a de fondé dans cette interdiction.

L'avenir est toujours sceptique à l'égard du passé, puisqu'il s'en sépare. Évidemment, le dix-huitième siècle a cessé de croire en beaucoup de choses ; mais il est également certain que le fond de ce siècle est une foi universelle à ce qu'il y a de plus important dans l'héritage du christianisme, je veux dire, à la puissance de l'invisible, de la pensée. Par là, s'unissent tous les hommes de ce temps ; le souvenir de l'un appelle presque nécessairement l'autre.

Quoi donc! ils ont contre eux d'abord toutes les puissances de la terre ; ils entreprennent de tout changer, non pas même par une association régulière, mais par une rencontre fortuite de sentiments, d'idées. Force, richesse, puissance, possession des siècles, que manque-t-il à ceux qu'ils attaquent? et quelques écrivains, qui à peine se connaissent, vont détruire tout cela par la magie d'une parole!

Ils croient tellement à la pensée, qu'ils sont persuadés que le reste n'est rien, qu'une idée suffit pour renouveler, alimenter le monde, que l'humanité possède en soi assez d'énergie morale pour rejeter tout le fardeau des temps, et refaire, à un moment donné, un monde nouveau, sur un idéal nouveau! Sont-ce là des matérialistes? sont-ce des sceptiques, ceux qui croient qu'une âme suffit pour créer un nouvel uni-

vers? Et l'on a voulu retrancher de la tradition vivante de la philosophie française ces hommes qui en seront toujours le foyer! Parce que l'on ne trouvait pas dans J.-J, Rousseau un attirail de formules d'école, j'ai vu le temps où on lui refusait le titre de philosophe; sans réfléchir que l'on peut toute sa vie manier, étaler des formules, et n'avoir pas le moins du monde l'esprit philosophique, qui est véritablement l'esprit de création.

Il n'est personne qui ne se soit cru obligé, en conscience, de jeter la pierre à ce siècle adultère. La vérité est que les classificateurs d'écoles ne savent que faire de ces grandes figures; il leur faut, comme aux herboristes, des systèmes bien morts qu'ils puissent mettre à la suite les uns des autres, dans leurs casiers: mais des hommes qui sont tout ensemble parole, mouvement, réalité, systèmes vivants, quel embarras! Ce n'est pas l'abstraction de la vie, c'est la vie elle-même.

Où allions-nous par cette étroite voie? Nous placions au premier rang des philosophes, Reid, Dugald-Stewart, parce que ces honnêtes écrivains ont assuré un jour que, d'après le sens commun, ils consentaient à croire à l'intelligence. Et nous repoussions de ce prétendu spiritualisme nos grands hommes qui, par un mouvement héroïque de l'âme, ont fondé, au dix-hui-

tième siècle, le vrai royaume des Esprits! Nous nous emprisonnions dans la lettre insulaire de je ne sais quelle philosophie écossaise! et nous quittions la grande voie, la voie nationale, la voie royale de la tradition et du verbe de vie! Hâtons-nous d'y rentrer.

Oui, revenons à l'intelligence de ce grand siècle, et ne nous laissons pas amuser par les mots. Tel qui ne voit pas une philosophie afficher le spiritualisme, l'accuse de n'avoir compris que la matière; entrons davantage au fond des choses.

Il ne suffit pas à une philosophie de murmurer extérieurement une formule d'idéalisme, d'héroïsme, pour appartenir vraiment au royaume de l'Esprit. On peut être très-matérialiste, en parlant toujours de l'idée. Réciproquement, un siècle qui n'affiche aucune prétention d'idéalisme, mais qui le met en pratique et le fait passer dans la vie, voilà vraiment un âge idéaliste; il fait du spiritualisme une réalité. A ce titre, que l'on me montre dans tout le passé une époque qui ait eu plus de foi dans l'âme qui en ait plus montré, qui en ait plus dépensé, qui, pour vaincre, ait eu moins besoin des forces des bras et de la nature. C'est le moment où la parole, jusque-là enfouie dans le mystère, devient vie, réalité. Au point de vue politique, la France est écrasée par l'ennemi; à ne la juger que par

les yeux du corps, vous la croiriez impuissante ; c'est au contraire le moment où elle règne, avec une puissance incontestée sur l'univers ; ses bras sont liés, elle commande au monde. Qu'est-ce donc que cela, sinon le règne de l'Esprit ? parce qu'il est devenu visible, ne le voyez-vous plus ?

Quand il habitait autrefois dans l'Église, et qu'il était voilé, vous le supposiez présent. Il quitte l'Eglise, il passe dans le siècle ; parce qu'il s'est rapproché de vous, ne le reconnaissez-vous pas ?

Ah ! nous avons péché envers ce siècle ; et, en disant cela, je n'accuse personne en particulier ; mais je suis d'accord avec la plus haute autorité philosophique de notre temps. Pendant que, dans notre pays, tout homme qui prétend à la philosophie croit bienséant de commencer par renier ce siècle éminemment français, n'est-il pas extraordinaire que le maître de l'abstraction, par excellence, un étranger, Hegel, le salue, au contraire, comme l'ère fondamentale de la pensée[1] ? la seule page enthousiaste, peut-être, qu'ait écrite ce grand esprit, marque le génie spiritualiste de notre dix-huitième siècle. Après cela, quelqu'un aura-t-il encore le courage de ne voir dans ce moment hé-

[1] Das Geistreich selbst.

roïque de l'esprit humain rien que ce que l'école appelle la doctrine de la sensation[1] ?

Remontons à la cause de tout ce que nous voyons, et parlons sérieusement. A la suite des doubles invasions de 1814 et de 1815, sous le fardeau d'un million d'ennemis, l'esprit de la France s'est, pendant un moment, comme perdu lui-même. Le génie du dix-huitième siècle avait eu pour apôtre dans le monde la révolution française ; cette révolution était vaincue : comment s'expliquer ce mystère? N'accusons personne! les circonstances étaient accablantes, et peut-être n'eussions-nous pas fait autrement.

La première pensée qui vint à quelques hommes, fut de donner tort au dix-huitième siècle. Ils crurent que le ciel venait de se prononcer contre lui, que les peuples s'étaient armés pour l'abolir ; de peur d'être enveloppé dans ce qu'on imaginait être sa défaite, on s'avisa de le renier. Après avoir sacrifié le drapeau national, on sacrifia, les uns après les autres, Voltaire, Rousseau, tous les représentants de cette époque : on s'immola soi-même. Ainsi, persuadé que c'était non-seulement échapper à la défaite, mais faire partie des vainqueurs, on se plaçait en dehors de toute

[1] En Italie, Rosmini continue cette guerre de trainards, longtemps après qu'elle est finie.

Au moment où il était de bon goût en France de renier Voltaire, c'est chez Gœthe qu'il s'abritait. Gœthe recevait ce grand exilé ; il apprenait de lui le don magique de communiquer la vie, l'électricité à des multitudes. Il traduisait Diderot. Lord Byron, se faisait le disciple de J.-J. Rousseau ; il tentait de réunir tout ensemble l'âme de l'auteur des Confessions et celle du vieillard de Ferney. Avec le vaste horizon qu'elle entr'ouvre, la Profession de foi du Vicaire savoyard reparaît en d'autres termes, dans cette théologie philosophique qui s'étend depuis Kant jusqu'à Schleiermacher. Les vastes travaux du plus grand critique de ce temps-ci, de M. de Wette, ne semblent-ils pas bien souvent des commentaires aux opinions hasardées par Voltaire?

Ainsi, après d'immenses travaux, on revenait aux résultats aperçus par le dix-huitième siècle; Hegel en proclamait le fond métaphysique, Gœthe la littérature, comme la source de vie ; de Wette en confirmait la critique ; de telle sorte que l'on peut dire que tout le mouvement contemporain est un développement nouveau, une nouvelle puissance de l'esprit de ce même siècle. On le reniait parmi nous au moment où il demeurait vainqueur.

Saluons donc derechef ces magnifiques otages ! Ils

reviennent à nous, éprouvés, glorifiés par l'exil ; ils ont fait au dehors l'œuvre de la France, quand elle se croyait abandonnée de Dieu et des hommes ! Ils ont vaincu quand nous renoncions à lutter; on les disait morts, voilà qu'ils ont combattu mieux que n'ont fait les vivants. Mais s'ils reviennent, c'est avec une signification nouvelle ; replaçons-les, dans nos esprits, à leurs places légitimes. Ce sera effacer la trace la plus visible des dévastations qui suivent la défaite.

Je suis des yeux, pendant quarante années, le règne d'un homme qui est à lui seul la direction spirituelle, non de son pays, mais de son époque. Du fond de sa chambre, il gouverne le royaume des Esprits ; les intelligences se règlent chaque jour sur la sienne ; une parole écrite de sa main parcourt en un moment l'Europe. Les princes l'aiment, les rois le craignent ; ils ne croient pas être sûrs de leur royaume, s'il n'est pas avec eux. Les peuples, de leur côté, adoptent sans discuter, et répètent à l'envi chacune des syllabes qui tombent de sa plume. Qui exerce cette incroyable puissance, que l'on n'avait plus vue nulle part depuis le moyen-âge ? est-ce un autre Grégoire VII ? est-ce un pape ? non, c'est Voltaire.

Comment la puissance des premiers a-t-elle passé à l'autre ? Se peut-il que la terre tout entière ait été

dupe d'un mauvais génie, envoyé par l'enfer? Pourquoi cet homme s'est-il assis sans contestation sur le trône des Esprits? c'est que d'abord il faisait bien souvent l'œuvre réservée dans le moyen âge à la papauté. Partout où éclate la violence, l'injustice, je le vois qui la frappe de l'anathème de l'Esprit. Qu'importait que la violence s'appelât Inquisition, Saint-Barthélemi, Guerre sacrée? il se plaçait dans une région supérieure à la papauté du moyen âge. Dominant toutes les sectes, tous les cultes, c'était la première fois que l'on voyait la justice idéale frapper la violence ou le mensonge partout où ils apparaissaient.

L'Eglise, personne ne le nie, avait commis de grandes fautes; il fallait tôt ou tard qu'elles fussent châtiées; et comme c'étaient des crimes envers l'Esprit, il fallait qu'elle fût punie par les flagellations de l'Esprit. Voltaire est l'ange d'extermination envoyé par Dieu contre son Eglise pécheresse.

Il ébranle, avec un rire terrible [1], les portes de l'Eglise qui, posées par saint Pierre, se sont ouvertes pour les Borgia. C'est le rire de l'Esprit universel qui prend en dédain toutes les formes particulières, comme autant de difformités; c'est l'idéal qui se joue du réel. Au nom des générations muettes que l'Eglise

[1] Isaïe, cap. XXVIII, v. 11.

devait consoler, il s'arme de tout le sang qu'elle a versé, de tous les bûchers, de tous les échafauds qu'elle a élevés, et qui devaient tôt ou tard se retourner contre elle. Cette ironie mêlée de colère n'appartient pas seulement à un individu, à une génération ; il s'y mêle le rire de toutes les générations abusées, de tous les morts torturés, qui se rappelant qu'ils ont trouvé sur terre la violence au lieu de la douceur, le loup au lieu de l'agneau pascal, s'agitent et se moquent à leur tour, jusque dans le fond du sépulcre.

Ce qui fait de la colère de Voltaire un grand acte de la Providence, c'est qu'il frappe, il bafoue, il accable l'Eglise infidèle, par les armes de l'Esprit chrétien. Humanité, charité, fraternité, ne sont-ce pas là les sentiments révélés par l'Evangile ? il les retourne avec une force irrésistible contre les violences des faux docteurs de l'Evangile. L'ange de colère verse, dans la Bible, sur les villes condamnées, tout ensemble le soufre et le bitume, au milieu des sifflements des vents ; l'esprit de Voltaire se promène ainsi sur la face de la cité divine ; il frappe à la fois de l'éclair, du glaive, du sarcasme. Il verse le fiel, l'ironie et la cendre. Quand il est las, une voix le réveille et lui crie : continue ! Alors il recommence ; il s'acharne ; il creuse ce qu'il a déjà creusé ; il ébranle ce qu'il a déjà ébranlé ; il brise ce

qu'il a déjà brisé! Car une œuvre si longue, jamais interrompue et toujours heureuse, ce n'est pas l'affaire seulement d'un individu; c'est la vengeance de Dieu trompé qui a pris l'ironie de l'homme pour instrument de colère.

Non, cet homme ne s'appartient pas; il est conduit par une force supérieure. En même temps qu'il renverse d'une main, il fonde de l'autre; et là est la merveille de sa destinée. Il emploie toutes ses facultés railleuses à renverser les barrières des églises particulières; mais il y a chez lui un autre homme; plein de ferveur, celui-ci établit sur les ruines l'orthodoxie du sens commun.

Il sent de toutes ses fibres le faux, le mensonge, l'injustice, non pas seulement dans un moment du temps, mais dans chacune des pulsations du genre humain. Les églises particulières n'avaient fondé le droit chrétien que pour elles-mêmes. Voltaire fait du droit chrétien le droit commun de l'humanité. Avant lui, on se disait universel; et cette universalité s'arrêtait au seuil d'une communion, d'une église particulière; quiconque n'en faisait pas partie était hors la loi évangélique. Voltaire enveloppe la terre entière dans le droit de l'Evangile!

Où ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans a-t-il pris,

je vous demande, la force de plaider jusqu'à la dernière heure pour la famille des Calas, pour les Sirven, les Labarre, tant d'hommes qu'il ne connaissait pas? où a-t-il appris à se sentir contemporain de tous les siècles, à être blessé jusque dans le plus intime de son être par telle violence individuelle, commise il y a quinze cents ans? Que signifie cette protestation universelle de chaque jour contre la force? cette indignation que ni l'éloignement de l'espace, ni les siècles de siècles ne peuvent calmer? Que veut ce vieillard qui n'a que le souffle, et qui se fait le concitoyen, l'avocat, le journaliste de toutes les sociétés présentes et passées?

Chaque matin il se réveille, obsédé par les cris des générations, des civilisations éteintes! au milieu des agitations, des distractions du dix-huitième siècle, un cri, un soupir parti de Thèbes, d'Athènes, de Rome antique, du moyen âge, l'occupe, l'obsède, le tourmente; cela l'empêche de dormir! Le 24 août, jour de la Saint-Barthélemi, il a la fièvre. L'histoire n'est pas une science pour lui, c'est une réalité criante. Quel est cet étrange instinct qui pousse cet homme à être partout sensible et présent dans le passé? D'où vient cette charité nouvelle qui traverse les temps et l'espace?

Qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est l'esprit

chrétien lui-même, l'esprit universel de solidarité, de fraternité, de vigilance, qui vit, sent, souffre et reste dans une étroite communion avec toute l'humanité présente et passée. Voilà pourquoi la terre a proclamé cet homme comme la parole vivante de l'humanité dans le dix-huitième siècle. On ne s'est pas trompé sur les apparences ; il déchirait la lettre ; il faisait éclater l'esprit universel. Voilà pourquoi nous le proclamons encore.

De bonne foi, que lui a-t-on opposé ? quel adversaire est entré en lutte contre lui ? dans le camp du passé, où a-t-il paru, ce lutteur qui, pour vaincre Voltaire, aurait besoin de se montrer plus vigilant que lui, plus fervent que lui, plus universel que lui dans la cause de la justice contre la force et la violence ?

Dans le mouvement précipité de notre siècle, la poussière s'est élevée jusqu'au ciel, sous les pas de nouvelles générations ; quelques personnes se sont écriées avec joie : Voltaire a disparu ; il a péri dans le gouffre avec toute sa renommée. Mais c'était là un des artifices de la gloire véritable ; les médiocres seuls en sont la dupe. La poussière retombe, l'esprit de lumière que l'on croyait éteint reparaît ; il rit de la fausse joie des ténèbres. Comme un ressuscité, il brille d'un plus pur éclat ; et le siècle qui avait commencé par le renier

du bout des lèvres, s'achève en le confirmant dans tout ce qu'il a d'immortel.

L'œuvre de Voltaire est dans un rapport nécessaire avec le catholicisme; même en le frappant, Voltaire l'attaque par ses armes, l'histoire. Il fallait, pour que la tradition du dix-huitième siècle fût la source du monde futur, qu'il se trouvât un homme qui, sortant du protestantisme, représentât dans l'œuvre nouvelle le génie des églises dissidentes. Cet homme, c'est Rousseau.

Le génie de la révolution religieuse du seizième siècle se mêle avec lui aux ferments de la France. Pour ôter au mouvement du dix-huitième siècle toute apparence de secte, pour que ce ne soit pas une révolution seulement catholique et romaine, mais une révolution chrétienne et universelle, il faut que cet étranger, Rousseau, sorte de l'enceinte de Luther et qu'il apporte parmi nous quelque chose de l'esprit du docteur de Wittemberg. Ses armes sont celles de la Réformation, non pas l'histoire, mais la logique, le raisonnement, l'autorité individuelle, l'éloquence toujours. Par lui, l'âme de la révolution du seizième siècle passe dans la révolution française; il rend, plus encore que Voltaire, Rome irréconciliable avec la France.

Dans le scepticisme du Vicaire savoyard, je ne dé-

couvre aucune trace de douleur. C'est un scepticisme d'espérance, bien plutôt que de mécompte. Il s'avoue très-franchement, il s'explique, il se dévoile. Dans ce doute, je sens un grand commencement de foi; le Vicaire savoyard se confie aux temps qui viendront pour dévoiler ce qui lui reste obscur. A proprement parler, il officie sur l'autel du *Dieu inconnu*. C'est la première pierre d'une société nouvelle.

Voulez-vous avoir devant les yeux la véritable image du scepticisme? on la rencontre quelquefois de nos jours : j'entends par-là un scepticisme qui se nie. Ne pas oser se regarder une seule fois courageusement au fond de l'âme, mais jeter à tout hasard sur ce vide incommensurable une apparence, une ombre de crédulité qu'on ne soulève plus! continuer toute sa vie ce jeu d'esprit avec soi-même, vivre jour et nuit sous un masque doré qu'on emporte au tombeau! douter et ne pas même s'affirmer que l'on doute! et ne pas permettre que nous désirions, que nous cherchions, que nous attendions autre chose! Quel renversement! quel abîme! cela suppose qu'on désespère d'en sortir! Ce néant qui se nie me fait peur; je ne vois rien de si misérable dans tout le dix-huitième siècle.

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, triple couronne de cette papauté nouvelle que la France a montrée à

la terre. Du haut du Vatican moderne elle parle véritablement à la ville et au monde, *urbi et orbi.* Elle ne s'adresse pas seulement à la race romane, elle convie toutes les races humaines; et les schismatiques, que n'avait pu dompter la papauté, je veux dire les peuples germaniques, grecs, slaves, comme les latins, les empereurs, les rois des peuples, comme les rois de l'intelligence, les guelfes comme les gibelins, s'il en reste, se soumettent à cette orthodoxie de l'esprit universel. Ceux que n'avait pu courber Grégoire VII, les successeurs des empereurs, le Grand-Frédéric, Catherine, Joseph II plient le genou! ils viennent de découvrir une puissance supérieure qui leur donne ou leur enlève la couronne! tels que ces premiers rois chevelus qui sortaient de la barbarie, ils ont reconnu le sceau suprême du pouvoir spirituel!

Lorsque la France, secouant sur son front cette tiare des temps modernes, a appelé la terre à la croisade, qu'a-t-on vu? des armées sans pain, sans souliers, sans vêtements, sortir de la glèbe, véritables fantômes que l'on croyait pouvoir renverser d'un souffle. Car on avait, d'un autre côté, tous les pouvoirs, et, pour ainsi dire, tous les mandats de la matière! mais ces prétendus fantômes étaient les soldats de l'Esprit; ces armées étaient les armées de l'Esprit, et voilà pourquoi elles

étaient nues comme l'Esprit. Les croisés du moyen âge ne l'étaient pas davantage.

J'étais un jour au lit de mort de l'un des deux représentants du peuple qui ont été envoyés pour défendre les lignes de Vissembourg; voici ce que me dit ce vieillard, dans un moment où l'on n'exagère pas sa pensée; je ne l'oublierai de ma vie : « C'est nous qui « mettions le feu aux batteries. On s'étonnait de notre « calme; nous n'avions à cela aucun mérite : *nous sa-* « *vions fort bien que les boulets ne nous pouvaient* « *rien.* » Est-ce là le langage d'un missionnaire du matérialisme? Je ne doute pas qu'il n'y ait dans le corps ecclésiastique des hommes capables de mourir pour leur foi; mais trouverait-on aujourd'hui beaucoup de représentants de la papauté romaine, persuadés en face d'une batterie ennemie, non pas seulement qu'il est convenable de bien mourir, mais que les boulets ne leur peuvent rien? Ceci est bien différent.

Où ces hommes puisaient-ils cette force surhumaine qui tient de la légende? Dans la conscience du miracle social, dont ils étaient les artisans. Ils la trouvaient dans le même sentiment qui poussait les premiers missionnaires de la papauté chez les Barbares; ces missionnaires aussi, nouveaux convertis, étaient

des sceptiques à l'égard de tout le passé païen; mais c'étaient des croyants à l'égard de tout l'avenir qu'ils embrassaient d'avance.

Dans le triumvirat de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, on ne pourrait dire quelle est l'idée particulière qui a enfanté l'héroïsme de la révolution; ce n'est, à véritablement parler, aucune de leurs maximes, ni même toutes ensemble; il s'y est joint quelque chose de plus puissant encore que tout cela. Dans le fond du dix-huitième siècle, on sentait par avance la série des conséquences, et en quelque manière toute la suite des siècles nouveaux qui devaient en sortir, et dont on était responsable. L'avenir entier s'est levé; il a combattu dans les cœurs, sous le voile du dix-huitième siècle.

Aujourd'hui, on se croit bien fort contre cet esprit en lui demandant compte de ses œuvres. On montre avec ostentation les cathédrales du treizième, du quatorzième siècle; et l'on demande à l'esprit nouveau où sont les siennes. On veut à tout prix voir des œuvres de pierre et de chair, comme si on ne croyait plus qu'à celles-là.

Si l'on eût fait cette question à la papauté encore nouvelle, le lendemain de son avènement, elle n'eût pas montré davantage ses édifices de pierre, mais des

édifices de l'âme : le passé vaincu, le paganisme dépouillé, la barbarie apprivoisée, l'unité du monde préparée et entrevue, la terre, un moment pacifiée, l'esclavage diminué, sinon aboli, l'homme relevé du destin : voilà les œuvres qu'elle montrait au monde, lorsque n'existait encore ni la basilique de Saint-Pierre, ni celle de Saint-Jean-de-Latran, ni celle de Sainte-Marie-Majeure, et que les chèvres paissaient dans Rome l'herbe des champs où devait plus tard s'élever le Vatican de Léon X.

De même, les œuvres de l'esprit nouveau qui ne date que d'hier, sont des œuvres de vie; elles vous entourent, et comme elles ne sont pas de pierre et de ciment, vous ne les voyez pas! La charité étendue à tous les esprits, la communion des nations dans un même droit, le bourreau dont vous faisiez avec M. de Maistre le lien de l'association humaine n'en étant plus que l'horreur, les peuples se tenant peu à peu par la sympathie d'une même cause comme ils se touchaient auparavant par la haine, la dignité de chacun sauvée et établie sur la conscience du Dieu intérieur, l'esclavage si longtemps maintenu par l'Eglise, effacé d'abord par l'hérésie, l'unité de l'humanité non plus seulement aperçue mais fondée, le droit divin passant de quelques-uns à tous : voilà la cité nouvelle qui s'élève.

Déjà elle sort de terre; elle vous enveloppe; et les aveugles demandent encore où sont ses tourelles, où sont ses basiliques de marbre et de porphyre!

Ils entendent les peuples qui se rencontrent, s'appellent; et ils demandent où sont les ouvriers! Ils sont eux-mêmes, quoi qu'ils en disent, intérieurement émus, éclairés, améliorés; et ils demandent si dans le monde il se fait quelque chose!

Pour ma part, si dans le dix-huitième siècle je reconnais l'avénement d'une nouvelle direction spirituelle, ne pensez pas que je réclame pour elle une nouvelle immutabilité. Que l'on ne m'accuse pas de mettre à la place de l'infaillibilité de Grégoire VII l'infaillibilité de Voltaire. Je ne prétends pas retenir l'humanité dans le dix-huitième siècle plutôt que dans le onzième. L'esprit de l'un et de l'autre est puissant, à condition qu'il soit développé, c'est-à-dire expliqué par la suite des temps. On avait excommunié le dix-huitième siècle, au nom de la lettre morte de la philosophie. J'ai montré que le fond de ce siècle est non pas un système, mais un foyer d'esprit. Puisez donc à ce foyer pour l'étendre. Ne rentrez pas dans ce siècle de vie pour vous y emprisonner, mais, au contraire, pour y chercher une vie nouvelle! Le caractère des grands hommes qui le représentent, est d'avoir été des

précurseurs ! ils veulent pour successeurs des intelligences libres, non des serfs. Vous les honorerez en ne les imitant pas, c'est-à-dire en faisant ce qu'ils n'ont pas pu faire.

HUITIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET LES PEUPLES.

12 juin 1841.

Une chose frappe les yeux les moins attentifs. Les chefs du pouvoir politique, au dix-huitième siècle, les princes, les rois cèdent au mouvement philosophique, jusqu'à ce que la révolution éclate. A cette vue, ils se retournent avec violence; un seul jour les ramène au moyen âge. On peut en dire de même de l'Eglise romaine au seizième siècle. Elle suivait la pente des temps; sans s'alarmer, elle se prêtait au changement; peut-être allait-elle faire un pas décisif. Mais Luther paraît, la Réformation éclate; une lumière terrible brille à la face du Saint-Siége. De ce moment la papauté recule; elle repousse des deux mains le don de

l'avenir; chaque jour elle se replonge plus avant dans le passé; cependant, son berceau l'effraie autant qu'un sépulcre.

L'action de la papauté n'est nulle part plus visible qu'en Italie; c'est là qu'il faut l'étudier pour en posséder le secret, puisque c'est là qu'elle est tout à fait maîtresse. Cette politique repose sur une immense espérance à laquelle tout un peuple se prête.

Dès le commencement, on s'aperçoit que cette nation n'aura pas la destinée des autres. Une attente extraordinaire la travaille; à peine, après les invasions, elle commence à prendre sous l'administration des Lombards une forme de peuple, qu'une main appelle l'étranger : c'est celle de la papauté. L'étranger arrive; il détruit cette ébauche d'empire italien; de ses débris se forme, comme des débris du bouclier de Minerve, une multitude de petits Etats. Ils cherchent à s'unir entre eux, mais le même génie reparaît; par sa seule présence il les sépare.

Comme ce génie n'a par lui-même aucune force matérielle, il est contraint toujours d'appeler la force étrangère à son secours; de telle sorte qu'il empêche la puissance nationale de se développer et se trouve incapable de la remplacer. A la fin, quand de tous ces petits Etats il ne reste plus que Florence, Clément VII,

pour consommer cette œuvre, appelle encore une fois l'étranger contre Florence sa patrie; alors la nationalité italienne périt dans son dernier abri; sur ses ruines s'élève le pouvoir absolu de la papauté moderne.

Comment n'y a-t-il pas eu dans le moyen âge un cri depuis les Alpes jusqu'en Calabre contre ce pouvoir étrange qui empêchait l'Italie de prendre sa place au soleil? Les historiens ne l'ont pas expliqué : c'est que jamais ambition plus grande n'avait été nourrie dans un peuple. Au moment même où il était frappé, ce peuple croyait, en s'immolant, revivre dans le pouvoir qui devait commander au monde; et si la papauté eût tenu, en effet, ses promesses, en amenant la terre entière au pied du Vatican, c'eût été là peut-être un digne prix de la nationalité perdue de l'Italie.

Remarquez qu'en demandant à toute une race d'hommes le sacrifice absolu de l'existence temporelle, on s'engageait à régner spirituellement sur l'univers; cela seul pouvait rendre légitime la disparition d'un peuple. Si l'on se faisait de sa ruine un piédestal, c'était à condition de soumettre l'humanité entière. Voilà ce que l'on était obligé de faire, puisque toutes les générations de l'Italie s'étaient l'une après l'autre démises sur cette seule promesse.

L'Italie a rempli les conditions du contrat ; elle s'engageait à mourir : elle a tenu sa parole. Rome a-t-elle tenu la sienne?

Que diraient, si elles pouvaient reparaître aujourd'hui, ces générations de Guelfes, qui dans toutes les villes d'Italie, au moyen âge, ont disparu de la terre, convaincues qu'en abandonnant leur pays à la papauté elles l'abandonnaient au pouvoir qui tenait dans sa main toute l'énergie de l'avenir? elles verraient ce pouvoir peu à peu confiné dans ses murailles, qui au lieu de ressaisir la Grèce dissidente, perd l'une après l'autre la Russie, la Germanie, la Prusse, la Suède, les Iles-Britanniques et en partie la France; elles verraient en franchissant du regard l'Océan, la moitié la plus vivante d'un monde nouveau, qui, sans espoir de réconciliation, s'est dérobé à Rome ; ramenant leurs yeux sur l'Europe, elles trouveraient l'Espagne même ébranlée. Que diraient alors ces générations ? cela est facile à imaginer.

Est-ce là la politique sacrée pour laquelle tout un peuple a bien voulu disparaître de la terre? L'Italie a consenti à vivre sur un calvaire ; elle a souffert une passion de huit siècles! elle a été flagellée par tous les soldats qui ont passé sur son chemin ; car vous aviez promis que cette passion servirait à faire régner par

vous le Christ du Vatican. Au lieu de cela, nous rencontrons presque partout, en face de vous, une autre Eglise que nous ne connaissions pas. Là où vous êtes encore, d'autres pouvoirs spirituels se sont levés; et vous êtes bien moins avancés dans votre victoire, que dans le temps où nous avons consenti à disparaître pour vous faire un marchepied. Nous nous sommes immolés; cela ne vous a servi de rien. Vous vous êtes abusés dans votre espérance; en vous trompant, vous nous avez perdus, nous et nos fils et les fils de leurs fils.

Ces sentiments ont été exprimés avec une force extraordinaire par les grands écrivains de l'Italie au moyen âge, qui conservent la vraie tradition nationale. Tant qu'il y a quelque espérance de sauver l'Italie du suicide, on entend des voix puissantes qui la conjurent de s'arrêter. Si la politique des papes est vraiment la politique sacrée, une nation se plonge pour elle dans le gouffre et disparaît; cela est sublime et tout chrétien. Mais au contraire, si cette politique n'a, comme toutes les autres, qu'une valeur précaire, temporelle, si elle n'est pas éternellement divine, quelle erreur sans remède!

Or, ce doute naissait dans les esprits dès le treizième siècle. De là les cris terribles du Dante, qui ont eu leur écho dans Pétrarque, Boccace, et à la fin dans

Machiavel[1] ! Dante surtout fait des efforts surhumains pour arracher son pays à l'illusion ! Jamais Luther ni la Réforme n'ont parlé en termes plus violents de la papauté. Pour enlever l'Italie à sa chimère, Dante veut la jeter dans les bras de l'empereur. Machiavel fait une ligue de tous les vices et de toutes les vertus barbares, afin de la tirer de son sommeil. Mais le sort en est jeté, l'Italie continue ; elle entre de plus en plus dans le songe de la papauté universelle ; elle n'est plus italienne ; elle devient cosmopolite, pour mieux se livrer encore.

Et quand tout est consommé, vers la fin du quin-

[1] « Puisque l'opinion de quelques-uns est que le succès des affaires d'Italie dépend de l'Église de Rome, je veux leur opposer quelques raisons qui se présentent à moi, et j'en alléguerai deux principales qui ne se contredisent pas. La première, c'est que, par le mauvais exemple de cette cour, cette province a perdu toute piété et toute religion : ce qui produit des désordres infinis ; parce que, où est la religion on suppose le bien, où elle manque on suppose le mal. Nous avons donc, nous autres Italiens, cette obligation à l'Église d'être tombés dans l'irréligion et la corruption ; mais nous lui en avons encore une plus grande, qui est la cause de notre ruine. C'est que l'Église a tenu et tient cette province divisée ; la papauté n'étant pas assez puissante pour occuper l'Italie et n'ayant pas permis qu'un autre l'occupât, il en est résulté que celle-ci n'a pu se réduire à une seule tête, mais qu'elle a été partagée entre plusieurs princes et maîtres : source de tant de discorde et de faiblesse, qu'elle en est arrivée à devenir la proie, non-seulement des Barbares puissants, mais de quiconque l'attaque ; et c'est là une obligation que, nous autres Italiens, nous avons à l'Église, et à elle seulement. » MACHIAVEL.

zième siècle, il faut entendre le langage des nouvelles générations d'écrivains qui parlent au nom de l'Eglise. Au lieu du triomphe qu'elle s'attendait à partager avec la papauté, l'Italie se sent prisonnière de guerre. Que lui disent alors les écrivains les plus généreux, les Savonarole, les Campanella, ceux qui désirent sincèrement la voir affranchie? Savez-vous quel nouveau remède ils proposent pour tant de maux, au nom de l'Eglise qui les a faits? Rien de plus incroyable et de plus logique. Savonarole, ce tribun évangélique, ne voit d'autre remède que de souffrir plus encore. Que l'Italie n'espère rien de la terre ni d'elle-même! qu'elle se laisse flageller, crucifier par tous les peuples; qu'elle prenne pour armoiries le crucifix sanglant! qu'elle meure volontairement et descende sans défense comme Lazare dans le sépulcre. Telle est alors cette politique de l'Eglise.

Pour consoler l'Italie de sa misère, on lui conseille d'être plus misérable! Eh bien! l'Italie suit ce conseil de son Eglise; pendant un siècle et demi, elle est précisément ce martyr inerte que demande Savonarole. Elle entre dans le sépulcre autant qu'une nation peut y entrer. Elle se laisse frapper par tous ceux qui viennent la visiter. Le dix-septième siècle arrive; voyons, après une obéissance si passive, que vont lui dire les nouveaux écrivains qui s'inspirent de l'Eglise de la renaissance.

Chiabrera, Filicaja, ces vrais poëtes, sont d'accord avec le Saint-Siége. Ils ont retrempé leur poésie dans le ferment de la réaction religieuse. Quelle parole de vie vont-ils prononcer? Au moins ils penseront, sans doute, que la mesure des maux est comblée, et qu'il est temps de songer à faire partager à leur peuple la renaissance et le triomphe de l'Eglise : nullement.

La politique de martyr de Savonarole est un temps d'allégresse, en comparaison des promesses de Chiabrera et de Filicaja. Relisez ces confidents de la nouvelle Eglise italienne ; le même mot revient perpétuellement pour l'Italie : c'est qu'il faut achever de mourir. *Souffre, misérable, souffre!* lui crie le pieux Filicaja: *être esclave ou mourir! réfléchis et choisis!* Pas un mot de plus, chez ces prophètes de mort.

Encore, du moins, dans ces paroles, il y a un écho de la colère biblique, le bruit heurté d'un corps qu'on jette dans le sépulcre. Cette vigueur de mépris cache peut-être encore un reste de vie nationale. Mais, plus tard, lorsqu'accompagnée de chants de mort, sans que vous entendiez jamais un seul chant de renaissance partir de l'Eglise, cette sorte de convoi d'un peuple arrive jusqu'à nos jours, que voit-on? Le royaume d'Italie, soulevé un moment par Napoléon, retombe; et les écrivains inspirés par l'Eglise de Rome, Manzoni,

Silvio Pellico, sans même pousser une plainte, se résignent ; la douleur de la disparition de l'Italie n'a plus rien chez eux de l'exaltation toute vive de Savonarole ; tout est consommé pour eux, depuis des siècles.

Voilà donc le résumé de cette histoire. Un contrat social se forme entre l'Eglise romaine et l'Italie. La première promet à la seconde la suprématie universelle de l'esprit, en compensation de la ruine. L'Italie accepte ; la ruine se consomme ; le but n'est pas atteint. Il y a, dans le monde, un grand peuple de moins; et la papauté, infidèle à sa promesse, s'assied, sans repentir, sur ce grand mort qui s'étend des Alpes en Calabre.

Il est impossible que nous assistions à un pareil spectacle sans en tirer quelque enseignement, au moins pour nous-mêmes. Tout ceci dérive d'une cause générale, c'est-à-dire d'un fonds de mépris que l'Eglise romaine nourrit et entretient pour les nationalités. Elle a assisté pendant des siècles, sans proférer une plainte, à la dissolution de l'Italie ; de nos jours, elle a vu avec la même impassibilité tomber la Pologne. Peut-être un cri, parti du Vatican, eût pu la sauver ; mais l'idée n'est pas même venue de pousser ce cri qui eût fait tressaillir la terre. Loin de pressentir, le moins du monde, le réveil de la Grèce, M. de Maistre a osé répéter que le plus grand mal pour elle serait peut-être

d'échapper à la servitude. Une impassibilité si extraordinaire tient à un principe général.

Que de fois, même en France, n'entend-on pas des paroles qui reviennent à ceci : l'Etat, la France, c'est-à-dire la patrie, choses précaires et passagères, en comparaison de nous, pouvoir ecclésiastique, qui, comme tel, sommes éternel. On s'enorgueillit de son éternité, on abandonne, par grâce, à la patrie, le temps rapide ; on lui mesure les années, les heures ; on réserve pour soi les siècles de siècles ; et il est aisé de voir que, dans ce partage, on se résigne d'avance à survivre, sans trop de douleur, à ce pays, à cette France, à ces peuples éphémères que l'on contemple du haut de son immutabilité.

Mépriser les nationalités, ce n'est rien autre chose que mépriser la vie, en sa source la plus profonde. D'où viennent ces formes originelles que les peuples reçoivent dès leur berceau ? elles sont comme le sceau du Créateur. Qui les a vues naître ? Qui vous dit que ces marques soient moins sacrées que le sceau du Vatican ? Qui a touché ce moule divin dans lequel sont jetées les races humaines ? La nationalité d'un peuple est pour lui ce qu'est pour l'homme sa conscience. Quand l'Eglise s'appuyait, non sur des théories, mais sur le vivant lui-même, songeait-elle à s'abstraire du

sein des peuples, qui sont les véritables vases de l'Eternel? Les prophètes hébreux menaçaient Jérusalem; mais dans sa ruine ils voyaient sa renaissance; chez eux, l'allégresse touchait à la lamentation.

La nationalité de la France est le fruit de toutes les générations; de sa langue, dont les racines se perdent dans une nuit aussi profonde que celle dont vous vous vantez; de chacun des actes de la Providence à chaque moment de son passé, avant même qu'elle eût d'histoire; de ce baptême mystérieux que reçoit chaque peuple, au bord d'un Jourdain inconnu, en entrant dans la vie; de ses combats, de ses défaites, de ses victoires, pour une cause dont elle a reçu le germe, et qui grandit avec elle.

OEuvre patiente de Dieu, la France était avant que vous fussiez ce que vous êtes! Sans vous inquiéter davantage de ce que vous ferez quand elle ne sera plus, prenez garde seulement qu'elle vous survive!

Car, si l'Eglise se sépare de la conscience intime des sociétés vivantes, il est inévitable que, dans la même proportion, ces sociétés se séparent d'elle. L'idéal social que l'Eglise romaine offre aux peuples du Midi, est un vaste cosmopolitisme dans lequel va se dissoudre toute personnalité nationale. L'Italie, la première des peuples de race romane, est tombée dans le piége;

elle a embrassé ce cosmopolitisme, pensant que tout le monde allait l'y suivre ; mais les peuples, au contraire, s'obstinant à conserver, comme un don de Dieu, leur vie propre, il en est résulté qu'elle a été étouffée par ces personnes inviolables que l'on appelle des nations. N'imitons pas cet exemple d'un peuple de notre race ; nous aurions infailliblement le même sort.

Le véritable idéal de la politique sacrée (et c'est en cela que Rome moderne le méconnaît) n'est pas de sacrifier la nationalité à l'humanité, mais bien de les concilier l'une et l'autre en les développant l'une par l'autre. Assez de personnes, obéissant en cela à leur insu au génie de l'Eglise romaine, proclament parmi nous un cosmopolitisme abstrait ; il est temps de revendiquer les droits de la vie. Servir la cause de l'humanité, ce n'est pas, pour une nation, consentir volontairement à s'atténuer devant toutes les autres, puisque si chacune réalisait cet idéal, il s'ensuivrait que la vie, décroissant partout à la fois, l'humanité irait aboutir à un véritable néant.

Concourir à l'unité réelle du genre humain, c'est, au contraire, pour chaque peuple, se déployer dans la mesure de son génie, agir pour tous en vivant de toute sa vie. Une nation quelconque qui se retire de la mêlée, des dangers de l'existence, qui n'occupe pas

dans le monde moral et social la place que Dieu a confiée à sa garde, qui ne fait pas sa tâche entière, une telle nation pèche, non-seulement envers elle-même, mais envers le genre humain, non-seulement envers le passé, mais envers l'avenir; elle s'oblige d'avance à racheter ces moments d'inertie par des trésors futurs de courage et de vie.

Pendant qu'on nous parle de cette humanité abstraite dont le danger et le type pour tous les peuples d'origine romane est à Rome, ne voyez-vous pas, au contraire, partout éclater de puissantes et hardies nationalités, fondées sur des Eglises nationales, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, toute la race slave menée par le pape slave, l'Empereur! Il suffit de franchir nos frontières pour s'apercevoir de ce ferment des esprits indigènes: chacun de ces peuples nouveaux porte avec lui son Eglise.

Quant à l'Espagne, veut-on savoir comment elle a gardé sa nationalité? Si elle n'a pas été entraînée à se démettre comme l'Italie, elle le doit à une horrible cause. Croirait-on que l'inquisition est ce qui a conservé chez elle l'esprit de race? rien n'est plus certain. En se faisant plus catholique que Rome, le roi d'Espagne est resté, pour le peuple, comme la source de son Eglise; on était trop préoccupé de ce que l'on avait à

craindre du roi, pour penser au pape ; pendant trois siècles, un bûcher national a conservé, en dépit de l'ultramontanisme, la nationalité de l'Espagne.

Ne nous abandonnons donc pas à la fascination énervante de ce faux idéal qui, du haut du Vatican, plane sur toute la race romane ; c'est assez qu'un grand peuple ait péri dans l'attente d'une promesse menteuse que tout a contredite; l'expérience consommée, le sacrifice ne se renouvellera pas.

La théorie politique de Rome consiste à renfermer le foyer de la vie sociale et divine dans un seul point, le Vatican, d'où elle se communique au reste du monde ; et, au contraire, nous sentons de plus en plus distinctement que ce foyer est dans le cœur de chaque race d'hommes, de chaque peuple. Voilà pourquoi, dès qu'une nationalité est opprimée, il s'échappe de la France un cri de douleur, comme si elle se sentait atteinte dans une partie vivante de l'Eglise universelle; car l'Eglise de France n'est pas seulement renfermée dans le Vatican. Le pape de M. de Maistre peut nous maintenir en communion avec les Latins ; mais cela ne nous suffit pas, nous voulons être en communion avec le genre humain.

Vous franchissez en toute hâte les frontières; déjà les Alpes s'abaissent ; vous allez chercher plus loin

votre autel, enfin vous entrez dans une enceinte au bord du Tibre; vous vous arrêtez, et vous dites : c'est ici qu'est l'Eglise de France! vous vous trompez. L'Eglise de France est en France.

On comprend que dans le moyen âge, quand la conscience des peuples n'était pas encore formée, il se soit trouvé un pouvoir spirituel, extérieur, qui sur les ruines de Rome ait enseigné au monde, dans chaque circonstance, ce qu'il fallait aimer, haïr. Aujourd'hui la France porte en elle-même sa direction spirituelle, sa papauté vivante ; son Eglise n'est plus en tutelle. Pour accomplir des faits d'un ordre universel, elle n'attend pas que l'ordre lui vienne du Vatican; elle prend conseil directement de la Providence manifestée dans la conscience universelle du genre humain; elle a prononcé elle-même, quand il a fallu, son *Dieu le veut!* Sur ce principe, sa nationalité, sa vie-propre, nous est aujourd'hui sacrée. Les peuples ne sont plus les disciples muets du pouvoir spirituel; ce pouvoir a passé en eux; inviolable, il leur a communiqué son inviolabilité.

Ces idées empruntent une singulière évidence, si vous considérez le rôle de l'Eglise au milieu des événements qui ont changé le monde vers le commencement de ce siècle. Les rapports de Napoléon et de la

papauté renferment à cet égard une instruction inépuisable.

Sous le Consulat, quand il est l'organe manifeste de l'opinion universelle, il rétablit l'Eglise catholique dans ses droits : tout le monde applaudit. Plus tard, à mesure qu'il s'éloigne de l'esprit nouveau, il tente autre chose ; il veut combler le vide de son empire ; et pour cela que fait-il ? il enlève le pape de Rome, comme autrefois on enlevait une divinité de pierre ou de bronze ; il l'amène au centre de son pouvoir ; c'est-à-dire, qu'il tente de faire pour le catholicisme ce que Henry VIII a fait pour le protestantisme. Plus l'Empereur met de violence pour attirer cette force de son côté et l'envelopper dans l'état laïque, plus il montre l'importance qu'il y attache. S'il eût réussi dans cette occupation de la papauté, que fût-il arrivé ? la France eût fini par représenter dans le monde le catholicisme : c'eût été là le drapeau auquel le monde l'eût reconnue.

Mais la religion qu'elle avait embrassée était plus vaste ; aussi cette alliance qui devait être indissoluble, se brise par la nature même des choses. L'Empereur a des conciles qui durent un jour ; on signe des concordats qui sont rompus le lendemain. L'impossibilité éclate de tous côtés : Rome et la France frémissent

l'une et l'autre sous cette main qui essaie de les confondre. La première jette l'anathème, la seconde se détache; et Napoléon comprend à Sainte-Hélène que cette Eglise, cette puissance spirituelle qu'il cherchait de l'autre côté des monts, était toute vivante, près de lui, dans la conscience des peuples.

Alors on voit une chose qui renverse toutes les idées admises jusque-là sur le Saint-Siége. Dès que Napoléon chancelle, le pape passe du côté des vainqueurs! Mais ces vainqueurs, quels sont-ils? des hérétiques, des schismatiques, la Prusse, l'Angleterre, la Russie. Ainsi, l'Eglise romaine épouse l'hérésie; et pour que toutes les contradictions soient rassemblées, ce mélange qui eût fait reculer d'effroi les papes du moyen âge, s'appelle Sainte-Alliance.

Chose incroyable, ce sont les schismatiques, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, les ministres d'Angleterre qui exaltent la papauté. On découvre alors un fait étonnant. Pour la première fois dans le monde chrétien, les immenses questions dont la terre s'est émue ont passé, pour ainsi dire, par-dessus la tête de la papauté. Les Etats schismatiques traitent l'Eglise romaine, non plus comme un être vivant et menaçant pour eux, mais comme un être d'abstraction qui entre dans le calcul de la diplomatie. On s'aperçoit que la

terre s'est ébranlée pendant un demi-siècle et que la papauté a cessé d'être le centre et le but de ce mouvement universel. Elle n'apparaît plus, au milieu de ce grand bouleversement des choses modernes, que comme une partie, une secte du christianisme.

Dans les congrès de Vienne, de Vérone, où se discute le sort du monde, quel est son rôle? elle y assiste par ses légats, un autre les préside. Je me demande comment le représentant des Grégoire VII, des Innocent III a pu, sans désespoir, se trouver obscurément confondu parmi les chargés d'affaires, les plénipotentiaires de l'hérésie. Dans ces assemblées qui vont décider de la condition du genre humain, quel peuple la papauté a-t-elle sauvé et protégé? Au milieu de ces solennels débats, pour qui parle-t-elle, quand toute la terre écoute; elle ne s'occupe que de ses possessions matérielles!

Afin de rappeler la mission qu'elle remplissait dans le moyen âge, plaide-t-elle pour les faibles? Pense-t-elle à l'Irlande, à la Grèce, à la Bohême, à la Hongrie, à tous les opprimés, lorsqu'une parole tombée de haut sur la table des plénipotentiaires de Vienne pouvait tout changer? Ne lui demandez pas cela; sa vue est absorbée par un point de la terre : elle pense à la Romagne. Au moins plaide-t-elle pour ceux qu'il est im-

possible d'oublier, pour les vaincus? Au contraire, elle voit la France catholique abattue; elle demande instamment aux puissances hérétiques de profiter de l'occasion pour arracher de la France une province et pour la lui donner[1]!

Ce sont les schismatiques qui empêchent ce meurtre! C'est-à-dire qu'elle voit le Samaritain, couvert de blessures sur le chemin; non-seulement elle ne l'aide pas, elle ne le console pas, mais elle n'a qu'une idée obstinée, qui est de le dépouiller.

Quelqu'un a-t-il ouï dire, qu'au milieu de l'avidité de ces princes victorieux, le prince de l'Eglise ait dominé les débats par une de ces grandes effusions de charité universelle, qui lui eût rendu en un moment l'autorité morale?

Profite-t-il de l'exaltation des esprits, de la magnanimité naturelle qui suit la victoire, pour rappeler aux princes leurs serments envers leurs peuples? C'était là assurément sa tâche. Le prince du schisme, l'empereur Alexandre, a rencontré, dit-on, quelques-unes de ces lueurs de grandeur. On ne dit rien de semblable de Rome.

Quand il s'agit de refaire le droit des gens, est-ce

[1] *Les Quatre Concordats*, t. III, p. 93, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines.

Rome qui propose l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort en matière politique? Ces questions s'agitent dans la conscience universelle; mais l'Eglise universelle n'y songe pas. Au moins, le cri du sang la rend-il à sa mission? Quand les échafauds politiques se dressent au milieu de passions périssables, Rome élève-t-elle la voix au nom de l'éternelle clémence? Se place-t-elle entre l'échafaud et le monde, trop irrité pour être impartial? Ney, Murat, tous ces braves poursuivis par la colère du temps, trouvent-ils un refuge dans Rome? En étendant la main sur eux, sauve-t-elle à leurs juges eux-mêmes un éternel regret? Non, mille fois non : au milieu de tout cela, Rome ne voit que Rome. La France ne peut pas l'oublier.

Ah! c'était là une de ces circonstances qui ne se représentent pas deux fois, et par lesquelles sont jugés en dernier ressort les grands pouvoirs, tant de l'Eglise que du monde. La terre encore humide du sang des champs de batailles, les nations haletantes au sortir de la lutte, la France désespérée, les vainqueurs étonnés, Napoléon seul et pensif dans son île, l'univers jeté dans une immense attente, et, au milieu de ce mélange de désolation et d'orgueil, la papauté, ce pouvoir du ciel, bénissant d'en haut la ville et le monde, occupée surtout de ceux qui souffrent, fermant les plaies

des peuples blessés, réclamant pour eux leur salaire à la fin d'une si terrible journée, se souvenant que la France est la fille aînée de l'Eglise, l'évoquant du sépulcre, la réchauffant de son souffle sacré, le lendemain de Waterloo, mais surtout réclamant jour et nuit pour celui qu'elle avait maudit dans un jour de colère, pour le grand prisonnier de Sainte-Hélène, ne laissant pas une heure de sommeil aux rois, qu'ils n'eussent mis fin à cette inique torture, et brisant, à la fin, au nom de la puissance chrétienne les liens de Longwood que tous les princes de la terre avaient forgés ; quelle mission, si seulement on se la fût proposée ! Quel spectacle ! et c'est ainsi qu'autrefois les papes avaient fait pour le roi Richard ! Quelle manifestation, quelle révélation éclatante de l'autorité spirituelle ! Où est l'homme qui n'eût été frappé, ébranlé, jusque dans le fond de son cœur, à la vue de ce Prométhée délivré du vautour par l'Hercule chrétien ? Je ne connais personne, pour ma part, d'assez aveugle, qui n'eût plié le genou.

Mais, lorsque l'on est resté au-dessous de ces occasions toutes divines, elles ne reviennent pas ! alors, que reste-t-il à faire ? il faut tenter de regagner, par les voies souterraines, le monde que l'on n'a pas su ressaisir par l'éclair de l'esprit et au milieu de l'acclama-

tion de l'univers. Il faut user d'artifices, parler un double langage, que sais-je? il faut faire tout ce que l'on fait aujourd'hui[1]!

Au reste, puisque la papauté a renoncé, dans un moment solennel, à ce qu'il faut bien appeler le gouvernement spirituel du genre humain, c'est là un héritage qui ne peut rester vacant. Il faut absolument, dans le démembrement de la puissance spirituelle, qu'il se forme une autorité dont l'effet se fasse sentir à tous les peuples. Le monde chrétien est accoutumé à être régi par la parole publique; il ne peut entièrement se passer de ce conducteur invisible.

Les premières assemblées de la révolution française ont eu évidemment cette pensée. Qu'est-ce que la Déclaration des droits de l'homme par l'Assemblée constituante, si ce n'est une profession de foi canonique, manifestée au nom de la France, non-seulement à un pays en particulier, mais à la terre entière? Un discours de Mirabeau avait-il alors, dans le monde, beau-

[1] Que parlent-ils de politique catholique! ils ont perdu le sens de ce mot, que nous sommes obligé de restituer; ils comprennent par là toutes les rancunes, tous les schismes du passé. A les entendre, il s'agirait de remettre les États en présence, et de les partager suivant la bannière de leur Église visible. Mais c'est là un combat fini, on ne le rallumera pas La politique véritablement catholique n'est pas romaine, elle est universelle; c'est tout le contraire de celle qu'ils proposent.

coup moins d'efficacité qu'une bulle? Les peuples chez lesquels la parole est vraiment émancipée sont faits pour servir d'organe à tous et plaider les uns pour les autres.

Nos assemblées politiques ne remonteront à la hauteur à laquelle elles doivent viser, que lorsqu'elles auront la conscience d'être un organe de la nouvelle puissance spirituelle. Jusque-là on possédera des orateurs brillants; ils enchanteront souvent l'oreille; mais on ne sait comment leur parole habile aura perdu le chemin de l'âme; elle ne descendra plus au fond des esprits; on sera tout étonné, après tant de discours, que les peuples n'en retiennent pas une syllabe.

Ou ces pouvoirs disparaîtront dans la décadence de l'Occident, ou il arrivera, un jour, que personne ne se fera plus un jeu privé de la parole publique, que nul, dans un moment sérieux, ne montera à une tribune sans éprouver un frémissement intérieur, comme s'il avait la terre entière pour auditoire; et il l'aura réellement. Alors, la parole redeviendra vraie, vivante; elle régira le monde comme elle l'a régi au moyen âge. Les formules fictives feront place à l'accent spontané. Partis de la conscience publique, les anathèmes retentiront de peuple en peuple; ils frapperont, comme autrefois les bulles du Vatican, la violence et la ruse. Ou

la parole des nations chrétiennes n'est qu'un bruit inutile, ou elle doit finir par être tout cela.

Il ne s'agit pas de renverser la cité catholique, mais bien de la réaliser.

Vous assistez à d'interminables débats sur l'éducation publique. Les discussions sont savantes, éloquentes; tout le monde comprend qu'il s'agit d'un point vital; on se dispute d'avance les générations qui ne sont pas. Comment, après tant de paroles habiles, personne n'a-t-il dit que la véritable éducation d'un pays de discussion libre, c'est le spectacle permanent de sa politique, que toutes les influences d'école cèdent à celle-là, et qu'il est souverainement inutile de rien espérer d'une modification obscure de l'enseignement, si, auparavant, vous n'améliorez, ne redressez, ne corrigez cet enseignement tout-puissant, irrésistible, qui chaque jour parle et éclate dans les faits et dans la tribune politique?

Comment veut-on que nous fassions pénétrer ici la vie du christianisme dans la littérature, dans la philosophie, si cette haute pensée ne reparaît pas ailleurs, là où elle pourrait briller dans la réalité de la loi pour la France et pour le monde? Comment veut-on que nous enseignions ici que toute la dignité morale de l'homme moderne est dans sa pensée, si les pou-

voirs publics ne reconnaissent au contraire que la richesse?

Nous disons cela, dans notre étroite enceinte, parce que nous le pensons. On nous croit pendant que nous parlons, mais, ressaisis bientôt par le démenti éclatant que nous donne l'enseignement de la vie politique, combien en est-il d'un cœur assez robuste pour rester fidèles à la vérité dont ils ont ici conscience! Faut-il qu'il y ait une doctrine pour les fils, une autre pour les pères? Depuis quand la vie d'un peuple se partage-t-elle ainsi? L'avenir est là pour mettre fin à ces contradictions.

Si nos doctrines sont vraies pour la science, le droit, les lettres, la philosophie, il est nécessaire qu'elles le soient aussi pour la politique, considérée d'une manière générale.

J'ai établi qu'il existe aujourd'hui deux puissances spirituelles : l'une, réelle, qui est dans la conscience des peuples; l'autre, apparente, qui se montre dans le Vatican. Lorsque la première se tait par une raison quelconque, l'autre en profite pour reparaître et menacer de tout envahir.

Voulez-vous donc résister sincèrement à la domination de la papauté romaine? Je ne vous propose pas de refaire ce qu'a fait Napoléon, d'enlever la personne

matérielle de la papauté : je vous propose seulement de rester fidèle à notre tradition, d'enlever à Rome moderne l'esprit qui, dans les époques saintes, a fait sa grandeur et son universalité.

Ce n'est pas un homme qu'il faut enlever, c'est un esprit; et j'ai montré que, dès le dernier siècle, il a passé de notre côté.

Vous craignez le pape; il est un moyen de le déposséder sans l'insulter, comme ont fait nos rois du moyen âge. Soyez, dans la conduite du monde, plus chrétien, plus universel que lui; ayez pour les nationalités la charité qu'il n'a pas eue. Essayez de relever un jour les morts qu'il a faits! ouvrez les portes de la cité de vie, non plus seulement à un petit nombre de prédestinés. L'Espagne a été le bras droit de Rome, soyez le bras droit de l'humanité. En un mot, essayez une politique plus élevée, plus sacrée, plus divine que celle du pape; vous hériterez légitimement de sa force et vous ne le craindrez plus : c'est le moyen assuré de le vaincre sans le combattre.

NEUVIÈME LEÇON.

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

19 juin 1844.

Sous Urbain VIII, un poëte italien, Pallavicini, rencontre une idée singulièrement hardie; dans un caprice de poésie, il imagine que le Christ au haut des cieux se repent de son alliance avec l'Eglise romaine. Saint Paul descend sur terre pour la répudier. Après le divorce céleste, d'autres Eglises prennent d'avance le voile de fiancées; toutes elles sont repoussées l'une après l'autre. Plutôt que d'épouser une Eglise particulière, le Christ préfère demeurer dans l'éternel veuvage.

L'auteur de cet ouvrage apocalyptique vivait en sûreté à Venise, sous la protection de la république. Un jeune poëte de ses amis l'engage à faire en commun

un voyage d'imagination du côté de la France; ils partent. Aux frontières, on se détourne pour voir Avignon, la ville des papes. A peine entré dans la ville, l'ami quitte son rôle. C'était un affidé de l'inquisition romaine. Pallavicini est jeté en prison; il a la tête tranchée en 1644.

Cette histoire explique comment le christianisme disparaît presque entièrement des œuvres d'imagination en Italie dans les deux derniers siècles. Le croyant le plus sincère devait toujours craindre de ne pas le paraître assez dans une œuvre de fantaisie.

Je m'aperçois avec étonnement que, dans l'époque moderne, l'Eglise romaine a perdu, dans les lettres, avec l'idéal du christianisme, le sentiment de sa propre poésie. Les cardinaux, les papes écrivent une foule de vers; mais cette distraction frivole n'a plus rien de commun avec les inspirations solennelles du moyen âge. Que sont devenus les accents de flamme des saint Ambroise, des saint Paulin, qui s'ajoutaient à la liturgie? Urbain VIII écrit des vers païens au cavalier Berni. Au lieu du *Stabat Mater*, du *Salutaris hostia*, les princes de l'Eglise composent des sonnets mythologiques, dans le temps que Luther entonne le *Te Deum* de la Réformation : *Notre Dieu est une forteresse, ein' feste Burg ist unser Gott.*

On considère à Rome le christianisme comme épuisé par Dante et par le Tasse ; de là vient le règne presque officiel de la mythologie de Marini, l'auteur d'*Adonis*, le poëte du Saint-Siége, d'Urbain VIII, d'Alexandre VII, de Grégoire XV, du cardinal Ludovisio. Méconnaissant tout à la fois la nature de l'Evangile et de la poésie, on finit par se persuader que l'une n'a rien de commun avec l'autre. On donne son imagination au paganisme, sa foi au christianisme ; c'est-à-dire, que l'on brise l'unité de la vie intérieure.

Ce sont des hérétiques, Milton par le *Paradis Perdu*, Voltaire par *Zaïre*, Klopstock par la *Messiade*, qui ramènent dans la poésie le sentiment chrétien. Et lorsqu'au commencement de ce siècle, M. de Châteaubriand achève de renverser l'idéal païen et restitue le christianisme en possession de l'homme tout entier, esprit, cœur, imagination, que fait-on alors? O enseignement plus éclatant que la lumière! On met à l'interdit l'auteur du *Génie du christianisme*.

Dans la vieillesse de Louis XIV, on vit les discussions du jansénisme et du molinisme absorber peu à peu l'attention de la France. Ce fut d'abord l'objet de l'étonnement de quelques beaux esprits ; ils ne pouvaient comprendre que l'on attachât à de pareilles matières une attention que l'on n'accordait plus aux

petites révolutions dans les faveurs et l'esprit de la cour ni aux changements de ministères. La France s'obstina, parce que dans ces débats religieux était renfermé tout le germe du dix-huitième siècle; sous les jansénistes et les molinistes, apparaissaient vaguement les premiers indices du changement qui allait éclater dans les esprits et dans les choses. De même, aujourd'hui, sous ce ferment de discussions religieuses qui ressaisissent le monde, je dis que s'agite un nouvel avenir, un nouvel ordre de choses, et qu'il appartient à tous les hommes de bonne volonté de travailler à en préparer l'avénement.

Ceux qui ont été le plus surpris de cette irruption des questions religieuses, sont ceux qui font profession exclusive de la vie politique. Quand nous avons signalé ces symptômes nouveaux, beaucoup se sont écriés que nous résistions à un fantôme; quand toute l'Europe s'en est mêlée, il a bien fallu se rendre à l'évidence.

Ils croyaient fermement l'univers entier absorbé pour toujours dans le spectacle des petites luttes de personnes, des rivalités de tribune; plutôt que de s'abandonner davantage à des questions ainsi rampantes, c'est un progrès que de se tourner seulement vers autre chose.

Car, il ne faut pas croire que tout soit faux ou vicieux dans les efforts de ceux qui nous font la guerre. Après les événements de ce siècle, la révolution, Napoléon, un immense ennui est toujours près de saisir l'âme humaine, dès qu'elle n'est pas occupée. Dieu l'a accoutumée à de terribles secousses; elle ne peut plus rentrer sous le joug des petites pensées. Agrandie par l'éducation qu'elle a reçue des faits, il lui faut de grands objets, même pour se divertir. Or, enseignez-moi où est aujourd'hui la vie morale? qui la développe? qui s'y attache, ou plutôt, qui est-ce qui ne travaille pas à l'amortir? On dirait que c'est là aujourd'hui le mot d'ordre qui, descendu de haut, régit toute cette société.

Une pareille situation ne pouvait échapper à l'intelligence des hommes qui pensent avoir le privilége des choses religieuses : ils ont vu l'âme humaine abandonnée, désoccupée, livrée! ils se sont dit : c'est bien! nous allons la ressaisir.

Une raison plus forte que celle que j'ai indiquée jusqu'ici, se joignait à toutes les autres. On avait paru croire que, grâce aux merveilles chaque jour accumulées de l'industrie, aux délices dont on parait la terre, l'âme humaine, séduite, oublierait son immortalité. Eh bien, malgré tous ces enchantements de la terre enri-

chic par l'art humain, cet instinct de la vie immortelle proteste; il se réveille comme en sursaut. L'homme cherche son lien non-seulement avec l'humanité vivante, mais avec l'éternelle cité; au milieu des prodiges du siècle, il avait oublié qu'il faut mourir! il s'en souvient, il cherche dans la mort la communion vivante avec tous les esprits. Voilà ce qu'il y a de sérieux au fond du mouvement religieux de ce temps; quoi qu'on en dise, il inquiète les peuples.

Les prolétaires eux-mêmes sentent que vous auriez beau les couvrir d'argent et d'or; il leur manquerait encore quelque chose. Leur âme est bien souvent plus grande que celle des rois, ils le savent; il ne leur suffirait pas de porter ici la couronne; ils veulent encore régner dans l'éternelle vie.

Qu'est-ce que l'instinct de l'immortalité, sinon une vie morale, qui, accumulée dans le présent, déborde dans l'avenir?

N'espérez pas, par aucune satisfaction politique, par aucune combinaison sociale, tromper ce sentiment; il porte avec lui-même sa démonstration; c'est l'axiome d'une science supérieure. On l'étoufferait aujourd'hui, il renaîtrait demain. Ni la ruse, ni l'habitude, ne font seules la force de l'Eglise romaine. Sa puissance, c'est cet appât invincible d'immortalité, source toujours

renaissante de l'éternelle religion. L'Eglise semble avoir conservé, elle seule, au milieu du monde civil, l'antique formule de l'évocation de l'âme hors du sépulcre. Toute la force de la réaction ultramontaine est là.

Beaucoup d'esprits arrivent de ce côté, attirés par une soif inextinguible de vie; mais ceux qui, possédant cette amorce, au lieu de la vie ne transmettent que la mort, ont reçu leur nom de saint Paul; il les appelle des *voleurs d'hommes.*

Si la philosophie, en se taisant sur ces questions, a cru que pendant ce temps-là l'esprit humain les oublierait, elle s'est trompée; sa timidité ne lui a servi de rien. La voilà engagée d'honneur à entrer dans une nouvelle époque, sans quoi les peuples seraient bientôt plus avancés que les docteurs. Il est vrai que cette question ne se résout pas seulement par des livres; c'est par un élan intérieur que l'immortalité se révèle. Voulez-vous, non pas seulement la croire, mais la sentir, remplissez votre esprit de grandes pensées qui débordent, de nobles projets: et vous aurez la conscience anticipée de la vie à venir; vous la posséderez d'avance. Au contraire, donnez-vous à de petites passions, à d'étroits intérêts; vous aurez beau feuilleter toutes les démonstrations officielles, accepter tous les

catéchismes, vous pourrez bien vous promettre du bout des lèvres l'immortalité; mais dans cette vie morale exténuée que vous vous serez faite, la conscience présente de la vie future vous manquera toujours. A quoi bon l'éternité quand l'âme, telle qu'on la fait, ne remplit pas même le temps ?

Le pis serait d'espérer vaincre un système religieux, philosophique, politique, en combattant la ruse par la ruse. D'autres seront toujours nos maîtres dans cette guerre. Nous ne devons l'emporter que si nous opposons à nos adversaires, quels qu'ils soient, une idée plus haute, une chrétienté plus universelle, une société plus équitable, une immortalité plus entière. Il ne suffit pas de nier les questions pour les faire disparaître : c'est l'esprit du passé; il s'agit d'établir un ordre supérieur à celui qu'on nous oppose : c'est l'esprit que nous croyons voir surgir.

J'ait dit que l'Eglise romaine méconnaît les nationalités; il faut ajouter qu'elle s'en défie. Observez ce qui se passe dans l'Europe catholique : vous découvrirez bientôt ce fait considérable, que partout l'Eglise tient les peuples pour suspects, qu'elle aspire à se séparer d'eux et à ne plus s'appuyer que sur Rome. On n'avait pas besoin d'éclatants aveux pour savoir qu'en France l'Eglise gallicane n'existe plus que de nom.

En Espagne même, où le clergé était jusque-là si profondément incorporé à la nation, toutes les voix qui se font entendre répètent à leur tour le même cri : Rome. L'évêque dés Canaries, dans l'ouvrage qu'il vient de publier, place la nouvelle indépendance de l'Eglise espagnole dans la servitude absolue à l'égard de Rome. Cet homme, d'un vrai mérite, incapable de prendre un masque de liberté, livre le secret de la coalition ecclésiastique lorsqu'il prononce une parole que l'on se garde bien de répéter ici. « Personne n'ignore, dit-il, que la Révolution française est une invention de l'enfer [1]. » En Allemagne, Gœrres, au nom du clergé de Bavière, fait écho à l'évêque des Canaries.

On peut dire qu'au moment où je parle, tous les clergés catholiques du midi et du nord de l'Europe dépouillent avec violence les caractères nationaux qui avaient fait dans le passé leur sauvegarde, et qu'ils se concentrent dans Rome pour combattre avec ensem-

[1] Il est singulier que, dans cet anathème contre la Révolution française, l'évêque des Canaries prétende s'appuyer sur le sentiment de M. de Tocqueville, auteur de la *Démocratie en Amérique:* « Nadie ignora ya que la revolucion francesa fue, como la llama el mismo autore, invencion de Satanas.» *Independencia constante de la Iglesia Hispana,* 1843, p. 355. Don Judas José Romo, obispo de Canarias.

ble l'esprit de chacun de leur peuples en particulier, et l'unité spirituelle du dix-neuvième siècle en général.

Ce désordre ne date pas d'aujourd'hui ; dans les deux derniers siècles le pape s'est brouillé avec tous les Etats de sa communion. Est-ce là l'unité que l'on accuse la Révolution française d'avoir brisée ? cette unité n'était que la pire des anarchies.

Les princes les plus faibles ont garanti l'esprit de la société moderne. Espère-t-on sincèrement que les peuples livreront aujourd'hui, par surprise, ce que les rois ont su défendre hier ? le peut-on croire ?

En se séparant des nationalités, le clergé ne voit pas qu'il se sépare de son principe de vie. Car depuis deux siècles, il suit les peuples, il ne les précède plus. Dans le dix-huitième siècle, quand la société était raisonneuse, le clergé l'était aussi avec le cardinal Dubois ; le monde, après de grandes secousses, se retourne vers Dieu ; le clergé suit aussitôt ; et cette vie qu'il a puisée dans le cœur des peuples, il essaie de la communiquer tout aussitôt à Rome : en sorte que c'est la société qui rend la vie à l'Eglise, et non plus l'Eglise à la société.

Rome ressemble bien peu à ce qu'imaginent les écrivains ecclésiastiques de ce côté des monts ; s'ils

réussissaient un jour à ne plus s'inspirer que de l'âme du Vatican, ils s'étonneraient de sentir combien cette âme froide est ennemie du bruit. Il y a dans le monde un gouvernement personnifié par Sixte V ; pour entrer au pouvoir, cet homme de fer s'épuise à feindre qu'il est mourant ; pendant sept ans, il joue l'agonie, il fait semblant d'expirer à chaque souffle ; car, dit-il, on veut pour papes des moribonds : *che si fanno papa i moribondi*. Si les Églises étaient face à face un seul jour, toutes seules, sans les peuples, avec un pouvoir qui se fait une loi de la mort, ne regretteraient-elles pas, avant le soir, le soleil et la source des vivants !

Dans ce duel que l'on prétend établir entre l'Eglise et les peuples, si Rome n'a pas pour elle les nationalités, a-t-elle au moins l'humanité ? Les dissidents se réuniront, dites-vous. Et quelle garantie en ai-je ? Quoi ! sans que vous fassiez un seul pas, sans que vous vous éleviez davantage, la moitié de la chrétienté qui vous a abandonnée, va se raviser ; et sans aucune œuvre de votre part, vous consommerez aujourd'hui, dans votre vieillesse, ce qui vous a été impossible dans la ferveur d'un autre âge ! Mais où sont les marques d'une chose si extraordinaire ? Où sont ces peuples dissidents qui reviennent en arrière ? Je les vois, au contraire, marcher tête baissée vers l'avenir ; d'où je conclus qu'il

faut chercher ailleurs qu'en vous la réconciliation suprême ; et tout ce que je puis dire, c'est que je crains que dans cette immutabilité, vous ne restiez isolée des nationalités et de l'humanité tout ensemble.

Dans cette situation du monde, quelques écrivains du Nord, et de l'Allemagne en particulier, n'ont pu s'empêcher de jeter un cri de joie, en voyant ce qu'ils appellent la décadence des peuples de race romane, entraînés par la décadence de l'Eglise romaine. Ils se sont trop pressés ; cette joie de vautour les a trahis. Ils ont espéré que cette race d'hommes allait s'affaisser sous le poids de l'ultramontanisme, et que la leur allait en hériter.

Par cette joie anti-chrétienne, anti-philosophique, ils ont montré que, tout abattue que semble la France, sa mission n'a été encore empruntée par personne. Nul parmi nous ne s'est réjoui jamais de la mort d'un peuple, encore moins d'une race d'hommes. Nous avons compati à la Grèce dissidente autant qu'à l'Irlande catholique ; et la disparition d'un peuple, si elle était possible, nous semblerait une calamité pour nous-mêmes. Voilà pourquoi, telle qu'elle est, le monde sait que la France seule peut encore prononcer la parole sociale, capable de relever l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Irlande, la Pologne, la Bohême, la Hongrie,

tous ces débris tombés de la couronne des papes.

Voyez combien nous croyons à l'esprit plus que Rome! Tandis quelle se vante de survivre à toute cité, il est de foi parmi nous que toute nation chrétienne est immortelle. Chacune d'elles peut bien défaillir un moment; mais elle a en soi le principe qui l'empêche de se corrompre, même dans le sépulcre.

Il est vrai que nous ne pensons pas que le moyen de sauver ces peuples soit d'appesantir sur eux la pierre de l'ancienne Eglise; nous croyons qu'une nouvelle parole de vie, prononcée par une nation libre, est seule capable de briser le sceau du tombeau. Car si l'Eglise romaine a pu dire qu'elle est le corps incorruptible du Christ, nous étendons cela à toute l'humanité renouvelée par l'Esprit; et nous n'admettons pas qu'un seul peuple, membre vivant du Christ, puisse rester éternellement cloué sur la croix et le Golgotha de l'histoire, sans avoir son jour de résurrection.

Quel peuple descendit jamais plus avant dans la mort que le peuple grec? Il n'était pas seulement crucifié, il était scellé dans le sépulcre; une autre race d'hommes, d'une autre religion, veillait pour qu'on n'ôtat pas la pierre. Rome ne priait plus pour cette nation défunte! elle était abandonnée par celui qui devait éternellement prier pour tous. Les voyageurs, Byron

lui-même s'y sont trompés ; ils ont prêté l'oreille ; ils n'ont entendu aucun bruit.

Mais cette loi devait être observée, d'après laquelle, on ne voit pas, dans le christianisme comme dans la paganisme, des peuples qui une fois frappés ne ressuscitent pas. Sous cette cendre, l'esprit vivait on ne sait où ! Riga traduit la Marseillaise ; l'âme de la France nouvelle circule tout bas avec ce chant de vallées en vallées ; il s'étend, il grossit ; et, jour éternellement sacré pour moi, il m'a été donné d'arriver, en 1829, avec l'armée française, sur ces rivages de mort, précisément à temps pour voir le miracle se consommer. De la terre sortait, près d'une croix saignante, une Grèce nouvelle. Mes mains ont touché les mains qui ont sauvé un peuple ; mes yeux ont vu sous la forme d'une nation, un Lazare, après trois siècles de sépulture, à l'appel de la France, sortir en chancelant de la Corinthe et de l'Athènes de saint Paul.

Or, cette résurrection s'est accomplie sur un peuple schismatique, pour que tout le monde pût voir que Rome a perdu le privilége des choses merveilleuses. D'un autre côté, le miracle a été fait non pas pour la Grèce seulement, mais pour l'enseignement et l'espérance de tous les peuples détruits, en qui subsiste une seule étincelle de vie. Qu'ils la gardent, cette étincelle !

il n'en faut pas davantage au dieu des modernes pour qu'un monde renaisse !

Dans la décadence de plusieurs Etats catholiques, on voit chaque jour, il est vrai, naître des théories pour relever un peuple en particulier [1], l'Irlande d'un côté, l'Italie de l'autre. A ces entreprises il manque une seule chose ; de sentir que ces misères nationales sont solidaires entre elles, que le remède de l'une ne peut naître que d'une force capable de les guérir toutes. Par quelle contradiction les écrivains catholiques d'Irlande, d'Italie [2] conseillent-ils à leurs peuples de chercher isolément et à l'écart leur propre salut? comme si, en se réduisant à l'intérêt privé, on ne se désarmait pas soi-même par cet excès de prudence ! comme si ce n'était pas le contraire même de l'idéal catholique ! Il est certain que nul d'entre eux ne rentrera dans l'entière possession de lui-même, s'il ne fait de sa cause celle de tous ses frères par la mort, si cette idée n'agrandit à ses yeux sa propre entreprise, s'il n'a tout ensemble pour lui la puissance de la nationalité et la puissance de l'univers. La trompette de l'ange capable de réveiller l'Irlande, ne doit-elle pas s'entendre

[1] A l'étranger les écrivains néo-catholiques sont presque tous ennemis déclarés de la France.

[2] O'Connell n'a fait jusqu'ici du catholicisme de l'Irlande qu'une question insulaire. V. Balbo, *Espérances de l'Italie*, p. 268.

avec le même éclat dans toutes les ruines catholiques, à Prague, à Varsovie, à Florence, à Madrid, dans le Paraguay et jusqu'à Rome, dans le tombeau d'Adrien? Voulez-vous qu'un membre de ce grand corps universel ressuscite, et qu'un autre demeure enseveli? Le malheur est que l'Eglise a laissé devenir étrangers les uns aux autres les peuples de sa communion; elle a semé des membres épars; elle ne sait plus en composer un corps. En se réveillant, au nord, au midi, partagés par lambeaux, ces peuples demi-morts, demi-vivants, ont peine à se reconnaître; la faiblesse de Rome les a tenus divisés; la grandeur de la France serait de les réunir. Pour ranimer cette froide cité des morts, la première chose à faire, est de provoquer en eux le sentiment de la nouvelle alliance dans un esprit nouveau; car les morts ensevelissent leurs morts, ils ne les ressuscitent pas!

Chez aucun peuple, je ne vois le péril aussi flagrant qu'en Italie; et si les paroles que je vais prononcer ne sont pas emmiellées, je désire qu'elles soient reçues comme celles d'un homme qui a prouvé maintes fois ici son amour pour ce pays. Le moyen de ne pas être frappé de voir la philosophie italienne entrer aujourd'hui dans le piége de l'ultramontanisme! Jusqu'ici, sous toutes sortes de formes, elle avait incessamment

protesté, même en dépit des poëtes, contre la destruction de la société civile. Si les faits étaient accablants, du moins le droit était maintenu. Il restait à l'Italie moderne une seule chose, l'indépendance intérieure de l'esprit. Or, ses écrivains conspirent aujourd'hui à lui ôter ce dernier refuge. De la meilleure foi du monde, les Rosmini, les Gioberti, les Troya, les Balbo, mettent tout leur talent à détruire par la raison l'empire de la raison; renversant cette liberté interne de l'esprit humain, ils donnent à leur pays, sans le savoir, autant qu'il est en eux, le coup de grâce.

Si encore ils étaient originaux et novateurs dans cette servitude volontaire! mais non! ce chemin stérile a déjà été parcouru; ils répètent, à satiété, ce qu'ont exposé avant eux M. de Maistre à Saint-Pétersbourg, M. de Bonald dans l'émigration, Gœrres à Munich, Gunther, Schlegel à Vienne. Dans le pays des hardiesses de l'intelligence, ils se rangent à l'arrière-garde du passé. Sans qu'ils le sachent, le fardeau des idées autrichiennes pèse sur eux; ils emploient leur force à s'enchaîner encore. Je crois voir des gens dont le bras droit est garrotté, et qui se lient le second, par instinct de symétrie. Pour se délivrer du double joug, l'Italie a besoin plus qu'aucun autre peuple de l'explosion d'un esprit nouveau; et c'est le principe même de la

pensée qu'ils enchaînent, persuadés que lorsque l'esprit se sera démis entre les mains de la papauté, il aura justement alors la force électrique de briser la pierre du sépulcre!

O illusion de la défaillance! ne s'élèvera-t-il personne dans la grande tradition nationale pour jeter un cri capable de percer les murailles des Alpes, et d'empêcher ce suicide réfléchi!

Philosophie prisonnière! captivité du dedans et du dehors, du temporel et du spirituel! double nœud de l'Empire et de Rome! Quel mot faut-il prononcer, Italiens, pour vous rendre lumineux dans votre langue ce qui est plus clair que le jour dans la nôtre? C'est que, si aux chaînes du corps vous joignez volontairement, scientifiquement les chaînes de l'esprit, il ne peut plus y avoir parmi vous ombre de peuple.

Je veux me répéter, car les choses en valent la peine. Vous avez à combattre deux genres de servitude: jusqu'ici vous avez essayé de les retourner l'une contre l'autre; il serait bien temps d'entrer dans un esprit nouveau: sans quoi, vous courez risque d'être éternellement dupes et de l'un et de l'autre. Or, il n'y a rien, absolument rien de nouveau dans le renoncement que vous faites du principe de recherche et de vie aux pieds de la papauté, si ce n'est que vous dé-

mentez par là tous vos plus grands hommes, et qu'en prétendant vous appuyer sur la tradition vous commencez, au contraire, par répudier la tradition de vos penseurs. Vous qui voulez revivre, et qui avez si longtemps représenté, au premier rang, l'esprit humain, ne le désertez pas dans son dernier combat !

Appuyé sur une alliance chimérique avec Rome, on croit tous les dénouements faciles, au risque d'énerver même l'espérance. L'Italie s'enrichit ainsi de livres ingénieux où l'on recompose presque sans effort la carte du globe. Dans ces écrits, fruits d'excellentes intentions, on promet à un peuple de le faire ressusciter presque à l'amiable, par la bonne volonté des chancelleries. On ne demande pour cela qu'un pèu d'assistance de la part du pays ; et moi, je vous dis, au contraire, que vous ne pouvez renaître que par un prodige moral ; et si le premier axiome de votre science politique n'est pas de verser, au besoin, dans de nobles combats pour le monde, non pas quelques gouttes, mais des ruisseaux de votre noble sang, il vaut mieux ne jamais rien espérer ni tenter. Est-ce par des combinaisons de chancelleries impériales ou papales que se sont affranchies l'Amérique du Nord, l'Espagne de 1812, la Grèce de 1827 ? Le monde n'a pas changé ; ceux qui vous font croire qu'il est aisé de ressusciter

sans un miracle d'héroïsme, se trompent. N'oubliez pas que votre Machiavel lui même ne vante le renard qu'à condition que le lion s'y joigne. Ni le ciel ni la terre ne peuvent vous sauver si vous ne vous rachetez vous-mêmes, dans l'avenir, par un baptême de feu; défiez-vous des mots! A cette plaie, il faut du fer. *Bisogna il ferro!*

Rassemblons en un mot tout le génie de la Révolution française; essayez de chercher en quoi elle se distingue de celles qui l'ont précédée. Pensez-vous que c'est seulement le renversement de la noblesse? d'autres y avaient réussi avant elle. Du pouvoir absolu? l'Angleterre l'avait déjà détruit. L'affranchissement du Tiers-Etat, l'avénement du peuple? cela aussi s'était vu auparavant. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans cette révolution? Le voici: pour la première fois dans le monde ancien et moderne, un peuple s'émancipe des liens et des limites de son Eglise. Il s'élève au-dessus de toutes les barrières, des différences, des limites de son culte privé; il remonte directement à la source du droit de la vie. Il entre en communication avec le Dieu de toutes les Eglises; et dans cette condition qui domine chacun des clergés de la terre, il fait ce que personne n'avait fait avant lui; il embrasse dans une communion universelle un nouveau genre

humain. C'est là ce qui d'abord a fait pousser un cri d'allégresse à la terre. Un peuple devient pendant cinquante ans l'instrument de l'Esprit universel, comme tous les autres avaient été, avant lui, l'instrument d'un esprit, d'une secte, d'une Eglise particulière! cela ne s'était pas encore vu.

Voilà dans quel sens il est vrai de dire que cette révolution, qui n'est enfermée dans aucune limite, doit faire le tour du globe.

Fondement de la révolution française dans sa grandeur; pensée qui lie entre elles ses époques les plus diverses! Attachez-vous à un but secondaire, et vous perdez le fil de cette histoire: Assemblée constituante, Convention, Directoire, Empire, autant de phases qui se réfutent l'une l'autre; vous ne voyez qu'un chaos. Au contraire, suivez cette idée suprême de l'universalité religieuse; tout s'explique. Jamais elle ne s'interrompt, et ces cinquantes années de contradictions apparentes forment une unité invincible.

Après que ce peuple a communiqué directement avec l'Esprit universel, on lui propose, aujourd'hui, pour dernière démission, de laisser là ces *vastes pensées*, ce sommet, ce Sinaï où il a été mené par la Providence, ou il a conversé face à face avec Dieu même, au milieu des éclairs et des tonnerres sur un monde

ébranlé. On l'engage à rentrer le front bas dans le bercail, c'est-à-dire dans un esprit de secte qui s'est encore resserré, bien loin de s'agrandir !

Je suppose que la France y consente! j'admets que ce génie qui débordait se resserre, que la France, repentie de trop de gloire, aille, comme Charles-Quint, célébrer vivante ses funérailles dans un coin du Vatican. Cette abdication ne servirait de rien à l'Esprit du passé.

La position supérieure à l'Eglise romaine a été prise une fois; cette position ne sera plus abandonnée. Le jour où la France la quitterait, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, tout le monde voudrait s'y asseoir à sa place; puisqu'on sait bien que c'est là le trône de l'Eglise de l'avenir.

Ainsi, on propose à notre pays un sacrifice absolu, inutile à qui le demande, mortel à qui le consomme: véritable sacrifice d'Abraham; car la main de Dieu est dans la nue pour retenir le glaive, si par hasard la France agenouillée, les yeux baissés, consentait à recevoir le coup.

Il faut ajouter un mot. Dans l'idéal de l'Eglise chrétienne, tout se faisait par le peuple: prêtres, diacres, évêques, sortaient de l'élection, et comme de la conscience publique. Maintenant rien ne se fait dans l'E-

glise par le peuple; on n'interroge plus jamais en lui la voix de Dieu. C'est ce qui m'autorise à dire, que l'esprit des institutions nouvelles, en tout replaçant sur cette grande base de la conscience publique, de la souveraineté du peuple, est incontestablement, dans son principe, plus près de l'idéal chrétien que ne l'est aujourd'hui l'organisation et l'institution de l'Eglise.

Terminons. On cherchait de diverses manières à fausser la tradition de vie qui a fait toute notre force ; je me suis assuré qu'un véritable danger menaçait, et qu'il y avait de grands complices. Depuis ce jour, j'ai combattu ce que, dans mon âme et conscience, je crois être le bon combat. Mes adversaires me connaissent bien mal, s'ils croient qu'aucun sentiment privé d'amertume s'est mêlé pour moi à cette lutte. Dieu merci, je n'éprouve pour personne au monde aucune haine, et les choses étaient si grandes, que si j'ai été attaqué par une corporation quelconque, je déclare ne l'avoir pas senti. D'ailleurs, je dois à mes contradicteurs la justice de dire que s'ils m'ont écouté, ils n'ont plus songé à m'interrompre; ils ont compris qu'apporter ici la violence c'était, en se démentant, se ruiner eux-mêmes; et de notre côté, pour les vaincre, nou avons pensé n'avoir pas besoin de les haïr.

Dans le fait, je n'ai jamais vu le véritable péril dans

les hostilités flagrantes. Quelque chose m'a toujours paru plus dangereux que le jésuitisme ou l'ultramontanisme avoué; c'est cet esprit qui en est le précurseur, et dont le monde commençait à se laisser saisir : faire de la religion non plus un fanatisme, mais une mode éternelle, flatter tout ensemble l'Eglise et la philosophie, la liberté et la servitude, échanger tous les masques, mettre la convenance suprême à s'envelopper de paroles ambiguës, amuser l'opinion par de feintes querelles, se repaître, comme d'une réalité, d'un vain changement de personnes, parler et penser bas : c'était là le danger. Au milieu de cette inertie, la raison, le bon sens sont soudainement provoqués. Tout se remet à sa place. On nie le mouvement à l'esprit humain ; il est obligé de faire un pas pour le prouver.

A véritablement parler, dans la voie où je me suis engagé il m'eût été difficile, sinon impossible, d'arriver au terme, si vous ne m'eussiez prêté l'appui de vos convictions rassemblées. Aussi, ce que j'ai fait vous appartient autant qu'à moi; ou plutôt c'est le fruit de cette conscience générale, qui s'est montrée et a éclaté ici avec une force dont je m'étonne encore. Qui l'a fait naître? qui l'a développée? qui a répandu dans cet auditoire cette vie inexplicable? ce n'est pas moi! je n'ai fait que servir d'organe à la pensée qui, sans

qu'on sache comment, arrivait sur toutes les lèvres.

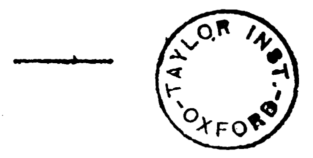
Vous cherchez, vous appelez un meilleur avenir ! mais il est évident, à ces signes, que cet avenir est déjà en vous. Je n'ai rien apporté ici ; je n'ai rien fait que montrer la vie recélée au fond de vos propres cœurs. Quoi ! pour de si faibles paroles, tant d'élans, en retour, tant d'électricité morale ! Eh ! qu'eussiez-vous donc fait, si j'eusse été tout ce que j'aurais dû être ?

Je me demande ce qu'il faut que je pense de tout ce que j'ai vu et éprouvé ici depuis quelques mois ; je pense que l'esprit de l'avenir travaille notre pays dans les générations nouvelles, comme dans la source la plus pure de la vie.

Ce qui s'est passé ici, entre nous, est un lien sévère. De votre part, comme de la mienne, c'est un engagement. Je suis lié par mes paroles, vous l'êtes par votre assentiment. Ce ne sont pas, je le sais bien, des applaudissements de théâtre qui ont retenti dans cette enceinte ; ils s'adressaient, non à un homme, mais aux croyances qui me sont communes avec vous. La parole qui fait explosion dans les âmes est un principe d'avenir ; il faut la réaliser, c'est-à-dire y conformer sa vie ; il faut se préparer à la mettre en pratique, quand, à votre tour, il vous sera donné d'influer sur les affaires publiques.

ton Eglise soit non pas seulement une tribu choisie, mais l'humanité entière, apprends-nous donc, enfin, seulement à ne plus nous haïr !

Et maintenant, il faut nous séparer, de corps seulement, jamais d'esprit. A ce moment, qui, je ne le cache pas, est rempli pour moi d'émotion, je dois vous prier de m'accorder quelque chose. Promettez-moi de n'élever, de n'accepter, de n'écouter dans cette enceinte, ni près d'ici, aucun genre de discussion. Nos pensées sont trop graves pour ne pas gagner beaucoup à être contenues ; on serait trop heureux de tout ce qui pourrait plus tard être mésinterprété. Mes adversaires ont contre moi d'autres chaires où s'enseignent librement d'autres maximes, la presse, la tribune des deux Chambres où j'ai été, où je peux être encore dénoncé ; cela doit leur suffire. J'ai pour moi, de mon côté, votre assentiment intérieur ; si j'y ajoute encore l'estime de mon pays, je ne demande rien de plus dans ce monde.



APPENDICE

I

Le point de vue indiqué à la fin de la première leçon a été développé dans quelques pages dont nous plaçons ici la nouvelle édition.

RÉPONSE

A QUELQUES OBSERVATIONS DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

(Août 1843.)

Une intervention imprévue nous oblige de nous défendre. En traitant une question fort différente de celle dont nous nous sommes occupés, M. l'archevêque de Paris a considéré comme un devoir envers son diocèse de réclamer contre notre enseignement et l'ouvrage[1] qui le résume. Cet écrit de M. l'archevêque[2], qui, au début, respire l'esprit de conciliation et de douceur, change de tempérament dès qu'il s'étend à nous. La véhémence remplace l'onction. On avait commencé dans l'intention de ne *faire la guerre à personne*, on termine en nous faisant une guerre décla-

[1] *Des Jésuites.*

[2] *Observations sur la controverse élevée à l'occasion de la liberté d'enseignement*, par M. l'archevêque de Paris.

rée; tant il est vrai que souvent la polémique entraîne même le plus sage dans un sens contraire à celui qu'il se propose. Ce serait là notre excuse, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne réussissions pas à accorder, dans tout ce que nous avons à dire, le respect de la personne avec le respect de la vérité.

Loin de nous plaindre de cette haute intervention, nous la croyons utile. Non-seulement le débat s'agrandit, il s'éclaire. A l'instant où nos adversaires nous accusaient de poursuivre un fantôme de jésuitisme, le premier prélat de France, noblement dégoûté de tant de subterfuges, lève ces vains masques; il reconnaît ouvertement le concert du jésuitisme et de l'épiscopat. Les disciples de Loyola n'étaient, disait-on, qu'une invention de notre esprit; nous les avions créés pour le plaisir de la dispute. Nul ne songeait à eux, ne s'intéressait à eux; et, au milieu de ces inutiles artifices, voilà un homme plus sincère que tous les autres, le premier membre du clergé, qui se décide à cet aveu suprême de sympathie et d'alliance :

« *Vous attaquez*[1], nous dit ce prélat, *le clergé sous le nom d'une société non reconnue par les lois.*—Est-ce un bon moyen de le défendre que de l'identifier avec ce que la loi réprouve? — *Nous ne prétendons*

[1] *Observations*, p. 78.

pas vider ici le procès de cette société célèbre dans lequel tant de passions ont été mises en jeu.—Ce procès a été vidé trente-neuf fois, et toujours dans le même sens.—*Alors même que les jésuites auraient des torts* (il y a trois siècles, l'évêque de Paris les accusait de prostituer l'Eglise), *vous n'êtes pas dispensés d'être justes et logiciens.* — Il s'agit précisément, en effet, de montrer en quoi nous ne sommes ni justes ni logiciens. — *Vous accusez les règles de ces religieux d'établir un humiliant despotisme.* — En quoi le despotisme fondé sur la délation est-il chose honorable? — *Vous savez bien qu'ils ne peuvent faire peser leur joug sur aucun de ceux qui ne sont pas disposés à l'accepter.* — Je sais aussi que l'art de surprendre la volonté est une partie de leur religion. — *Vous savez bien que, malgré certaines métaphores employées dans la rédaction de leurs règles* (Loyola n'était pas un rhéteur, ses métaphores sont des préceptes), *leur discipline n'impose pas une obéissance passive aussi absolue que la discipline militaire.* — Dans quel régime militaire a-t-on jamais ouï parler d'une règle telle que la suivante : « Si l'autorité déclare que ce qui est blanc est noir, affirmez que cela est noir[1]. » — *Vous n'accuserez pas d'envahissement ceux qui possèdent tous les*

[1] Cette règle est de Loyola.

établissements d'instruction publique. — Nulle corporation ne possède tous ces établissements. — *Vous vous indignez contre les envahisseurs qui n'ont aucune école, aucun titre, aucun traitement.* — Je m'indigne contre la ruse qui contrefait la sainteté. — *Vous prétendez qu'ils dominent les évêques.* —J'aime mieux croire qu'ils les dominent que de penser qu'ils leur agréent. — *Et il dépend d'eux de les congédier;* — que ne le font-ils! le christianisme y gagnerait.—*Ce qu'ils ne manqueraient pas de faire s'ils étaient aussi pervers que vous le dites.* » — Nous disons que les maximes du corps sont perverses, nous l'avons démontré, nous attendons qu'on nous réfute.

Ainsi, on ne nous permet pas de séparer la cause du clergé français et celle du jésuitisme. On veut, à tout prix, assumer sur soi la responsabilité de cette société tant de fois maudite. Ce que nous élevons contre elle, le clergé se l'applique à lui-même : tant d'impopularité, une iniquité si patente, un héritage si monstreux ne l'effraient pas. Si nous nous obstinons à mettre une différence entre des choses que toute la terre avait jusqu'ici séparées, cette distinction nous est tenue à impiété. Est-ce bien là véritablement le dernier mot de l'Église de France? Cette parole que l'on peut encore retirer, a-t-on pesé tout ce qu'elle en-

ferme de conséquences? identifier l'Église de France avec le jésuitisme, c'est là quelque chose de si nouveau pour des oreilles françaises, que nous avons besoin de l'entendre répéter encore :

Vous témoignez[1] *au clergé du second ordre de vives sympathies; est-ce donc en blasphémant contre sa foi?* Nous avons pris la défense de l'Esprit contre ceux qui veulent ruser avec l'Esprit. Nous avons condamné le pharisaïsme moderne en nous servant le plus souvent des termes de l'autorité ecclésiastique. Nous avons préféré l'Évangile aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, cela est vrai. Nous avons pu errer, quoique personne n'ait relevé une erreur de fait. Nous avons séparé, par un abîme, le christianisme de Jésus-Christ et le christianisme de Loyola. Dans tout cela où est le *blasphème?* et quels sont donc les termes que l'on évite, si ce sont là *les termes pleins de modération et de bienveillance* qu'on nous promettait en commençant?

Pour réfuter ce qui a été dit de l'oppression du bas clergé, on objecte que *peu de prêtres sont disposés à se plaindre.* Il y a une bonne raison de garder le silence, quand la plainte vous est imputée à révolte. Que ne puis-je citer à M. l'archevêque les paroles navrantes des prêtres qui s'adressent furtivement à nous,

[1] *Observations,* p. 79.

et nous confient leur oppression, en nous suppliant de ne pas divulguer leurs noms! la meilleure preuve de leur servitude désespérée est qu'ils recourent à nous. Que pouvons-nous pour eux, à moins d'achever de les perdre? si leur cause, partout ailleurs, avait une chance d'être écoutée, je me figure difficilement qu'un seul d'entre eux nous choisît pour avocats.

Les conséquences déduites[1] de l'abolition de la religion d'État sont de celles qui devaient provoquer la plus vive contradiction. *Vous rendez,* nous dit-on, *le législateur absurde pour nous le rendre contraire.* On sent que toute la question est ici.

Des développements[2] dans lesquels entre à ce sujet M. l'archevêque, il résulte que, n'accordant aucune vie religieuse aux institutions civiles et politiques, il appartient à l'opinion de ceux qui déclarent la loi athée. D'après cette idée, les institutions ne reposant que sur elles-mêmes, c'est, en effet, rendre le législateur absurde que de chercher dans les lois aucun rapport nécessaire avec les croyances.

Pour nous, au contraire, nous maintenons l'impossibilité de concevoir un corps d'institution, un code, une législation, sans supposer une base religieuse.

[1] *Des Jésuites*, p. 126.
[2] *Observations*, p. 41, 48, 80.

L'esprit qui supporte l'ensemble des institutions françaises est l'esprit du christianisme qu'elles tendent à réaliser. En formant de toutes les Églises éparses une seule cité, l'Etat est, selon nous[1], plus conforme à l'idée de l'Eglise universelle que ceux qui songent à séparer dans un esprit de sectaire; et l'on avouera, en passant, qu'il est au moins surprenant, dans ce débat, que ce soit nous qui affirmions que nul établissement civil ne peut vivre hors de Dieu, et que ce soit M. l'archevêque qui soutienne le contraire.

Appliquons ces principes à l'objet principal de la controverse, au problème de l'éducation; ils ressortiront avec une évidence manifeste. A quoi, en effet, aboutit dans la pratique le système qu'on nous oppose? on va le voir. Si l'Etat est athée, il en résulte son impuissance totale à donner une règle de conduite, ni à établir un principe quelconque d'éducation ; d'où la nécessité de former autant d'enseignements, d'écoles, d'éducations séparées qu'il y a de confessions en France. C'est en effet la conséquence à laquelle on s'arrête. Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà, aux yeux de M. l'archevêque, l'idéal de la constitution pu-

[1] *Des Jésuites*, p. 129.

blique de l'éducation[1]. Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mutuel. On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres, n'auraient entre eux de commun que le nom. Ou les mots ont changé de sens, ou tout ceci n'est rien autre chose que ramener la société à la division, au partage civil et politique, c'est-à-dire au schisme.

Enfermez les intelligences dans l'isolement où le système de M. l'archevêque tendrait à les ramener; après un demi-siècle, quetrouverez-vous pour résultat? des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables, des sectaires ardents qu'aucun point commun ne ralliera', de nouveaux ferments de guerres civiles et religieuses, le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes, une société systématiquement divisée et morcelée, les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles; quoi encore? des fanatiques et des sceptiques. Au milieu de tout cela que devient l'œuvre des temps et de la providence, la France, le pays de l'unité? vous l'aurez divisé, autant que vous aurez pu. Vous aurez fait le contraire de ce

[1] *Observations*, p. 54.

que fait la Providence. En serez-vous plus chrétiens?

Tout le principe de l'éducation publique repose sur la nécessité que les générations nouvelles, après avoir reçu les tendances, les inspirations du foyer domestique, les enseignements des croyances particulières, se rencontrent un moment pour se lier dans un même esprit. Par là, en gardant les affections originaires, elles apprennent à se sentir issues du même pays, membres de la même famille; et c'est ce principe d'alliance qui vous fait ombrage, et que vous travaillez à ruiner autant que vous le pouvez!

Mais plus vous l'attaquez au nom de l'Eglise, plus vous montrez la nécessité de le sauver au nom de l'Etat. Ou l'Université n'est rien (et dans ce cas il est bon d'en ôter jusqu'au nom), ou elle doit représenter dans ses doctrines cette unité morale de la société française et ce principe d'alliance que vous poursuivez dans son germe. Qu'elle ose se placer sur ce terrain. Il n'appartiendra à aucune secte de la ruiner, puisqu'aucune ne peut la remplacer.

L'Etat a en soi une vie religieuse, sans quoi il ne subsisterait pas un seul jour. Seulement, il est vrai que cette vie n'a plus pour unique règle l'autorité catholique, depuis que la société, en grandissant, s'est établie, non plus sur une fraction de l'Eglise,

mais sur le christianisme tout entier. Et lorsqu'en constatant ce fait qui résume l'esprit des temps nouveaux, j'invite l'autorité spirituelle à ne pas se laisser devancer par le pouvoir temporel dans l'œuvre de l'alliance et de la société universelle, vous ne voyez dans ces paroles qu'impiété; puis vous ajoutez :

« Comment [1] croire à votre amour pour la reli-
« gion, lorsque vous déguisez assez mal votre con-
« fiance, dans une audacieuse exégèse qui n'ébranle
« les fondements du christianisme qu'en renversant
« les fondements de toute certitude historique ? »

Nous avons posé les questions qui ont été soulevées par la critique moderne [2]. Au lieu d'un vain débat, nous avons sincèrement montré les difficultés qu'a créées la science de nos jours. Est-ce faire preuve d'un *véritable athéisme* que d'inviter les théologiens à saisir les difficultés où elles sont ? Qu'on les résolve, nous ne demandons pas mieux. En attendant, nous nous étonnons que, par aucun ouvrage, le clergé de France n'ait seulement tenté d'aborder les objections proposées avec tant d'éclat et de franchise par l'exégèse et ce qu'il est aisé d'appeler le *naturalisme* des universités allemandes. Une fois, cependant, on a ré-

[1] *Observations*, p. 80.
[2] *Des Jésuites*, p. 289.

pondu à l'ouvrage de Strauss[1], qui, résumant avec une audace inconnue toutes les formes du scepticisme, sapait le christianisme par la racine. Et quel est celui qui a fait cette réponse? est-ce un homme du clergé de France? est-ce un de ces prélats que la moindre dissidence scandalise? est-ce au moins un membre de l'ordre de Jésus, auquel la tâche appartenait par privilége? Non. C'est celui que Votre Grandeur traite aujourd'hui de blasphémateur.

J'ai demandé pourquoi les peuples qui ont adopté la bannière de la politique ultramontaine sont aujourd'hui délaissés ou châtiés par la Providence. La réponse que l'on me jette comme une accusation confirme l'objection : « Qui vous a dit que ces déchire« ments ne viennent point de la témérité, de l'igno« rance profonde des réformateurs qui partagent vos « doctrines? » Reste à voir où sont les réformateurs téméraires de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique du Sud. Ces peuples sont ceux chez lesquels les réformes ont eu le moins de crédit; ils devraient, d'après cela, être moins déchirés, moins abandonnés que les autres. Mais c'est le contraire qui arrive, puisque les peuples chez lesquels les changements ont été les plus pro-

[1] *De la Vie de Jésus*, par le Dr Strauss. Voyez *Allemagne et Italie*, tome II.

fonds, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Etats-Unis, l'emportent incontestablement en puissance, en autorité, en prospérité, sur les premiers : d'où il suit que tout ce que M. l'archevêque avance ici se retourne contre lui. Car enfin, si le Midi est en décadence à cause de ses réformes téméraires, pourquoi le Nord prospère-t-il par des réformes beaucoup plus téméraires ! Celui qui pèche le plus prospère-t-il où celui qui pèche le moins succombe ?

M. l'archevêque sent bien que cette première raison n'est bonne que contre lui ; sans y insister il s'appuie sur une autre : *Vous la trouveriez*, dit-il, *dans les mauvais penchants de la nature humaine*, *si vous n'étiez pas assez aveugles pour les diviniser*. Lors même que nous diviniserions les mauvais penchants (chose sur laquelle il sera nécessaire de revenir), le raisonnement n'y gagnerait rien encore. La nature humaine n a pas seulement une mauvaise pente dans les contrées ultramontaines. Je ne pense pas même que M. l'archevêque veuille dire qu'elle est là plus méchante qu'ailleurs. Lors donc que j'avance que la politique étroitement catholique a contre elle un puissant argument, tiré de l'infériorité des Etats qui l'ont suivie, ce n'est pas répondre que d'opposer le vice ori-

ginel de la nature humaine. Ce vice étant le même partout, je demande en quoi il explique la décadence des uns et la prospérité des autres.

Après ces réponses dont chacune est tournée en accusation contre nous, M. l'archevêque fait un appel à l'amour de la paix. Nous y souscrivons de tous nos vœux :

« Vous aimez la paix, on nous l'assure, vous avez « gémi d'entamer une lutte propre à réveiller les pas- « sions. »

Plût à Dieu que ces paroles de pacification n'eussent pas retenti si tard ! Sans doute elles auraient suffi pour arrêter les violences essayées contre nous ; car M. l'archevêque n'ignore pas que ni la calomnie ni l'injure ne nous ont jamais arraché une parole de défense. Nous avons attendu patiemment que le droit de liberté de discussion ait été violé dans nos personnes, que l'insulte, la menace ouverte, l'émeute sacrée, soient venus nous provoquer tête haute, et que notre parole ait été étouffée sous les cris pendant des heures entières par ceux qui se disent aujourd'hui les amis uniques de la liberté de discussion. Pour représailles qu'avons-nous fait? Une seule chose : nous avons suivi le cours ordinaire de notre enseignement; nous avons raconté, analysé les origines d'un ordre

dont nous ne pouvions éviter l'histoire. Nous l'avons examinée, comme nous eussions fait si rien de nouveau ne fût arrivé. Raconter l'histoire, ne rien dire qui ne soit conforme aux monuments, est-ce là de la *vengeance*, comme vous le dites, Monseigneur? Dans ce cas, c'est la vengeance de Dieu, ce n'est pas celle de l'homme.

Combien il eût été à désirer que les paroles évangéliques de M. l'archevêque de Paris eussent versé alors la paix dans les esprits aveuglés, qui pour réclamer l'indépendance du jésuitisme essayèrent d'abord d'étouffer la nôtre. Un seul mot de sa bouche eût, sans nul doute, fait rentrer dans les bornes nécessaires ce zèle aveugle; et l'on n'eût pas vu, par une contradiction qui fait excuser aujourd'hui un peu de défiance, les partisans les plus entiers de la liberté d'enseignement commencer par essayer d'écraser l'enseignement.

« Vous devez, continue M. l'archevêque, déplo-
« rer votre succès, puisque les passions ont été dé-
« chaînées. Vous devez le déplorer, parce qu'il ne
« donne pas une gloire solide; vous devez le déplo-
« rer, parce qu'il n'a jamais donné le véritable bon-
« heur. »

Pour des hommes dont on veut étouffer la voix, le

succès est de pouvoir parler. Cela établi, je ne vois pas clairement en quoi il faut déplorer que nos adversaires n'aient pas réussi. Qui aurait gagné à notre défaite ? sans contredit, la force brutale, la violence, qui, un autre jour, aurait pu tout aussi bien se retourner contre d'autres. Ah ! Monseigneur, quelle triste victoire vous eussiez obtenue là ; et qu'il est bon, je crois, pour votre propre cause, que nous n'ayons pas laissé s'établir, par un précédent éclatant, ce droit de la violence sur la pensée ! Si la résistance à l'oppression grossière *ne donne pas le véritable bonheur*, ce n'est pas moins un devoir de la repousser. Quant à la *gloire solide* dont vous parlez, je ne vois pas davantage en quoi ce mot peut s'appliquer ici. Dans ces affaires d'école, il n'est guère ordinairement question de gloire ; tout ce qu'on peut faire est d'y mériter obscurément l'estime de quelques hommes, et peut-être aussi en secret la vôtre, Monseigneur !

Au milieu des plus hautes questions, pourquoi faut-il que le premier archevêque de France ait écrit les mots qu'on va lire ? Comment la crosse sainte a-t-elle pu relever dans la poussière une insinuation telle que celle-ci :

« Nous rapportons, sans en garantir la vérité, un « autre motif d'opposition : serait-il vrai que la chaire « évangélique pût exciter de tristes jalousies, lorsque

« son succès dépasse celui de quelques autres chaires « entourées d'auditeurs moins nombreux et moins « empressés ? »

Et cela est dit tranquillement, posément, sans scrupules ! après une légère hésitation, le mot est confirmé avec une pleine autorité par cette réflexion austère : « Quel est celui qui, même dans les nobles travaux de « l'intelligence, n'a pas à se défendre des susceptibili- « tés de son amour-propre ? » Ainsi, voilà le diocèse de Paris solennellement averti. Quelques personnes des plus religieuses avaient cru pouvoir s'expliquer notre marche par la nécessité de la défense, par une curiosité inquiète, ou encore par la manie d'indépendance qui tourmente l'homme moderne. Les plus décidés à nous blâmer avaient cru reconnaître les conséquences de doctrines acceptées et suivies jusqu'au bout. On nous avait accusés de naturalisme, d'éclectisme, de panthéisme, d'athéisme ; restait à trouver la raison générale de ces doctrines ; il faut que la discussion arrive aux mains de M. l'archevêque, pour que le principe théologique de ces erreurs soit découvert. C'est pour le manifester que M. l'archevêque se décide à rompre un silence que, sans cela, les catholiques du diocèse de Paris *pourraient regarder comme une prévarication* ; et tout bien considéré, le chapitre in-

terrogé, ce principe est l'envie excitée par les succès de MM. les prédicateurs. Si nous nous sommes abandonnés au *naturalisme des universités allemandes*, si nous avons résisté à la violence, pure envie! si nous n'avons pas reculé devant le sujet que la suite naturelle des temps nous imposait; si, pour tout cela, nous nous sommes renfermés dans le seizième siècle, encore une fois pure envie des succès littéraires de l'Avent et du Carême! Mais ces succès honorables ne datent pas d'hier, de cet hiver, de cette année! On conviendra que c'est un miracle que des hommes capables de nourrir cette basse jalousie depuis si longtemps, aient attendu jusqu'à ce jour l'occasion de la montrer.

Si vous vous êtes crus calomniés, ce que nous n'avons pas à examiner ici; et où donc, de grâce, l'examinerez-vous, Monseigneur, si ce n'est dans le moment même où la calomnie siffle autour de vous et se glisse à votre insu sous votre plume? où l'examinerez-vous, si ce n'est dans le moment où votre intervention doit être pour nous, selon vos propres termes, *une garantie d'impartialité?* Est-ce donc une chose de si peu d'importance que de savoir si des hommes dont vous vous faites le juge ont été oui ou non calomniés? Et non content de laisser subsister la calomnie quand elle vient d'autrui, cette imputation d'altérer la vérité par l'effet

de *tristes jalousies* est-elle donc aussi une chose si légère de la part du premier prélat du royaume, qu'elle ne vaille pas non plus la peine d'être examinée avant d'être portée devant tout votre diocèse ?

Vous nous promettez une *discussion calme et polie* ; vous ne nous devez rien que la vérité nue ; mais quand vous nous accusez directement de *diviniser les mauvais penchants de la nature humaine*, daignez considérer que, par cette inculpation solennelle, la plus grave assurément que l'on puisse élever contre des hommes, vous nous donnez le droit de vous demander sur quoi elle est fondée. Profiter de la confiance publique et de la liberté de la parole pour exalter, dans des cœurs encore neufs, les mauvais penchants, les vils instincts, rien ne me semblerait assez rigoureux pour châtier une pareille indignité. Car il ne s'agit plus ici seulement d'une dissidence sur un dogme ; il s'agit de la morale universelle, et plus votre assertion est grave, plus elle a besoin d'être démontrée. Avant de vous lire, je me disais : si des hommes aveugles provoquent contre nous la haine publique, il est impossible que le chef du troupeau mêle sa voix à la leur. Sa dignité, sa modération connue, son désir de conciliation, sa politique, tout s'y oppose. Même sous l'erreur involontaire, il est impossible qu'il ne reconnaisse pas la sincérité, le goût de la vérité, la vie mo-

rale, l'âme qui soutient nos paroles. Et au contraire, par un mot, vous tentez de tout flétrir, sans discernement aucun du vrai et du faux, sans considérer que de votre part une assertion équivaut pour un grand nombre à une vérité établie. Vous ne jugez pas nécessaire d'appuyer une accusation, si énorme qu'elle soit, sur aucun fait, aucune preuve, aucune induction même éloignée que nous puissions au moins discuter ; faire le procès au jésuitisme, cela suffit, selon vous, pour offenser à la fois la conscience humaine et la morale universelle. Jusqu'à ce jour, c'est précisément le contraire qui était tenu pour certain.

Non, Monseigneur, vous ne pouvez penser que de vils sentiments nous aient fait parler. Nos paroles ont été rendues publiques; c'est là-dessus qu'on jugera si ce sont les bons ou les mauvais penchants que nous divinisons. Il y aurait, je le sais bien, un moyen efficace pour détruire par la base tout le corps enseignant de France. Pour cela, on n'aurait besoin d'aucune loi nouvelle ; il suffirait de le réduire à cet état d'inertie où toute injure pourrait lui être adressée sans qu'il relevât jamais la tête. Persuadez le pays qu'il est un corps contre lequel il est loisible de tout oser sans jamais essuyer d'aucun individu aucune contradiction sérieuse, et ce corps-là tombera dès demain sous le dédain public. Qui voudrait en faire partie un seul jour, si la première condi-

tion était de livrer silencieusement son honneur, pour peu que l'adversaire fût audacieux et que l'attaque tombât de haut? Dans l'habitude de tout décider sans contrôle, voyez combien il est difficile d'être juste. Notre principale impiété, à vos yeux, sera toujours de ne pas nous être laissé écraser sans discussion.

Assez de personnes nous disaient[1] : « Pourquoi sé« parez-vous le clergé du jésuitisme, soyez certains « qu'ils s'entendent ; » malgré cela nous persistions à les discerner l'un de l'autre. Aujourd'hui même, en dépit de l'autorité qui les confond, nous hésitons encore à voir dans cette déclaration la pensée formelle de toute l'Eglise de France. Ne se trouvera-t-il pas une voix dans ces quarante mille prêtres pour s'élever contre une telle responsabilité? parmi tant d'évêques, de prédicateurs, d'ordres différents, ne verra-t-on personne, je le répète, personne qui ose, non à la dérobée, non dans dans une lettre furtive, mais franchement, ouvertement, renier cette solidarité avec les fils de Loyola! Un silence de peur pèsera-t-il sur une déclaration qui enveloppe l'Eglise de France, dans une cause tant de fois jugée et toujours condamnée! Nous attendons, nous écoutons.

Et pourquoi donc tant d'ardeur à se commettre pour

[1] *Des Jésuites*, p. 125.

eux? qui vous oblige à vous charger volontairement de cet héritage de malédiction? La reconnaissance? mesurez d'abord le bien et le mal qu'ils vous ont faits. La nécessité? où est-elle? La peur? c'est-à-dire que vous vous abandonnez pour n'avoir plus rien à craindre? Leurs promesses? est-ce que vous pensez qu'eux seuls peuvent sauver le catholicisme? Dans ce cas, c'est une grande nouvelle, que le monde soit mis ainsi dans la nécessité d'opter entre Voltaire ou Loyola. Si leurs promesses vous attirent, attendez au moins qu'ils aient prouvé, par des marques irréfutables, leur habileté à se ressaisir des temps nouveaux. Qui vous presse? Le monde vous donne la paix que vous promettez sans la pouvoir garder. Mais quoi! à la première injonction de leur part, sans rechercher si leur alliance est funeste ou non, sans qu'ils aient réparé le dommage qu'ils vous ont fait, sans nul gage assuré, contrairement à votre propre tradition, vous identifier à eux, vous absorber en eux! vous réfugier chez ceux-là même dont le nom suffit pour faire crouler les palais en un moment, sans qu'il en reste pierre sur pierre! Si c'est du désintéressement, il manque de la prudence obligée même dans les choses divines; si c'est de l'aveuglement, que l'on mesure par là ce que peuvent des hommes qui, en exerçant cette fascination, ont

encore l'art de persuader qu'ils ont cessé de vivre.

Au reste, cette intime solidarité une fois admise, il faut du moins en subir la première conséquence; elle s'applique à ces ordres divers, Bénédictins, Dominicains, Frères mendiants, etc., qui partout essaient de renaître. Aussi longtemps que ces instituts ont été réellement distincts, ils ont eu leur raison d'existence. Mais, s'il est avéré que le jésuitisme les enveloppe désormais dans un esprit plus général, de telle sorte que l'on ne peut le critiquer sans que tous soient atteints, pourquoi, encore une fois, tant de manteaux divers pour cacher le même personnage? Est-il juste de cacher l'âme du jésuite sous l'habit du franciscain? Ramener tous les ordres à un seul, ce devrait être la conséquence loyale du système dans lequel on vient d'entrer; d'autant mieux qu'il n'est aucune forme de vie à laquelle ne puisse s'étendre l'institut de Loyola. La vérité est ici la même chose que l'unité.

J'avoue qu'au milieu des partis qui divisent la France, il me semblait que l'Eglise avait autre chose à faire qu'à mêler aux blessures toutes vives ces ferments de disputes que le jésuitisme apporte toujours avec lui. Dans le chaos des opinions, il eût été beau de voir l'Eglise de France, seule, tranquille, pacifique, conciliante, quand tout s'agitait autour d'elle. Comment n'a-

t-elle pas été tentée d'essayer le rôle du Samaritain, en fermant les plaies de ce grand blessé au bord du chemin? elle aime mieux les rouvrir. J'imagine pourtant que ce spectacle de sérénité, de majesté, au milieu des clameurs des partis, eût frappé les esprits plus qu'aucun autre signe. C'eût été là, du moins, un miracle cent fois plus efficace que tous les miracles récents que chaque jour on nous oppose; demeurer calme dans la tempête civile, voilà vraiment la marque du doigt de Dieu.

Au contraire, on prend à tâche de faire passer dans l'Eglise le tempérament fiévreux de la politique quotidienne. L'agitation, l'irritation, les habitudes mesquines de l'esprit de parti se communiquent à la Cité sainte. Si l'on obéit à l'esprit de notre temps, ce n'est pas dans ce qu'il a de grand, mais dans ce qu'il a de petit. On repousse ce qui en fait véritablement la vie religieuse, je veux dire, l'esprit de conciliation, d'unité profonde, d'impartialité, fondé sur le sentiment de plus en plus distinct d'une commune alliance. Ce que l'on emprunte à son époque, c'est ce qu'elle a de plus extérieur: esprit de querelles, polémiques, menaces de tribunaux, évangile de bruit et de tumulte. Un nouvel hymne sorti du cœur parlerait plus haut que tout cela.

Lorsqu'on se retire dans le sanctuaire, est-ce pour se rapprocher de Dieu ou du monde? dans les caveaux

de nos cathédrales, des milliers d'ouvriers sont habilement rassemblés et embrigadés, en secret, loin du jour. Que font ces nouveaux chrétiens enfouis au sein des catacombes? dans quel abîme d'ascétisme se plongent-ils? quel secret leur enseigne-t-on dans la poussière des tombeaux? Plongé dans le saint des saints, un jésuite tire une loterie et fait un cours de physique amusante.

Rien n'est facile comme de diviser et de détruire. Ces mots par lesquels termine M. l'archevêque résument en effet toute la question. Quels sont ceux qui unissent? quels sont ceux qui divisent? voilà bien ce qu'il s'agit de savoir.

Que vous nous reprochiez d'allier ce que l'ultramontanisme sépare, je le comprends. Mais il est difficile de concevoir en quoi nous divisons, lorsque, au lieu d'élever les communions le unes contre les autres, nous cherchons au contraire les points de ressemblance et de contact. Jusqu'ici, on nous avait accusés de réunir ce qui ne veut pas être uni, de rapprocher ce qui veut être séparé; on appelait cela panthéisme. Aujourd'hui, Monseigneur, vous nous accusez de diviser. Ces deux inculpations ne peuvent subsister ensemble. Il faut choisir, puisque l'une réfute nécessairement l'autre.

Ceux qui divisent sont ceux qui veulent que chaque secte, chaque église, soit un monde séparé, clos pour

jamais, sans nul contact d'éducation avec ce qui s'en rapproche le plus, que les générations nouvelles ne se rencontrent nulle part dans un symbole commun, que les hommes, dès le berceau jusqu'à la tombe, passent à côté les uns des autres sans se toucher ni se reconnaître, qu'il y ait dans la France plusieurs Frances inconciliables entre elles, et dont l'une apprenne à jeter éternellement l'interdit à toutes les autres.

Ceux qui unissent et édifient sont ceux qui, en respectant les églises particulières, croient qu'elles sont contenues dans une église plus compréhensive, qui est le christianisme; que, dès lors, loin de séquestrer systématiquement chaque croyance, d'envenimer par là et d'exagérer souvent les points de litige, il est bon de rapprocher, au moins un moment, dans un symbole commun d'éducation, les intelligences destinées à former une seule et même société. En rapprochant des cultes frères, ils unissent; ils édifient en tendant, par un mouvement continu de l'âme chrétienne, à l'association des esprits dans la cité promise. Evidemment, l'Etat qui se place à ce point de vue dans sa constitution, est plus près de l'Eglise universelle que ne l'est l'ultramontanisme, en ne parlant jamais que de séquestration, de séparation et d'isolement.

Vous demandez, Monseigneur, quelle mission mo-

rale l'Etat, en le supposant bien ordonné, peut accomplir dans l'éducation ; vous faites vous-même la réponse, quand vous avancez une chose bien grave en effet, que chaque secte, chaque religion, possède un enseignement moral qui forme un *corps de doctrines fort différent*[1]. Entre ces morales particulières, je demande à mon tour qui montrera le lien des unes et des autres? qui décidera? Sans doute, ce ne peut être aucune secte. Formerez-vous donc dans la société autant de consciences différentes qu'il y a de communions séparées? C'est à quoi il faudrait arriver en pressant vos paroles. Sous ces enseignements différents, il y a une morale sociale sur laquelle repose la vie nouvelle. Dans la situation actuelle, chaque secte, chaque église ayant un enseignement distinct, il s'ensuit évidemment la nécessité d'une éducation publique, qui, en liant les éducations particulières, achève de lier et de coordonner dans la conscience générale les doctrines différentes. L'argument décisif pour l'intervention de l'Etat en matière d'éducation se tirera toujours du principe que vous venez de mettre en avant pour la combattre.

Car il ne suffit pas de se tolérer les uns les autres; il faut encore être réciproquement d'intelligence. Or, qui enseignera au catholique l'amour du protestant?

[1] *Observations*, p. 41.

Est-ce celui-là même qui inculque l'horreur du dogme protestant? De bonne foi, pouvez-vous développer dans autrui le sentiment intime des droits et de la dignité de l'Israélite, vous qui, dans le royaume où vous êtes le maître, venez de proscrire toute *relation amicale* entre le juif et le chrétien? pouvez-vous professer le respect pour ceux que vous anathématisez? pouvez-vous développer le sentiment de fraternité religieuse qui est l'âme de la société dans laquelle nous vivons? Vous le pouvez si peu, que ce principe tout nouveau de la vie sociale n'existe pas à vos yeux, puisque vous ne vous posez pas même la question qui en dérive. C'est assez pour vous de maintenir les communions dans un isolement profond. L'idée d'établir un rapport entre les unes et les autres ne paraît pas une seule fois vous occuper; et pourtant, c'est là toute la difficulté du problème. Reconnaissez donc qu'en restant dans les termes où vous vous renfermez, il est toute une partie de l'homme moderne qui vous échappe.

Entre des cultes désormais égaux, il faut une intervention spirituelle qui ramène à la paix ceux que tout pousse à la guerre; et les sectes, les églises séparées, avouant leur impuissance à la conciliation, nous revenons par tous les chemins à cette conséquence : qu'il faut chercher ailleurs l'enseignement de cette morale

sociale, sans laquelle il y a désormais des catholiques, des dissidents, des philosophes, c'est-à-dire des partis, des sectes, et point de France.

Ne croyez pas d'ailleurs aisément que ceux que vous choisissez pour adversaires ne soient mus que par de petites pensées ; ils croient fermement que le problème de la société nouvelle est tout entier engagé dans les questions que vous provoquez : voilà tout. Si vous trouvez tant d'obstacles dès que vous voulez, sous une forme ou sous une autre, mettre une barrière aux rapprochements des âmes, c'est d'une part que vous touchez à ce qui résume tout le progrès des temps, et, de l'autre, que vous paraissez faire une œuvre plutôt de schisme que de religion. Car ce que l'on appelle tolérance ne repose pas seulement sur l'indifférence des cultes, mais bien sur un sentiment profond de l'identité de l'esprit chrétien dans le monde moderne. Les membres de la famille dispersée du Christ, tant de l'Ancien que du nouveau Testament, se rapprochent, se reconnaissent, s'entendent, d'un bout à l'autre de l'univers. La France est entrée plus qu'aucun autre peuple dans ce chemin de la réconciliation. Elle les précède tous dans l'alliance. C'est là son génie, sa mission, son étoile, sa loi écrite dans les codes et dans les âmes. Quand le grand troupeau essaie de se rassembler après la tem-

pête, la houlette de l'évêque n'empêchera pas l'unité que la croix a promise.

Sans parler du scepticisme, l'Eglise est menacée aujourd'hui par deux sortes de dangers. D'abord, elle peut méconnaître ce qui se passe de religieux hors d'elle, et par là, en se laissant devancer dans sa propre voie, laisser aux laïques le soin d'accomplir sous ses yeux l'œuvre qu'elle abandonne. Supposez que le Temporel invite à l'union des intelligences, le Spirituel à la discorde[1], et dites-moi de quel côté sera l'Evangile. Il pourrait arriver qu'au moment où le christianisme s'incarne dans les institutions, le clergé fît la guerre sourde à ces institutions, et que l'Eglise finît ainsi par se briser dans les ténèbres, contre le Christ vivant, au fond des lois.

En second lieu, le danger est l'enivrement de la victoire même sainte. Car, si dans l'ordre politique, l'infatuation d'un gouvernement est périlleuse, que faut-il dire de l'infatuation d'un culte! On a vu le vertige saisir l'autorité civile; dans ce cas, on la dépose; une famille remplace une autre famille, et tout le reste

[1] On a commencé par demander des bureaux de charité catholiques, des municipalités catholiques; on a répondu (ce qui était conséquent) en demandant des régiments protestants des équipages de marine protestants. Dans cette émulation de sectaires, où s'arrêter?

subsiste. Mais si, par hasard, un culte longtemps absolu, après avoir perdu la souveraineté, songe à la ressaisir, si le vertige ravit d'orgueil un clergé sur son trône inaliénable, s'il se précipite lui-même volontairement les yeux fermés, de toute la hauteur de Dieu, cette chute ne trouble pas seulement à la surface, une famille, une dynastie, un roi; pendant des siècles, l'ébranlement retentit au loin dans les entrailles de la terre.

II

Page 97. ***L'un des patriarches de la science contemporaine. M. Geoffroy Saint-Hilaire.*** **En citant ce nom auprès de celui de Galilée, je ne pensais pas qu'avant de terminer ce volume, j'aurais à prononcer sur une tombe les paroles suivantes :**

Après tant d'éloquents hommages adressés par des confrères à cet illustre mort, permettez qu'un homme qui n'a pour le pleurer ici d'autres droits que l'amitié et l'assentiment de sa famille, ajoute un dernier mot.

M. Geoffroy Saint-Hilaire nous appartient à tous comme une portion de ce patrimoine de gloire que la France distribue au moindre d'entre nous. Il est certain que l'histoire de la révolution et ces grandes campagnes d'Egypte, d'Espagne, de Portugal, ne seraient pas entières pour nous, si nous ne voyions en même temps la science, avec M. Geoffroy Saint-Hilaire, suivre le chemin de l'épée et faire tourner au profit de la civilisation les bouleversements de la guerre. M. Geoffroy Saint-Hilaire, en Egypte, aux pyramides, explique et agrandit la destinée de Napoléon, comme Aristote agrandit Alexandre.

Pour que l'on sache tout ce que la France peut ras-

sembler et faire à la fois, il faut qu'il se trouve un homme qui depuis 1792 jusqu'à 1815 et 1830, avec une suite admirable, poursuive sans jamais s'arrêter une même pensée au milieu du fracas des révolutions et des batailles. La terre est remuée pendant plus d'un demi-siècle; les gouvernements passent, Napoléon tombe, une autre dynastie se montre et disparaît; et sur ce sol perpétuellement ébranlé, dans cette sorte de siége que soutient la France contre le monde, il y a ici un penseur, un autre Archimède que rien ne distrait, que rien ne déconcerte, qui, les yeux attachés sur la création, en cherche les mystères avec sérénité, comme s'il n'appartenait pas à la région des orages. Quand enfin la France est matériellement vaincue, la pensée obstinée de ce grand esprit envahit l'étranger; et le plus grand écrivain de l'Allemagne, Goëthe, semble ne s'être familiarisé avec toutes les sciences que pour inaugurer et populariser dignement dans le monde la victoire toute française de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Comment se fait-il qu'avec si peu d'amour du bruit et de l'éclat, cet homme, tout entier retiré dans la science, soit devenu populaire parmi nous? c'est que l'idée qu'il a mise en lumière est à beaucoup d'égards le fond de notre époque. Désir, pressentiment, nécessité d'une vaste unité, c'est là ce qui travaille le monde. M. Geof-

froy Saint-Hilaire, véritable génie précurseur, a établi dans la nature et la science ce principe harmonieux que nous cherchons encore dans le monde civil, politique et religieux. Voilà par où les travaux de cet esprit créateur se lient au travail actuel de tout le genre humain; et comme il est d'abord arrivé à ce fonds d'unité que tout le monde recherche par différentes voies, il a mis sans y songer tout le monde dans les intérêts de sa gloire. Nous n'étions pas tous capables de suivre chacun de ses pas; notre ignorance, notre impuissance nous arrêtaient; mais nous nous disions : il nous devance; il va où le siècle arrivera; nous marchions avec une confiance assurée vers l'avenir, sachant qu'il le possédait déjà dans l'ordre de la science et de la nature.

En même temps que la science était chez lui toute créatrice, elle avait je ne sais quel grand caractère antique et religieux. Quel enthousiasme persévérant dans un temps où l'on prétend qu'il n'en existe plus! Quelle grandeur! quelle amplitude naturelle dans les conceptions! quelle simplicité patriarcale! quel élan, quel ravissement intérieur de l'homme qui passe sa vie à découvrir et à créer! Il est de la famille des Archimède et des Kepler! On l'a accusé d'être poëte; oui, sans doute, il l'était comme ces grands hommes, par un pressenti-

ment plus soudain, plus impérieux, plus divinatoire de l'exacte vérité.

Après avoir reçu tant de lumières de cet esprit dans sa force, il nous restait à apprendre de lui, depuis dix ans, comment il faut mourir. Il était devenu aveugle comme Galilée; mais sa sérénité n'en a pas été troublée un moment. Il souriait encore à ces merveilles de la terre et du ciel qu'il voyait, comprenait, découvrait des yeux de l'esprit. On sentait dans cette paix incroyable un homme qui avait bonne conscience des lois et du plan caché du Créateur. Il avait été initié aux travaux secrets de la Providence; et de ce spectacle il avait rapporté la sérénité du juste. Quoi de plus sublime que cette mort du génie qui, ainsi dirigé et conduit, est la sainteté même de l'intelligence! Il s'approche en souriant de la Vérité sans voile. A la fin il descend ici sans rienc raindre dans l'éternelle science.

Où est celui d'entre nous, où est le souverain qui ne désirerait une fin semblable! Et puissent ces paroles retentir jusqu'au fond de cette maison vide, hier encore si remplie par ce grand mort, dont la veuve et la fille inconsolables prêtent l'oreille pour entendre ce dernier bruit autour de cette fosse. Elles nous l'ont conservé pendant dix ans, Messieurs, au delà du terme marqué par la nature, ces pieuses mains qui ne l'ont quitté dans

cet intervalle ni jour ni nuit! En goûtant cette merveille de la piété conjugale et filiale, il disait, ce vrai juste : Je suis presque heureux d'être aveugle! Qu'elles soient récompensées, ces nobles femmes, par la double immortalité de celui qu'elles pleurent, d'autant plus que le fils et le frère qui leur reste nous rappelle l'époux et le père qui n'est plus.

Parmi tant de familles qui ont apporté ici ce qu'elles avaient de plus cher, combien peu ont obtenu ce qu'aucun mort ne peut vous enlever! Elles se sont retirées presque toutes, les mains vides et sans aucune consolation présente. Pour vous, au contraire, vous emportez, avec la gloire du nom qui est le vôtre, une immortalité visible, signe permanent de celle que nos yeux ne peuvent pas discerner.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a accompagné nos armées dans leur route triomphale. N'est-ce qu'un pur hasard qui veut qu'il soit couché en ce moment tout à côté de son ami le général Foy? Qui, parmi vous, ne se souvient de cette séance d'une de vos académies où M. Cuvier raconta comment le dévouement de M. Geoffroy Saint-Hilaire a sauvé du massacre du 2 septembre votre grand Haüy? L'assemblée tout entière applaudit; un homme traverse la foule; il se jette dans les bras de Geoffroy Saint-Hilaire et lui dit : «Cher ami, cœur, âme,

génie, vous avez tout pour vous.» Cet homme, c'était le général Foy.

Il attendait ici quelqu'un. Il fallait que le guerrier et le savant fussent de nouveau réunis. Maintenant ces deux frères par la gloire se touchent ici dans la mort.

Adieu, esprit doublement immortel; toi qui étais si indulgent sur la terre, ne méprise pas en ce moment mon hommage! Je te dis adieu au nom de tous ceux dont tu ouvres la carrière! Aide-moi de ta lumière et de ta vertu! La meilleure chose de ma vie sera toujours d'avoir obtenu ton amitié.

III

RÉPONSE

A UN DISCOURS PRONONCÉ LE 20 JUIN, A LA SUITE DE MON COURS.

Cette réponse, contenant un engagement de ma part, doit trouver sa place ici.

« Le témoignage que je reçois de vous m'est d'autant plus précieux qu'il s'adresse, non pas à moi, mais à nos croyances communes; il suffit de vous entendre pour sentir qu'une vie nouvelle commence à circuler. La génération qui vous a devancés est lasse; il faut que vous apportiez à votre tour un nouveau souffle dans le monde; et puisse cette âme généreuse que vous me montrez ne pas rester seulement dans les livres, mais entrer avec vous en possession des affaires et des choses! C'est ce que nous nous engageons mutuellement ici à faire quand le temps viendra pour nous.

« Ce siècle a reçu d'immenses dons matériels; ces instruments nouvellement découverts, d'une force incalculable, attendent encore la pensée qui doit les

mettre en œuvre. Supposez que l'époque qui s'est emparée de toutes les forces de la nature finisse par développer un esprit proportionné à de semblables moyens; et dites-moi si aucun temps aurait pu consommer de plus grandes choses. Ramenez l'équilibre entre l'âme et la matière, cet avenir est grand, Messieurs, et c'est à vous qu'il appartient; chacun de vous en contient déjà une partie en lui-même. Toutes les nations, toutes les races doivent apporter un fragment à cette œuvre. Travaillons seulement pour que notre pays conserve et accroisse ses droits à se dire la conscience du genre humain.

« Ce moment vivra toujours pour moi, Messieurs, comme un souvenir et un gage de mon alliance avec la jeunesse française dans ce qu'il faut bien appeler la guerre sacrée pour la liberté religieuse et sociale. Ce n'est pas un professeur qui dit cela, c'est un ami qui parle à des amis. »

TABLE

—

PREMIÈRE LEÇON. 17

DU ROYAUME CATHOLIQUE PAR EXCELLENCE. *De l'Espagne.*— Explications préliminaires. Situation de l'Église espagnole. Études sur les lieux. Un peuple qui sert d'expérience à l'ultramontanisme. Philippe II et Napoléon. Pourquoi l'Église d'Espagne est-elle tombée? Que lui demandait le peuple? Enseignement pour le clergé français. Deux sociétés en présence, le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Mission sociale de la Péninsule; une nation de prolétaires. La France responsable de la civilisation. Que serait une réaction néo-catholique dans le Midi? La France plus catholique que Rome.

DEUXIÈME LEÇON. 41

RÉSULTATS POLITIQUES DU CATHOLICISME EN ESPAGNE. — Double éducation de l'Espagne par le christianisme et par l'ultramontanisme. De l'interdit au moyen âge et de nos jours. Menace de l'Église. Les États modernes n'ont-ils de base religieuse que le catholicisme ? Questions nouvelles ; du divin dans le monde moderne. Application faite à l'Espagne. Esprit d'égalité et de servitude. Quelle en est la cause? De la communion par le sang. Sanction religieuse donnée à la violence par l'Inquisition. Ce que pourrait faire une âme royale. Symptômes de la vie nouvelle. Les Cortès. Éloquence espagnole. Le vote. Cause de l'indifférence des peuples pour les questions politiques. Que faut-il faire ? Nouveau mahométisme à combattre.

TROISIÈME LEÇON. 62

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'ÉTAT. — Les Conciles. Rapports de la constitution religieuse et de la constitution politique. Concile de Florence. Espérances trompées. Esprit du Concile de Trente. Idéal de l'ultramontanisme. L'Église autrefois démocratique devient une monarchie absolue. L'Europe se règle sur ce modèle. Qui a troublé cet ordre? L'État moderne est-il athée? Catholicisme et protestantisme ; la France n'appartient exclusivement ni à l'un ni à l'autre. Opinion de Leibnitz. Dans un danger imminent, quelle serait la bannière de la France?

La médiatrice entre le Midi et le Nord. Le Concile perpétuellement assemblé.

QUATRIÈME LEÇON. 87

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SCIENCE. — L'Église se dépeuple. Galilée. Génie d'intuition. Sa philosophie. Bacon. Kepler. De l'enthousiasme dans les mathématiques. Pourquoi l'observation était stérile dans le moyen âge. Galilée fait l'office du prêtre. Révolution que son système apportait dans le dogme. Égalité de la terre et du ciel. Divorce de l'Église et de la science. Le *Rigoureux examen*. Torture morale. Quels sont les Prophètes du monde moderne ? L'Église abusée par les sens; Galilée plus chrétien que Rome. L'héroïsme de l'intelligence. De la science vraiment catholique.

CINQUIÈME LEÇON. 121

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'HISTOIRE. — Nécessité d'un enseignement plus religieux que l'enseignement ecclésiastique; rapports de Vico et de la papauté. Principe de la *science nouvelle*. La Providence complice du paganisme. Vico et Bossuet. Philosophie de la Révélation. Il n'y a pas d'Histoire profane. Quel est le but de l'Histoire dans l'ultramontanisme? Le prêtre dépouillé deux fois dans un siècle de deux attributions sacrées. L'humanité et les sectes.

SIXIÈME LEÇON. 141

L'ÉGLISE ROMAINE ET LE DROIT. — Inquisition. *Sacro Arsenale*. Le Droit romain comparé à l'Inquisition romaine; quel est le plus païen de l'un ou de l'autre? M. de Maistre. Le bourreau. L'Inquisition se retourne contre l'Église. Les saints tenus pour suspects. Tentatives désespérées pour échapper à l'Église italienne. Rome et la France. Nouveaux solitaires. Rancé. Il s'isole de l'Église, comme les anciens anachorètes s'isolaient du monde. Signification de son ordre : une prophétie de mort. Port-Royal. On essaie de tout remettre à Dieu pour tout ôter à Rome. Le catholicisme se divise. Interrègne de l'Église. Où est la papauté nouvelle?

SEPTIÈME LEÇON. 171

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA PHILOSOPHIE. — L'Italie a son dix-huitième siècle deux cents ans avant le nôtre. Ce mouvement ne se communique pas. Pourquoi cela? Signification nouvelle du dix-huitième siècle. Migration du monde moderne. Nécessité de rétablir le fil de la tradition française. Les philosophes du dix-huitième siècle ne sont-ils que sceptiques? Le royaume de l'Esprit. Concessions faites par la philosophie aux invasions de 1814 et 1815. Voltaire renié. Pourquoi? Voltaire, instrument de Dieu contre son Église pécheresse; organe de l'Esprit universel. Rousseau; son rapport avec le

protestantisme. Quelles sont les œuvres de l'Esprit nouveau?

HUITIÈME LEÇON. 199

L'ÉGLISE ROMAINE ET LES PEUPLES. — Contrat social entre la papauté et l'Italie. A quelle condition l'Italie a sacrifié sa nationalité? Politique conseillée par l'Église. Savonarole. Chiabrera. Filicaja. Mépris de l'Église romaine pour les nationalités. En quoi Rome méconnait l'idéal de la politique sacrée. Son rôle dans l'époque contemporaine. Napoléon et le pape. Les Congrès. Quel moyen de vaincre Rome sans la combattre?

NEUVIÈME LEÇON. 225

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'ÉGLISE UNIVERSELLE. — Faux idéal dans les lettres. Questions religieuses qui marquent le travail de l'avenir. Ce qu'il y a dè vrai dans la réaction. Qu'est-ce que l'instinct de l'immortalité? De la Cité universelle des Esprits. Aspect nouveau du clergé dans toute l'Europe. Rome et l'humanité. La fortune de la race romane est-elle liée à celle de l'Église romaine? Toute nation chrétienne est immortelle. La Grèce. L'Italie. En quoi consiste le génie de la Révolution française? Un indice de l'avenir. Conclusion.

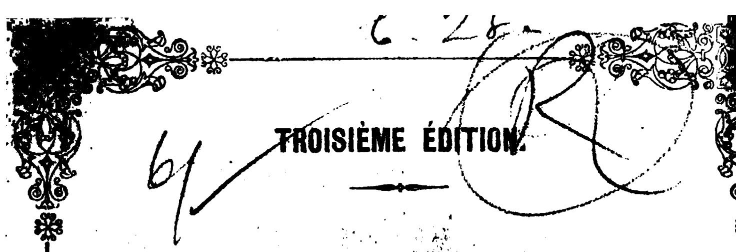
APPENDICE 253

RÉPONSE A QUELQUES OBSERVATIONS DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS. 255

DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. 285

RÉPONSE A UN DISCOURS PRONONCÉ LE 20 JUIN, A LA SUITE DE MON COURS. 291

FIN



TROISIÈME ÉDITION.

L'ULTRAMONTANISME

OU

L'ÉGLISE ROMAINE

ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

PAR M. E. QUINET.

PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS
QUAI MALAQUAIS, 15.

HACHETTE, RUE PIERRE-SARRAZIN, 12 — PAULIN, RUE RICHELIEU, 60.

1845.

[redacted]



Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.



